

ARNAUD PAPIN

ACCOUCHEMENT SOUS

Y



ROMAN

Accouchement sous Y

Roman

Arnaud PAPIN

À L'ATERRISSAGE

Bousculé d'un monde à l'autre, l'avion avait atterri à Roissy en milieu d'après-midi. L'air était gris. J'avais vu la neige à deux reprises cette nuit-là. Une première fois à Moscou, puis, quelques heures plus tôt, quelque part en Sibérie. J'avais vécu ces brusques changements de climat comme une profonde débandade. La veille encore, Hanoï étouffait sous quarante degrés. Le ciel ressemblait à un immense orchestre bleu et mon âme, radieuse comme un soleil en nage, se réjouissait enfin de rentrer au bercail. Les dernières semaines m'avaient paru si longues, si pesantes. Mais les choses se passent rarement comme on les imagine. Ce ciel de février, grippé d'une ribambelle de nuages suspicieux, achevait de me saper. Tout compte fait, je n'éprouvais aucune joie à remettre les pieds en France.

C'était aussi à cause de cette météo que, la veille, l'appareil avait eu toutes les peines du monde à se poser dans la toundra afin de refaire le plein de kérosène. Un grand merci à Nouvelles Frontières de m'avoir conseillé la compagnie russe Aéroflot. Pour l'équivalent d'un R.M.I., j'avais acheté la plus sensationnelle peur de toute ma vie. Perché à dix mille mètres d'altitude dans cette vieille carcasse, à respirer pendant des heures une odeur de tabac froid noyée dans une condensation bolchevique...

Inutile de jouer les durs : je suis une petite nature.

Il n'y avait absolument rien de ludique ni de plaisant dans cette aventure. Rien de virtuel. J'étais resté cramponné à mon siège comme sur le fauteuil d'un dentiste pendant près de vingt heures. Vingt heures sans trouver le sommeil, bercé malgré moi par l'assourdissante machinerie des réacteurs, dont le vacarme s'interrompait parfois pour laisser place à de longs silences vertigineux. Des silences si prolongés que la mécanique me paraissait soudain en panne et que j'avais tout le temps d'imaginer la chute de l'appareil.

Avec MOI dedans.

Scratch !

Je confirme : je ne fais pas partie de cette caste qui n'a jamais froid aux yeux. À vrai dire, les autres passagers ne semblaient guère plus rassurés. Je garde encore en mémoire cette foule de visages vietnamiens, quelques cigarettes qui s'allument çà et là sous des fronts ruisselants. Une solidarité silencieuse semblait m'ordonner de contenir mon épouvantable sentiment de panique. En vain.

Rien que d'y repenser, j'y suis encore. À chaque trou d'air, sous l'effet de la pression — ou peut-être d'une angoisse devenue paranoïaque — ma poitrine et mes tympons se contractent douloureusement.

Respire... Respire...

J'ai beau me le répéter, rien n'y fait. Ça ne passe pas. C'est sûrement comme ça, une crise de tachycardie : cette sensation étrange d'être pris entre les mâchoires d'un étau... à lutter contre le poids d'une présence indéfinissable. Comme si une créature invisible cherchait à vous arracher l'âme pour l'extraire d'ici-bas. Peu à peu, des présences étrangères s'insinuent dans votre esprit. Elles dansent, fluides, incontrôlables. Elles vous encerclent, vous envahissent, vous étouffent. Impuissant, vous les sentez vous pousser lentement vers cette dernière porte, celle qui mène de l'autre côté.

C'était exactement ça. Cet avion puait la mort. Un véritable cimetière volant. Je suis un grand paranoïaque mais là non. Il y avait des éléments de réalité. D'abord, la pressurisation. Des gouttes ruisselaient sur nos têtes comme des stalactites en train de fondre. D'autres s'infiltraient jusque sur nos vêtements et nos chaussures. La moquette, constellée de brûlures de cigarettes, achevait de donner au décor un air d'abandon. Puis, surgissant de nulle part dans un bruit d'aspirateur, une fumée blanchâtre et épaisse s'était mise à envahir la cabine, nous plongeant dans un brouillard surréaliste. Un vrai train fantôme... sauf que nous étions bien perchés à dix mille mètres d'altitude, pas dans une fête foraine. Et j'en avais parfaitement conscience.

Au milieu du trajet, j'ai voulu appeler une hôtesse. Ma crise était déjà bien installée. Moi qui n'avais jamais eu besoin d'un soutien psychologique, je ressentais soudain le besoin d'être rassuré, comme un enfant perdu. Mais j'allais vite être déçu. Ces mijaurées d'hôtesse, une escouade de fausses blondes maquillées à outrance depuis la chute du communisme, incapables d'aligner trois mots de français ou d'anglais, se sont regroupées dans le cockpit avec les pilotes et la vodka semble leur seul remède contre des conditions de travail manifestement déplorables.

Je suis retourné m'asseoir.

Derrière moi se trouve un anglais, à peu près de mon âge. Il tente de me rassurer. À en croire son sourire et son flegme, toute cette scène l'amuse davantage qu'elle ne l'inquiète. Il n'a pas l'air de comprendre pourquoi j'en fais tout un fromage.

Don't worry, man, don't worry, it's not the end of the world !

Au fond, il n'a peut-être pas tort. Lui s'y est acclimaté, moi pas du tout. Depuis ce ravitaillement en kérosène quelque part en Sibérie jusqu'à notre arrivée à Paris, je suis resté crispé comme un chat électrocuté. Les mâchoires verrouillées. Le cœur cognant contre ma poitrine. Les dents serrées au point de s'entrechoquer en permanence. Cette angoisse n'en finissait plus. Les secondes s'étiraient. Combien de fois avons-nous tourné autour de la piste avant d'atterrir ? Je serais incapable de le dire. Était-ce vraiment dû aux conditions météo ou au taux d'alcoolémie du pilote ? On descend... on remonte... on redescend... Cette fois, c'est la bonne. Non. Bon sang... Pas encore ! Allez... Cette fois...

KES-KISS-PASS ?

Pourquoi il remonte encore ? Non...

Je n'y crois plus. Ce vol cauchemardesque est sans fin. Plus de vingt-six heures sans fermer l'œil. La tête comme une citrouille, les oreilles bourdonnantes. Désespéré, je n'arrive plus à positiver. Je veux retrouver la terre ferme, bordel ! Revenir à moi.

Il est parfois difficile de faire couler une mélodie sans le moindre larsen, sans la moindre fausse note, comme l'eau d'une rivière cévenole ou d'un ruisseau laotien. Il suffit d'une rupture pour que tout vacille. Les sons se dérobent. Ça part en live. Avec le recul, je peux dire aujourd'hui que ce genre de capharnaüm intérieur constitue presque un passage obligé avant de se sentir véritablement en paix. Mais sur le moment, j'étais incapable d'une telle philosophie.

C'est précisément dans cet état d'esprit que j'avais entrepris mon voyage en Asie. Je voulais remettre de l'ordre après une sale période au cours de laquelle j'avais empilé doutes sur doutes, comme des spaghettis bolognaise dans l'assiette de ma conscience.

J'avais choisi la fuite avec l'espoir de revenir neuf. Mes objectifs ont tous échoué. Je peux le reconnaître aujourd'hui. *Pendant la mue, le serpent est aveugle...*

À l'atterrissage, la plupart des passagers ont applaudi. Lorsque nous avons enfin débarqué, je me suis laissé porter comme une valise. Les pieds collés au caoutchouc des tapis roulants. Quinze kilos envolés. En sept mois. Dans ce silence redevenu inhabituel, j'avais la sensation d'être poursuivi par quelque chose de diffus, comme si je n'étais plus tout à fait moi-même. L'acoustique bouchée par un sifflement incessant achevait de rendre le monde irréel.

À Saïgon, j'avais eu l'impression de poser le pied sur une autre planète. Sept mois plus tard, c'était Paris qui me paraissait étrangère. À quelques kilomètres de chez moi, le monde était devenu brutalement incohérent. Inaccessible.

Au-delà de ma bulle, les voyageurs tiraient leurs valises. Les hommes portaient des cravates nouées jusqu'au cou, des attachés-cases à la main et ce regard inquiet de ceux qui courent toujours après quelque chose. Les femmes s'exhibaient en robes moulantes, talons hauts, décolletés provocants, lunettes noires et poitrines siliconées. Tous semblaient vivre côte à côte sans réellement se voir. Les yeux tantôt rivés aux horloges, tantôt aux miroirs ou au carrelage.

Ouais.

Chouette.

J'étais de retour.

Sur ma terre natale. Une terre de démocratie. Un monde si propre, si lisse, si progressiste...

Ce voyage n'avait pourtant été qu'une parenthèse. Je ne revenais ni d'une guerre ni d'une catastrophe, seulement d'un modeste périple touristique. Alors comment expliquer que j'aie perdu tous les repères de ma vie d'avant ? Comment avais-je pu m'égarer à ce point ?

Dans le hall des arrivées, j'ai récupéré mon sac à dos. J'avais une allure pitoyable. Un hippie en vadrouille, en tongs de plastique. Les ongles noircis de crasse, les cheveux gras et hirsutes, des cernes de panda insomniaque.

Peut-être qu'une bonne douche suffirait. Peut-être que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Non. Ça, c'est ce que j'essayais de me raconter. J'ai pris un taxi. Il s'est mis à pleuvoir. Une pluie fine. Rien à voir avec la mousson. Après lui avoir indiqué ma destination, j'ai regardé la pluie glisser sur la vitre, puis j'ai chialé.

Le chauffeur s'est retourné.

– Vous êtes sûr que ça va ?

J'ai simplement haussé les épaules.

J'aurais pu lui parler de choc culturel. Lui dire que j'avais le mal de l'air. Que j'en avais plein le cul de ce voyage de merde. Que la coupe était pleine. Mais non, ce n'était pas la fin du monde.

À 2 À L'HEURE

Lancé sur le périphérique, je commence enfin à reprendre mes esprits. La banquette arrière du taxi est confortable. Comparée à celle de l'avion, c'est un palace. Cette fois, j'ai les roues sur terre. Un petit sapin en mousse suspendu au rétroviseur diffuse une odeur de chèvrefeuille tandis qu'une musique latino-américaine s'échappe de l'autoradio.

Tout ça m'apaise.

Le chauffeur ne dit rien, mais je surprends de l'empathie dans ses froncements de sourcils et les mouvements nerveux de ses mains sur le volant. Il a compris.

– Le décalage horaire, ce n'est pas facile...

Revoir ce ciel gris ne l'était pas davantage. J'ai envie de lui répondre mais je n'ajoute pas un mot. Désolé, taximan, tu dois en voir défiler des passagers anonymes, toute la journée, sans jamais vraiment les rencontrer. Dans cet habitacle, ta solitude est sans doute aussi grande que la mienne. Mais aujourd'hui, je n'ai pas la force de te laisser entrer dans mon histoire.

Le périphérique déroule ses interminables voies d'asphalte. Des voitures partout. Des panneaux bleus. Des bandes blanches. Des feux rouges. Des lignes jaunes, des déviations, des freinages, des dépassements. Ce vacarme parfaitement organisé défile sous mes yeux comme un souvenir que j'avais voulu enfouir. Il me revient maintenant en pleine face.

Je n'avais pas imaginé à quel point la mélancolie accompagnerait mon retour.

Je n'avais pas prévu non plus que la fadeur de tous ces visages trop propres, glissant derrière des fenêtres fumées, viendrait me foutre le cafard dès l'atterrissage.

Finies les collines rasées au napalm. Finies les mobylettes. Les pistes de campagne impraticables. Les grands-mères qui pissent dans les caniveaux et y rincent la salade verte. Les bus bondés. Les poules et les cochons en liberté. Les chapeaux pointus. Les palanches en équilibre sur des épaules trop frêles. Les rires intergénérationnels. Les dents noircies. Les pieds nus dans la boue. Les sangsues. Les rivières pourpres. L'alcool de serpent. Les bidonvilles. Les karaokés diffusant des plages paradisiaques pendant que je massacrais *My Way*. Les geishas d'un soir. Les marchés colorés. Les moustiquaires.

Tout cela s'apparente déjà au passé.

Les cris de joie des enfants-singes. Les bols de riz gluant. La viande de chien. Les chenilles grillées. Les chats faméliques. Les frayeurs provoquées par les mygales poilues déambulant dans les sanitaires. Le son des guimbardes perdu dans les rizières. Les nems qui restent collés

entre les dents. Les fleurs de jasmin flottant dans le thé. Les chiens décharnés suspendus à l'envers au crochet d'une gargote. Et l'oriflamme étoilé sur fond rouge.

Fini.

En l'espace de quelques heures, transféré d'une pollution à une autre.

Putain de mois de février !

Putain de ciel !

Putain de mondialisation !

Putain de capitalisme sauvage !

Encore si ça ne s'était résumé qu'à un changement de climat... Mais d'autres soucis m'attendaient. À commencer par cette satanée histoire de monnaie. Je venais seulement d'en prendre conscience : le compteur tournait et je n'avais plus assez de francs pour payer la course. Il affichait déjà quatre-vingts francs. Dans ma poche, un unique billet de cent. J'ai senti ma gorge se nouer. L'idée de devoir terminer ce retour en transports en commun me terrorisait. Je n'en pouvais plus. Je rêvais d'un bain chaud, d'un vrai matelas, d'une nuit entière sans bruit de moteur. J'avais assez dormi sur des planches de bois. J'allais retrouver ma famille. Les quelques meubles que mes parents avaient entreposés dans leur garage pendant mon absence. Mon petit chat. Mes livres. Mes disques. Mes fringues. Ma voiture.

Et peut-être aussi... Mon optimisme. J'allais revoir maman, papa et la frangine. Hors de question de leur faire payer le prix de mon retour. J'ai demandé au chauffeur de me déposer avant la maison.

– Z'êtes sûr que ça va aller ?

Porte Dorée.

Ça irait.

Il m'a déposé devant la bouche de métro. Avant de m'y engouffrer, j'ai décroché mes godasses de mon sac à dos. C'était la fin d'un cycle. Le premier jour, à Saïgon, ces chaussures m'avaient trahi. J'avais cherché une échoppe pour acheter des tongs locales. Sous les regards des Vietnamiens, j'avais l'impression d'être déguisé en aventurier des bacs à sable. Cette fois, c'était l'inverse. Retour à la case départ. Les Parisiens me dévisageaient dans ma panoplie de Jack Kerouac. J'ai remis une paire de chaussettes. Puis mes pompes de marche. Aussitôt, je me suis senti plus stable.

Les pieds solidement ancrés sur le bitume. Avec la monnaie du taxi, je me suis offert une gâterie. Une religieuse au chocolat. Cela faisait si longtemps que je n'ai pas résisté à l'appel du cacao. Et puis, ça me redonnerait peut-être un peu de forces. Prendre le métro constituait la dernière épreuve de cette grande aventure. Encore quelques dizaines de minutes et j'allais enfin pouvoir accéder au repos du guerrier...

Non. Du touriste à deux balles. Ça suffira. C'est déjà beaucoup plus proche de la réalité. Comme je n'avais plus assez d'argent pour acheter un ticket, j'ai repris mes vieilles habitudes en sautant par-dessus les tourniquets. Je connaissais le trajet par cœur. Correspondance R.E.R., et tout le tintouin.

À peine installé sur un strapontin, un homme s'est raclé la gorge.

– Mesdames, messieurs... et surtout mesdemoiselles ! Excusez-moi de vous importuner...

Je me suis dit : tiens... je reprends vraiment les choses là où je les avais laissées.

L'homme poursuivait :

– Je vais être bref. Je n'ai pas besoin d'argent. J'ai un bon travail, je gagne correctement ma vie, je mange au restaurant tous les midis, j'ai un F5 en plein Paris, une maison de campagne héritée de mes parents... Bref, tout va bien. Enfin... presque.

Quelques voyageurs ont levé les yeux.

– Mon problème est sentimental. J'ai trente-deux ans et je n'ai toujours pas trouvé la femme de ma vie. Alors je m'adresse à toutes les célibataires de ce wagon. Si l'une d'entre vous souhaite prendre un verre avec moi, je descends à la prochaine station.

Silence.

Il est descendu.

Aucune femme n'a bougé. Le pauvre. Je me suis surpris à espérer qu'une inconnue le rejoigne sur le quai à la dernière seconde avant la fermeture des portes. J'étais prêt à applaudir son audace de toutes mes forces. Mais au dernier instant, juste avant la fermeture des portes, le cadre romantique est remonté dans la rame. Il avait perdu. Ou peut-être pas.

– Mesdemoiselles...

Cette fois, sa voix avait gagné une octave.

– Je crois que nous ne nous sommes pas très bien compris. Pour être parfaitement clair, celle qui acceptera de descendre avec moi à la prochaine station se verra offrir un voyage vers la destination de son choix. Une île du Pacifique, pourquoi pas ? Nous partirons dès la semaine prochaine. Considérez cela comme un voyage de noces anticipé...

La moitié du wagon était pliée en deux.

Moi aussi.

– C'est consternant !

La voix avait fusé du fond de la rame.

– Vous ne pourriez pas faire ça ailleurs ? Ce n'est pas une agence matrimoniale, ici !

Les rires se sont aussitôt calmés.

Un vieil homme venait de se lever. Appuyé sur sa canne, il s'avavançait lentement vers l'amoureux transi avec cette assurance tranquille de ceux qui savent déjà qu'ils ne lâcheront rien. Il le sermonna sur le respect, la décence, les bonnes manières. Sans prendre de gants.

L'autre encaissait. Enfin... presque. Il glissait de temps en temps une remarque perfide sur l'âge de son contradicteur, suffisamment discrète pour faire sourire une partie du wagon. En quelques secondes, la rame s'était coupée en deux. D'un côté, ceux qui riaient de l'audace du célibataire. De l'autre, ceux qui trouvaient la plaisanterie déplacée.

– Personne n'ose le dire, mais nous vivons tous la même chose ! reprit le cadre en mal d'amour. On se croise tous les jours sans jamais se rencontrer. Chacun reste dans son coin. On finit par croire que c'est normal. Eh bien moi, je refuse cette fatalité !

J'étais fasciné. Cet homme n'était pas monté dans cette rame pour faire la manche. Il venait provoquer quelque chose. Un débat. Une réaction. Un contact.

Puis, juste avant que le métro n'entre en station, les deux hommes se sont brusquement arrêtés. Le vieux a retiré sa barbe. Puis son chapeau. Une jeune femme s'est mise à sourire. Les deux adversaires complices se sont serré la main puis ont salué leur public.

Toute la rame est restée figée une seconde. Puis les applaudissements ont éclaté. Des rires. Des sifflets. Une ovation. Ils avaient gagné mon enthousiasme également.

– Merci à tous ceux qui y ont cru jusqu'au bout ! lança la comédienne. Nous espérons vous avoir fait passer un bon moment...

Je n'avais plus aucun regret d'avoir terminé mon voyage en métro. J'ai vidé le fond de mes poches dans leur chapeau. Ils l'avaient bien mérité.

En trois stations, ces deux saltimbanques venaient de remettre un peu de lumière dans ma journée. J'avais déjà croisé des musiciens, des poètes, des marionnettistes mais jamais pareille performance. Merci, les gars. Les clowns ont parfois des vertus thérapeutiques.

À mesure que je me rapprochais de chez moi, mon esprit s'éclaircissait. Le ciel, lui, s'assombrissait. Arrivé à destination, j'ai encore dû éviter les contrôleurs en quittant le métro. J'ai longé les voies jusqu'au trou dans le grillage qu'empruntaient tous les renards du quartier. Le crépuscule tombait. Les lampadaires s'allumaient. J'ai été surpris de ne pas voir tournoyer des nuées de moustiques ou quelques chauves-souris. Question d'habitude. Dans les jours à venir, il faudrait réapprendre.

Réapprendre le froid. Réapprendre le silence. Réapprendre la France.

Les lumières du salon étaient allumées. Je me suis arrêté quelques secondes. Espérant apercevoir la silhouette de l'un des miens. Les éclats de lumière de la télévision faisaient clignoter les rideaux comme des décorations de Noël. J'allais débarquer là comme du magret de canard dans un hamburger.

Pour prolonger la surprise, je n'ai pas sonné. J'ai ouvert discrètement le portail du jardin, puis je me suis faufilé à l'arrière de la maison. La porte-fenêtre de la cuisine était entrouverte. Sans doute pour laisser le chat faire sa tournée nocturne. Avant d'entrer, j'ai tendu l'oreille. À part le son du téléviseur, rien d'autre...

J'aurais pu crier « *y'a quelqu'un ?* » mais j'ai préféré poursuivre mon entrée sur la pointe des pieds. Depuis la cuisine, par-dessus le bar américain, je les ai aperçus : mon père affalé dans le canapé et ma mère debout devant sa table à repasser.

Maman a été la première à lever les yeux. Elle a sursauté. Elle m'a regardé. Je l'ai regardée. Le temps qu'un ange passe. Puis je me suis jeté dans ses bras.

BAIN MOUSSANT

Sept jours.

Sept jours. C'est le temps qu'il m'a fallu pour commencer à reprendre pied. Une véritable cure de thalassothérapie. Je prenais un bain chaque matin, avec de la mousse au parfum relaxant, et une douche chaque soir avant de me coucher.

Dans la baignoire, les yeux fermés, je cherchais à recoudre un à un les maillons de ma trajectoire.

À mon grand regret, je n'avais pas retrouvé ma sœur. Elle s'était éclipsée avec notre cousine Fadila. Ça leur avait pris comme ça. Elles s'étaient envolées pour Marrakech quelques jours plus tôt, profitant de billets dégriffés trouvés sur Internet. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que leur départ coïncidait exactement avec mon dernier e-mail, celui dans lequel j'annonçais mon retour imminent.

La première nuit, j'ai dormi d'une traite. Les suivantes, le sommeil s'est mis à me fuir. Certains épisodes continuaient de me tarauder et, dans mon oreille droite, j'entendais encore le grondement sourd des réacteurs. Le troisième jour, je suis allé voir un médecin pour qu'il me prescrive des somnifères. Un type à la voix caverneuse et au teint blafard. Après m'avoir écouté, il m'a expliqué que les humanitaires avaient souvent du mal à se remettre de ce qu'ils avaient vu. Je lui ai répondu que mon voyage n'avait rien d'une mission humanitaire, mais que le décalage entre la misère de là-bas et le confort d'ici m'était devenu insupportable. Je ressentais une certaine forme de culpabilité d'avoir été un enfant gâté né du bon côté de la planète. Et puis une autre idée me rongeaît : je flippais d'avoir attrapé le paludisme. Une crise pouvait très bien se déclarer plusieurs jours après mon retour.

Il ne m'a pas contredit. Puis, avec un calme désarmant, il m'a conseillé d'aller consulter un psychologue.

Là, j'ai tiqué.

C'était vrai, j'avais rapporté dans mes bagages un paquet de soucis et quelques idées noires, mais entendre ce mot m'a fait l'effet d'une gifle. J'ai aussitôt appuyé les coudes sur son bureau, les mains sur le front. Je ne me voyais pas pousser la porte d'un psy. C'était idiot, je le sais aujourd'hui, mais à l'époque je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Jack Nicholson dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

– Vous me prenez pour un dingue ? ai-je lâché en renversant une pile de dossiers.

Le médecin n'a pas bronché.

– Non. Je cherche simplement un moyen de vous aider à retrouver le sommeil. C'est vital. Vous ne pouvez pas rester dans cet état-là. Vous souffrez.

Souffrir ? Non, ce n'était pas exactement le mot.

– Ça va aller. Ce n'est pas la fin du monde, lui ai-je répondu. Je suis venu chercher un petit coup de pouce pour dormir. Rien de plus. J'ai juste besoin de remettre un peu d'ordre dans ma tête.

Il n'a pas insisté. Il m'a rédigé une ordonnance longue comme le bras : neuroleptiques, somnifères... la totale. Nous nous sommes serré la main, histoire de rester polis.

En résumé, j'étais venu chercher les moyens d'entamer une bonne opération de nettoyage intérieur. Avec une serpillière espagnole et de l'eau de Javel concentrée, on peut faire reluire les pissotières les plus crasseuses de la capitale. Il suffirait donc d'avaler quelques cachetons bien dosés dans un concentré chimique pour remettre un peu d'ordre dans mon cerveau, et tout irait mieux en quelques nuits. Pourtant, en quittant le cabinet, un doute me taraudait. Quelque chose clochait. Une contradiction flagrante entre cette méthode et ma façon d'envisager le ménage de l'esprit.

Qu'allais-je vraiment nettoyer avec des cachetons ?

Pas grand-chose d'après Freud.

J'ai quand même essayé. Personne n'est parfait. Le lendemain, j'ai dormi près de quatorze heures d'une traite. Je me suis seulement levé pour aller vider ma vessie, traversant le couloir comme un zombie amputé de toute sensibilité. L'après-midi même, j'ai balancé toutes les boîtes à la poubelle.

Après mon rituel hydraulique, j'ai couru jusqu'au cabinet d'une homéopathe. Le docteur Évelyn Bouzier. Une femme d'un certain âge, aussi blanche qu'un cachet d'aspirine. Avant de prononcer le moindre diagnostic, elle m'a simplement laissé parler. Longuement. Il n'y avait personne dans sa salle d'attente. Pendant près d'une heure et demie, j'ai vidé mon sac. La séparation. La fuite. L'avion. Les crises d'angoisse. Le voyage. Tout y est passé.

Elle avait une autre manière d'écouter. De temps à autre, une question. Un détail qu'elle me demandait de préciser. Elle avait la voix aussi douce que la feuille de soins qu'elle m'avait glissée entre les mains.

De la médecine light ! J'en avais pour deux mois de traitement : magnésium, lithium, cuivre, or, argent, aubépine, passiflore, valériane, ballote... sans compter une ribambelle de petits granulés à laisser fondre sous la langue trois fois par jour.

En plus, elle m'avait montré une carte du monde sur laquelle les zones impaludées apparaissaient en jaune fluo. J'avais pris des risques, c'était vrai, mais pas dans les régions les plus exposées.

Finalement, son ordonnance me paraissait beaucoup plus cohérente que la précédente. L'idée de rééquilibrer mon système nerveux avec des produits naturels me convenait davantage. En sortant de son cabinet, je me sentais déjà plus serein. Moins parano vis-à-vis du paludisme. Et le bourdonnement dans mes oreilles semblait enfin s'atténuer.

Tout cela n'avait nécessité aucun électrochoc. Cette nuit-là, je me suis endormi sur le dos, en respirant calmement avec le diaphragme. Du jour au lendemain, j'ai retrouvé un sommeil presque normal. Les jours suivants, l'aiguille de la balance est remontée en flèche. Il faut dire que ma mère ne faisait pas les choses à moitié. Elle me préparait des repas gargantuesques, avec entrée, plat, fromage et dessert. Des saveurs presque oubliées. À chaque repas, je m'en mettais plein la panse.

Jour après jour, dehors comme dedans, les rouages reprenaient leur place. Dans le miroir, je retrouvais peu à peu le visage que j'avais laissé en partant. Enfin... pas tout à fait. L'Asie avait laissé des traces. Quelque chose, quelque part dans mon amour-propre, s'était définitivement déplacé. Les voyages déforment la jeunesse. J'apprenais maintenant à apprivoiser cette nouvelle identité. C'est dans cet état d'esprit que j'ai décidé de me tondre. Adieu le catogan. En une vingtaine de minutes, j'ai commencé par couper mes longues mèches aux ciseaux avant de terminer à la tondeuse comme pour tracer une frontière entre l'avant et l'après. Je ne voulais plus qu'on me regarde comme si rien ne s'était passé.

Un nouveau visage. Plus dur. Plus sévère. Plus austère. Mes parents ont froncé les sourcils en découvrant ma boule à zéro, mais ils n'ont pas discuté mon choix. J'ai toujours eu cette chance : ils ont posé des limites quand il le fallait mais sans jamais chercher à vivre ma vie à ma place.

Chaque matin, je les entendais se lever avant le soleil. La salle de bains jouxtait ma chambre. Je les écoutais prendre leur douche, se brosser les dents et, pendant quelques instants, j'avais l'impression de redevenir un enfant...

Chaque matin, je les entendais se lever avant le soleil. La salle de bains jouxtait ma chambre. Je les écoutais prendre leur douche, se brosser les dents et, pendant quelques instants, j'avais l'impression de redevenir un enfant... Dans mon demi-sommeil, j'imaginai ma mère entrouvrir la porte de ma chambre, se pencher sur mon oreille et murmurer :

– Ça y est, mon fils... Il est l'heure. Courage.

Puis le silence revenait.

Passé ce bref instant de nostalgie, je savourais simplement le parfum de la couette. En vingt-cinq ans, rien n'avait changé. C'était rassurant. Le temps avait filé, mais certains repères demeuraient intacts. Ils m'aidaient à faire le lien entre celui que j'étais avant de partir et celui qui revenait aujourd'hui.

Un seul détail détonnait. Zigzag avait disparu. Cybille était passée le récupérer quelques jours après mon décollage. Ma mère me l'avait annoncé le soir de mon arrivée avec du regret dans la voix. Après tout, c'était son chaton avant d'être le mien. Je n'avais rien à dire.

Avant d'aller plus loin, j'avais allumé une cigarette. La première depuis Hanoï. Dans l'avion, l'Anglais m'en avait proposé une. J'avais refusé. Cette fois, j'avais laissé la fumée envahir lentement mes poumons avant de l'expirer avec le soulagement de retrouver ma plus fidèle compagne.

– Comment elle va ? ai-je demandé, comme si la question m'échappait malgré moi.

– Tu sais... Quentin, tu n'as qu'à le lui demander toi-même.

Je n'ai pas insisté. Ma séparation avait suffisamment bouleversé tout le monde pour que ma mère refuse désormais de s'aventurer sur ce terrain.

EN VRILLE

L'Asie n'a pas été le début de ma fuite. Seulement l'endroit où elle m'a conduit. Loin de Cybille, de Nanterre, en terre inconnue...

Après l'obtention de mon bac, le père de Cybille, grâce à ses relations, nous avait décroché un studio HLM dans le treizième arrondissement. Avec les allocations familiales, nous n'avions pratiquement aucun loyer à payer. Une situation confortable, mais ce privilège me mettait mal à l'aise. J'avais l'impression d'occuper une place qui n'était pas la mienne, que je n'avais pas forcément méritée tant elle était tombée du ciel.

À cette époque, j'avais démarré des études de lettres modernes à Nanterre. J'avais obtenu mon DEUG, mais pas ma licence. L'idée de finir professeur ne m'enthousiasmait pas. Enseigner sans plaisir me paraissait aussi absurde que devenir boulanger en détestant l'odeur du pain. Pour payer mes études, je travaillais comme caissier dans un cinéma d'art et d'essai. Peu à peu, je regardais mon avenir s'éloigner sans parvenir à le rattraper.

Puis un jour, je n'ai plus pris le RER.

Au lieu de rejoindre la faculté, je me suis arrêté au parc Montsouris. Je me suis assis sur un banc avec le premier tome de *Fondation*, d'Isaac Asimov. Je n'ai pas analysé le style. Je n'ai pas cherché les symboles. Je suis simplement entré dans le livre. À quelques mètres des jeux d'enfants, j'ai embarqué à bord de vaisseaux lancés à travers la galaxie. J'ai découvert Gaïa, une planète où les hommes conversaient par télépathie avec les arbres et les pierres, où la paix semblait aussi naturelle que l'air qu'on respirait.

En moins de quinze jours, j'avais dévoré les cinq tomes.

Ce n'était plus seulement une lecture.

C'était une échappatoire.

À partir de là, il n'a plus été question de retourner à la faculté. J'ai continué à travailler au cinéma. J'ai commencé à écrire davantage. Des poèmes. Des histoires. J'écrivais tout ce qui pouvait me permettre de vivre ailleurs sans quitter ma chaise.

Pendant ce temps, Cybille poursuivait ses études de psychologie. Elle faisait des baby-sittings presque tous les soirs pour financer sa licence. Nous ne vivions plus au même rythme. Je passais mes soirées au cinéma, dans les bars ou en concert. Nous nous croisions davantage que nous ne vivions ensemble. Quand nous avions enfin quelques heures pour nous retrouver, elle me parlait de ses cours et de ses employeurs. Moi, de mes parties d'échecs, de mes poèmes et des mondes imaginaires qui occupaient désormais une place bien plus importante que mes examens. Nous avions prévu de partir en Grèce après ses examens. Une façon de souffler. De faire le point. Je croyais encore que ce voyage suffirait à nous remettre sur les rails.

Il m'arrivait fréquemment de rentrer dans la nuit d'un concert un peu trop arrosé. Le matin, je l'entendais à peine se lever pour partir à la faculté. Trop fatigué pour ouvrir les yeux, je remettais au soir le baiser que j'aurais dû lui donner avant son départ.

Un soir, Fabio est venu me rejoindre à La Folie en Tête avec une gueule d'enterrement. Ce n'était pas son genre. Fabio respirait habituellement la joie de vivre. Je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a simplement répondu :

— On en parlera à l'appartement.

Fabio faisait partie de mes deux véritables amis. Avec Olive, ils venaient manger et dormir chez nous deux ou trois fois par semaine. Nos soirées s'éternisaient autour d'un repas bien arrosé et de parties de tarot jusqu'après le dernier métro. Pendant ce temps, Cybille dormait dans son coin avec Zig-Zag blotti contre elle. Quelques heures plus tard, elle se levait pour aller en cours. Sans jamais se plaindre.

Sur le chemin du retour, Fabio n'a presque pas décroché un mot. Une fois rentrés, il m'a demandé de m'asseoir. Ce matin-là, il était parti en même temps que Cybille. Ils avaient marché ensemble jusqu'à la station de RER. Puis, juste avant le portique, dans les escaliers... Ils s'étaient embrassés. Je n'avais rien vu venir. Nigaud que j'étais. J'ai levé les yeux vers lui. Il avait l'air encore plus perdu que moi.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, Quentin... Je te jure. Je n'ai rien calculé. C'est arrivé comme ça.

Je suis resté silencieux. Quelques minutes plus tard, Cybille est rentrée. Elle était dans un état second. Elle n'arrêtait pas de froisser des feuilles de Sopalin entre ses doigts. Pas un regard. Pas une phrase complète. Seulement des sanglots et quelques mots qui se brisaient avant d'arriver jusqu'à moi.

Nous nous sommes isolés dans la cuisine. Fabio est resté dans la pièce d'à côté. Cybille s'est mise à tourner en rond. À se cogner la tête contre le mur. Le front. Puis l'arrière du crâne. Encore. Encore. Comme si elle cherchait à se réveiller d'un cauchemar. Elle répétait qu'elle ne comprenait pas ce qui lui était arrivé. Qu'elle ne m'aimait pas moins. Qu'elle regrettait déjà son geste. Je n'ai pas insisté.

À quoi bon ?

Les explications arrivent toujours trop tard. Je n'avais aucune envie de crier. Ni de casser des assiettes. Ni de distribuer des baffes. Je ne leur en voulais même pas. J'avais simplement l'impression que quelque chose venait de se briser à l'intérieur de moi.

Je suis sorti. Fabio m'a suivi. Nous avons marché jusqu'au parc Montsouris. Les grenouilles chantaient autour du lac. Drôle de bande-son pour assister à l'enterrement d'une histoire d'amour. Pendant un long moment, aucun de nous n'a parlé.

Puis Fabio s'est arrêté.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi je l'ai embrassée. Je te promets que je ne suis pas amoureux d'elle. C'était... une impulsion. Une seconde de folie. Et j'ai l'impression d'avoir détruit quelque chose qui comptait davantage que tout le reste.

Je l'ai cru. Parce que je connaissais Fabio. Parce que je voyais bien qu'il souffrait autant que moi de la situation. Je n'avais pas envie de perdre Cybille, je n'avais pas envie de perdre un ami non plus. J'ai levé les yeux au ciel.

Était-ce la bonne attitude ? Je n'en sais rien. Je l'ignore encore aujourd'hui. J'ai simplement fait ce qui me paraissait le plus juste. La nature possède un talent étrange. Elle remet toujours les choses à leur place. Sous les étoiles, nos drames retrouvent soudain leur véritable dimension. Nous passons notre temps à nous croire au centre du monde, alors que nous ne sommes que des grains de poussière suspendus dans l'immensité.

Cette nuit-là, cette pensée m'a empêché de sombrer.

Le lendemain, nous avons essayé de reprendre le cours de nos vies comme si rien ne s'était passé.

Mais c'était impossible.

Le puzzle s'était brisé.

En silence.

Quelques semaines plus tard, un matin, je l'ai regardée partir à la faculté. Cette fois, je l'ai embrassée. Lorsqu'elle a disparu sous le porche de l'immeuble, je ne me suis pas recouché. Je suis allé chercher le Trafic que j'avais loué, puis je l'ai rempli de cartons récupérés derrière un supermarché. Fabio et Olive sont arrivés sur les coups de midi. En quelques heures, l'appartement était vide. Je ne me suis pas retourné. Zigzag n'arrêtait pas de miauler. Fabio ne disait toujours rien. Moi non plus.

Quelques semaines plus tard, je poussais la porte d'une agence Nouvelles Frontières...

CARREFOUR

Là-bas, j'avais mitraillé vingt-trois pellicules. Mon père les avait déposées à développer à ma place. Il voyait bien que je n'étais pas en état de courir les magasins. Depuis mon retour, mes parents s'occupaient discrètement de tout ce qu'ils pouvaient m'épargner.

Trois jours plus tard, je suis allé les récupérer. Je n'avais pas remis les pieds dans un supermarché depuis des lustres.

Au Vietnam, ce genre d'endroit n'existait pas. Dès les portes automatiques franchies, j'ai senti un léger vertige. Les néons. Les rayons impeccablement alignés. Les montagnes de produits identiques. Les visages fermés des consommateurs poussant leur chariot sans un regard pour les autres. Tout cela me paraissait irréel.

Je n'étais venu que pour récupérer mes photos. J'en suis ressorti plus de deux heures plus tard. Au passage, j'avais acheté de quoi préparer quelques nems, du poulet à la sauce aigre-douce et des nouilles sautées. Rien d'extraordinaire. Pourtant, je n'arrivais plus à faire mes courses normalement. Je revenais sans cesse sur mes pas. J'oubliais la moitié de ce que j'étais venu chercher. Je m'excusais dès que quelqu'un me frôlait avec son caddie.

J'avais perdu mes repères. Puis une voix a surgi des haut-parleurs. Une voix de présentateur de télévision. Elle débitait des promotions avec un enthousiasme mécanique.

« Deux pour le prix d'une... »

« Offre exceptionnelle... »

« Plus que quelques heures... »

Personne ne semblait y prêter attention. Moi, je n'entendais plus que ça. Je me suis arrêté au milieu d'une allée. Les mains crispées sur le chariot. Je l'écoutais vendre des lessives avec le même sérieux qu'un journaliste annonçant une catastrophe naturelle. Tout à coup, cette mise en scène m'a paru absurde. Là-bas, des femmes passaient la journée, accroupies sur un trottoir, pour vendre trois mangues ou un régime de bananes. Ici, une voix anonyme tentait de manipuler des inconnus pour qu'ils pensent acheter deux bouteilles de liquide vaisselle pour le prix d'une. Le contraste me sautait au visage.

Après avoir payé mes courses, je suis allé récupérer mes photographies au laboratoire. Vingt-trois pellicules développées. Ça faisait un beau paquet. La caissière m'a tendu un sac en souriant.

– Félicitations, monsieur. Avec autant de développement, vous avez droit à une pellicule gratuite.

Je suis sorti du magasin avec deux sacs, l'un contenait vingt-trois enveloppes épaisses remplies de photographies et ma pellicule gratuite, l'autre les victuailles qui me permettraient de cuisiner quelque chose d'asiatique. Dehors, j'ai respiré profondément. Je venais de comprendre que le plus difficile n'avait pas été de partir. Le plus difficile serait peut-être de revenir...

Le lendemain soir, un vendredi, j'ai invité Olive à dîner. Depuis mon retour, c'était la première fois que je recevais quelqu'un. Avant son arrivée, je me suis régalé aux fourneaux. J'avais oublié le plaisir qu'on peut éprouver en investissant une cuisine. Les mains dans la farce, à pétrir, à rouler les nems, je me suis senti revivre. Les parfums d'Asie reprenaient leur place sous mes narines et, comme s'il s'agissait d'une drogue inoffensive, mon cœur s'enivrait au rythme des accords de basse de *Noir Désir*.

En le voyant arriver, je me suis demandé s'il allait me parler de Fabio. Il l'a fait presque immédiatement. Il trouvait étrange qu'il ne soit pas là. Avant ma fuite, nous formions un trio inséparable. Même le jour de mon départ, ils m'avaient accompagné ensemble à l'aéroport. Je me suis contenté de hausser les épaules. Aucune réponse ne nous aurait paru valable. Plusieurs fois dans la semaine, j'avais décroché le téléphone avant de le raccrocher aussitôt. Je pouvais très bien me passer de revoir Fabio quelque temps. Il fallait renouer doucement avec les sujets importants de ma vie. Pas d'overdose de nostalgie. Pas de retour sur le passé sans regarder devant.

Olive n'était pas venu seul. Il avait emmené sa nouvelle compagne, Maëly. Ils avaient ce sourire tranquille des couples qui viennent de se trouver. Cela m'a fait plaisir. La roue tournait. Lui qui avait longtemps vécu seul semblait plus épanoui que jamais auprès d'elle.

Au cours de la soirée, il m'a observé plus d'une fois.

– T'as changé.

Il avait raison. J'avais perdu quinze kilos. Je m'étais rasé le crâne. Mais ce n'était pas seulement une question d'apparence. Face à lui, j'avais parfois l'impression de voir se rencontrer deux personnes différentes : l'ami qu'il avait quitté sept mois plus tôt et celui qui revenait aujourd'hui.

Après le repas, j'ai vidé les enveloppes sur la table du salon. Puis j'ai étalé les photographies par étapes, dans l'ordre chronologique de mon périple. Mon père avait sorti la carte du Vietnam et, à mesure que les clichés défilaient entre nos mains, je retraçais mon itinéraire du doigt. Hô Chi Minh-Ville. Le delta du Mékong. Hué. Hanoï. Les montagnes du Nord... Les images se succédaient. En racontant mon périple, je le parcourais une seconde fois. Avec davantage de recul mais certaines scènes me faisaient encore vaciller, d'autres me paraissaient déjà appartenir à une autre vie. Mes parents ont fini par annoncer qu'ils étaient fatigués avant de monter se coucher. Nous sommes restés encore un moment à discuter autour d'un verre d'alcool de serpent rapporté du Vietnam. Olive a grimacé après une gorgée. Nous avons éclaté de rire. Puis il a sorti une enveloppe de son blouson remplie de clichés de leur fête.

– À mon tour de te montrer des images...

– Fais voir...

Pendant mon voyage, Olive et quelques amis avaient organisé un immense réveillon dans la maison de campagne de ses parents. Ils avaient fait venir une fanfare tzigane, des percussionnistes brésiliens, des conteurs, des jongleurs, un cracheur de feu. Plus de trois cents personnes s'y étaient retrouvées pour célébrer le passage à la nouvelle année. À mesure que les clichés défilaient entre mes doigts, je reconnaissais des dizaines de visages familiers. D'anciens copains de lycée. Des amis de fac. Ma sœur, hilare, les yeux rougis par le rire. Olive et Maëilly, déguisés en mariés devant un faux prêtre punk, s'amusant à parodier une cérémonie de mariage. Tout le monde semblait incroyablement heureux. Olive commentait chaque photographie avec l'enthousiasme de celui qui revit sa soirée en la racontant. Quelques minutes plus tôt, j'avais fait exactement la même chose.

Ses photos ne provoquaient ni jalousie ni regret. Elles me rappelaient seulement qu'en sept mois le monde n'avait pas suspendu sa course pour m'attendre. Pendant que je traversais les rizières en Converse, d'autres souvenirs étaient nés sans moi. Olive poursuivait son récit avec l'enthousiasme de celui qui revit une soirée en la racontant. Les photographies passaient d'une main à l'autre. Je les regardais distraitement, jusqu'à ce que l'une d'elles m'arrête net.

Elle était là.

Assise en tailleur sur une nappe de pique-nique. Les lèvres entrouvertes, les joues légèrement gonflées, elle souriait à l'objectif. Derrière elle, Sandra (ma sœur), agenouillée, entourait son ventre de ses deux bras comme les anneaux de Saturne autour d'une planète. Je n'ai plus vu qu'elle. Seulement cette planète. La dernière fois que nous avons fait l'amour remontait à la fin du mois de juillet. La photographie avait été prise au lendemain du premier de l'an. Mon cerveau s'est mis à compter tout seul. Je n'y connaissais rien en grossesse, mais je savais qu'à ce stade, cette rondeur ne pouvait plus être un simple effet d'optique.

J'avais l'impression que tous les rouages de mon cerveau venaient de s'arrêter, puis de repartir dans un autre sens. Je me suis revu quitter l'appartement. Le Trafic. Les cartons. Le quai d'Orly. Le Vietnam. Tout s'emboîtait autrement. J'ai relevé les yeux. Maëilly m'observait en silence. Elle avait compris que quelque chose venait de me traverser. Olive savait-il, depuis le début de la soirée, qu'il finirait par me montrer cette photographie ? Il est parti vers la cuisine et en est revenu avec une bouteille d'eau à la main. Je n'avais aucune envie d'accepter un verre d'eau. Je me suis resservi trois rasades d'alcool de serpent, cul sec. Je les ai fixés quelques secondes sans rien dire.

– Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

Olive a froncé les sourcils.

– De quoi ?

– L'accouchement.

Il m'a fixé comme si ma question allait de soi.

– Avril, mon gars... T'es bientôt papa.

Je me suis tourné vers Maëilly.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est moi le père ? Qu'est-ce que vous en savez ?

Elle a attendu une seconde avant de répondre.

– Quentin... calme-toi. T'as pas tort. Si quelqu'un peut savoir qui est le père, c'est certainement pas nous. Tout ce que je peux te dire, c'est que Cybille nous a laissé entendre que c'était toi.

Olive a acquiescé en silence.

PLEIN GAZ

J'ai fermé les yeux quelques secondes avant de me lever.

Maëilly et Olive n'ont pas essayé de me retenir. Ils avaient compris que quelque chose venait de basculer. Les questions se bouscullaient dans ma tête à une vitesse folle. Si Cybille était réellement enceinte, pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Pourquoi tout le monde semblait-il au courant sauf moi ? Et surtout... où était-elle ?

J'ai attrapé ma veste, mes clés et mon portefeuille.

– Fais gaffe à toi... m'a murmuré Olive.

Je n'ai pas répondu.

Quelques secondes plus tard, le moteur de l'Alfa Roméo de mon père grondait dans l'allée. J'ai quitté Cormeilles sans savoir ce que j'allais trouver à Nanterre. Je savais seulement que je ne pourrais plus dormir tant que je n'aurais pas obtenu de réponses. Les rues étaient presque désertes. Je me suis engagé sur la nationale en écrasant un peu plus l'accélérateur que de raison. Les lampadaires découpaient un tunnel de lumière devant moi. J'avais du mal à freiner quand les feux passaient au rouge. Chaque seconde alimentait mon impatience de tout savoir.

La nuit devant moi annulerait mes sept mois de voyage. Il ne restait plus que des photographies que je rangerais dans un carton. À chaque kilomètre, je refaisais les mêmes calculs. Fin juillet. Début janvier. Avril. Les chiffres tournaient en boucle comme les pales d'un ventilateur. J'essayais de raisonner. D'imaginer toutes les explications possibles. Aucune ne parvenait à calmer le vacarme qui régnait dans ma tête. Lorsque j'ai retrouvé le périphérique parisien. Les panneaux m'étaient familiers. Porte d'Orléans. Cité universitaire. Tout me ramenait quelques mois en arrière. Pourtant, je n'étais plus celui qui avait quitté cet appartement avec quelques cartons empilés dans un fourgon de location.

Je me suis garé devant l'immeuble.

Mon cœur battait beaucoup plus vite que le moteur qui venait de s'éteindre.

J'ai levé les yeux vers les fenêtres.

Rien n'avait changé.

Du moins, c'est ce que je croyais.

Je me suis dirigé vers l'interphone et j'ai appuyé sur le bouton.

À MA PLACE

Le déclic a retenti presque aussitôt.

– C'est qui ?

Je suis resté immobile.

Cette voix...

Je l'aurais reconnue entre mille.

– Fabio ?

Un silence.

– Quentin ?

Le verrou a claqué.

Quelques secondes plus tard, la porte de l'appartement s'est ouverte.

Fabio était là.

En caleçon, les cheveux en bataille, visiblement tiré du sommeil.

Nous nous sommes regardés sans savoir lequel de nous devait parler le premier.

– Tu m'ouvres ou quoi ?

Il s'est écarté sans un mot.

Je suis entré.

J'ai traversé le couloir comme si j'habitais encore là.

Les murs étaient les mêmes. Les volumes aussi. Le reste avait disparu. Les meubles que nous avions chinés ensemble n'étaient plus là. Les murs avaient été repeints. Un canapé neuf occupait le salon.

– Qu'est-ce que tu fais là Quentin ?

Je me suis tourné vers lui.

– Où est Cybille ?

Il a baissé les yeux.

– Je ne sais pas.

Je l'ai fixé quelques secondes.

– Arrête.

– Je te jure.

Sa voix ne tremblait pas. Je savais reconnaître un mensonge. Il disait vrai. Une jeune femme est sortie de la chambre, attirée par nos voix. Elle portait une chemise trop grande et m'a salué d'un air embarrassé avant de disparaître dans la cuisine.

J'ai soufflé intérieurement. Pendant tout le trajet, je m'étais préparé au pire. En entendant la voix de Fabio dans l'interphone, j'avais imaginé qu'il vivait désormais avec Cybille. Dieu merci, je m'étais trompé. Il avait bien pris ma place. Mais quelqu'un d'autre avait pris celle de Cybille.

Je n'étais plus qu'un étranger de retour chez moi.

– Assieds-toi, t'as l'air d'être crevé, mec.

Je suis resté debout.

Il a compris que je ne repartirais pas sans réponse.

– Début septembre, elle nous a dit qu'elle quittait l'appartement. Comme on cherchait un logement avec Élodie, elle nous a proposé de reprendre le bail. Elle disait qu'elle voulait changer de vie. Elle ne nous a jamais dit où elle allait.

Je ne l'ai pas interrompu. Mon ex avait disparu, envolée, volatilisée

– On ne l'a revue qu'une seule fois. À la fête chez Olive, c'est tout.

Le silence est retombé. Puis Fabio a ajouté :

– Avant de partir, elle nous a laissé les coordonnées de son père. Au cas où quelqu'un chercherait à la joindre.

Il est allé jusqu'au buffet. Il a ouvert un tiroir. En est ressorti avec un petit morceau de papier plié en quatre. Il me l'a tendu. Je l'ai regardé quelques secondes avant de le prendre. Son père, j'avais déjà son numéro dans mon petit calepin. Mais ce numéro ne ressemblait pas à un numéro français, il était devancé de l'indicatif espagnol, c'était la première piste...

ENQUÊTE BY PHONE

Je suis rentré chez mes parents, on n'était pas très loin de l'aube. La maison dormait encore. Je me suis installé dans la cuisine avec le petit morceau de papier que Fabio m'avait tendu. Je le connaissais déjà presque par cœur. Le numéro figurait depuis des années dans mon calepin. Une seule chose attirait mon regard. +34. L'Espagne. Je n'allais pas appeler son père maintenant, je n'étais plus à quelques heures près, mais ça me démangeait tout de même. Je me suis allongé sur le matelas au sol qui me servait de lit depuis l'adolescence... Et me suis assoupi trois quatre heures. Au réveil, je me suis servi un café. Mon père dormait encore, ma mère arrosait le jardin. Mes mains tremblaient légèrement. J'ai composé le numéro.

Trois sonneries.

– ¿Sí?

Sa voix était immédiatement reconnaissable.

– Bonjour... c'est Quentin.

Un silence.

– Ah... Quentin...

Sa voix n'avait pas changé mais qu'est-ce qu'il était allé foutre en Espagne, ah oui, depuis la chute du socialisme, et de son protecteur absolu, il avait dû être muté sur un autre poste administratif à l'ambassade de France.

– Cybille est avec vous ?

Le silence s'est prolongé.

– Elle est avec vous ?

– Non.

– Vous savez où elle est ?

– Non.

Je n'y ai pas cru une seconde.

– C'est votre fille.

– Oui.

– Vous allez quand même pas me faire croire que vous ignorez où elle habite.

Il a soupiré.

– Quentin... je ne peux pas t'aider.

Cette réponse m'a mis hors de moi.

« Je ne peux pas. » Pas je ne sais pas. Je ne peux pas. Pour moi, la différence était énorme. J'étais persuadé qu'il la protégeait. Qu'il connaissait parfaitement sa nouvelle adresse et qu'il respectait sa volonté de disparaître.

– Si vous avez de ses nouvelles, dites-lui simplement que je la cherche.

– Je lui dirai.

La communication allait s'interrompre quand j'ai osé balancer :

– J'ai vu une photo d'elle avec le ventre rond.

– Quentin... je t'ai dit, je ne peux pas t'aider.

Je suis resté quelques secondes à fixer le combiné. J'en croyais pas mes oreilles. Ce type m'aimait bien, je savais qu'il m'aimait bien mais là, il n'avait plus aucune considération pour moi. J'avais perdu un allié.

– Et votre femme elle est avec vous en Espagne ?

– Non, elle est restée à Antony, mais ne va pas la voir, elle te dira rien elle non plus, Quentin, on ne peut pas t'aider, faut que tu le comprennes.

Ma mère est entrée dans le salon, encore en robe de chambre avec son arrosoir en mains. Elle m'a trouvé assis devant le téléphone.

– Bon ben merci Jean-Claude... vraiment merci.

– Désolé Quentin, mais ça va aller, je suis sûr que ça va aller.

Puis il m'a raccroché au nez.

– C'était le père de Cybille ?

J'ai secoué la tête.

– Il sait où elle est. J'en suis certain. Mais il refuse de parler.

Elle est restée silencieuse quelques instants avant de poser une main sur mon épaule.

– Si quelqu'un peut t'aider, c'est Sandra.

– Sandra ? mais elle est partie au Maroc avec Fadila.

Je me suis redressé. Le Maroc. Cybille rêvait d'y aller. Si c'était ça, il faudrait que je remonte dans un avion, malgré tout ce que je venais de vivre. Mais si Sandra était la seule personne digne de confiance capable de me conduire jusqu'à Cybille, j'étais prêt à redécoller.

Ma mère a ouvert un tiroir pour en sortir une moitié de feuille A5 mal découpée.

– Tiens, tu vas pouvoir la joindre à ce numéro, elles logent à Marrakech, chez un cousin de Fadila.

Le téléphone a sonné longtemps.

Une femme a fini par décrocher.

– Allô ?

– Bonjour... je cherche Sandra.

– Chkoun hada ?

– Je veux parler à Sandra, vous connaissez Sandra, je suis Quentin, son frère.

– Ah... chwia, chwia...

J'ai entendu le combiné changer de mains. Des voix parlaient arabe au loin. Puis celle de Sandra.

– Quentin ?

J'ai fermé les yeux.

– Ça va ?

– Ça pourrait aller mieux. Écoute... Olive m'a montré les photos du réveillon.

Le silence est tombé.

– Sandra...

– Oui...

– Dis-moi où est Cybille.

– Je peux pas.

Je me suis redressé.

– Toi aussi ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je viens d'avoir son père au téléphone. Lui non plus ne peut pas. Elle vous a tous demandé de ne rien me dire, c'est fou, pourquoi elle veut m'écarter de sa vie bon sang ! Je suis un monstre ?

Elle n'a rien répondu.

– Sandra... t'es ma sœur. Je te demande pas de choisir entre elle et moi. Je veux juste lui parler.

– C'est elle qui m'a demandé de ne rien dire.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle voulait te parler elle-même quand tu rentrerais.

– Je suis rentré.

À l'autre bout du fil, j'ai entendu une porte se fermer. Elle s'était probablement isolée pour continuer la conversation.

– Quentin...

– Oui ?

– Elle répétait toujours la même phrase.

– Laquelle ?

– Les absents ont toujours tort.

Cette phrase m'a traversé comme une lame. Mais je n'étais plus en train de chercher qui avait tort. Je cherchais où elle était.

– J'ai peut-être un enfant qui va naître... et tout le monde semble au courant sauf moi. C'est ça que tu veux faire, enfoncer le couteau dans la plaie avec ton adage sur les absents. Mais putain ! Sandra, c'est moi, c'est Quentin ! Ton frère...

J'ai cru entendre un sanglot étouffé.

– Quentin... on pensait tous que tu ne rentrerais pas avant l'accouchement.

– Aide-moi, Sandra.

– Écoute-moi jusqu'au bout.

Je me suis tu.

– Je peux pas te dire exactement où elle se trouve mais on a un nom de lieu-dit où elle a passé du temps ces derniers mois.

Nouveau silence.

Mon cœur s'est emballé.

Sa voix avait changé. J'entendais Fadila lui murmurer quelque chose à l'oreille.

– Quentin...

– Oui ?

– La Soleyade.

– La quoi ?

– La Soleyade... dans les Cévennes. C'est tout ce qu'on a réussi à savoir.

– Les Cévennes... c'est où ?

– Je sais pas. Dans le sud, vers Alès... Tu trouveras.

Puis elle a raccroché sans un mot de plus.

GO JONNY GO

J'ai préparé quelques affaires et je suis parti avant midi. J'ai simplement pris quelques vêtements et mon sac à dos, le même que le Vietnam, que ma mère avait pris soin de passer à la machine, de l'argent, et le numéro de téléphone de Sandra dans ma poche.

Antonin et Kristell (mes parents) m'avaient accompagné jusqu'au portail, en robes de chambre. Ils n'avaient pas réclamé plus de précisions. Mon père n'a pas rechigné à me prêter son Alfa Roméo, tous les deux avaient compris qu'il y avait de grandes chances qu'ils soient bientôt grands-parents, je ne les en remercierai jamais assez.

J'ai démarré en deuxième en faisant crisser les pneus comme un fandjo. Olé !!!

Je savais seulement que je devais aller vers Alès. C'était une direction, pas une destination. J'ai rejoint l'autoroute, quitté la région parisienne et laissé derrière moi les panneaux familiers, les échangeurs, les zones commerciales et cette banlieue dont je venais à peine de retrouver les contours. À mesure que les kilomètres défilaient, je me suis éloigné de la vie que j'avais retrouvée quelques jours plus tôt. Après Lyon, le paysage a commencé à changer. Les grandes lignes droites ont laissé place aux reliefs. Je me suis arrêté plusieurs fois, sans raison véritable, sinon celle de boire un café, de faire le plein ou de regarder la carte. Je cherchais la Soleyade comme si elle allait soudain apparaître entre deux villes.

À Alès, j'ai compris que l'affaire allait être plus compliquée que prévu. J'ai demandé à trois personnes si elles connaissaient le lieu-dit. Deux ont secoué la tête. Mauvaise pioche. La Soleyade ne disait rien à personne. L'ensoleillement, oui, mais du côté de Montpellier, personne n'avait entendu parler d'un pareil nom ici.

J'ai fini par entrer dans une librairie. Décidé à me procurer une carte routière du périmètre alentour. La Soleyade n'était pas exactement une destination touristique. J'ai trouvé une carte conçue pour les randonneurs. Un centimètre pour deux cent cinquante mètres. C'était déjà mieux que rien, sauf que La Soleyade n'était pas indiquée dessus non plus.

Le libraire, lui, s'est interposé en sauveur quand je lui ai raconté ma quête, sans tout lui préciser la vérité, mais en lui balançant l'histoire d'une jeune sœur imaginaire entraînée par des mauvais garçons à fuguer loin de chez nos parents.

– Ça me dit quelque chose. C'est un petit hameau sur la route de Mende, je crois...

Il a sorti une loupe, déplié la carte sur le comptoir et suivi une départementale du bout de son doigt.

– Vous devriez trouver un panneau au sortir d'un virage.

J'ai remercié le type et je suis reparti avec ma carte sous le bras.

J'avais passé la semaine à dormir, à manger et à essayer de récupérer. Maintenant, j'étais censé retrouver la mère de mon futur enfant dans un trou perdu des Cévennes. J'avais l'impression d'avoir changé de vie sans avoir été consulté. La route s'est mise à grimper. Les maisons se sont espacées. Les paysages se sont ouverts. Je n'avais plus grand-chose à regarder sur les côtés, je cherchais la trace d'un panneau « Solèyade ». J'ai aperçu quelques toits au loin. J'ai freiné. J'étais sur les rotules, les bras ramollis, les mains ballantes sur le volant. J'avais pourtant passé plusieurs nuits à dormir profondément et je venais de reconstituer mon stock d'énergie durant cette semaine presque curative. Mais l'idée que Cybille ait organisé sa fuite, dans l'intention invraisemblable de me réduire à néant, me vidait le moral à nouveau.

Je n'arrivais plus à appuyer sur l'accélérateur. Mon cerveau avait du mal à commander mon pied. J'étais pourtant pas loin du lieu indiqué par le libraire, mais la raison soufflait à mon esprit de revenir le lendemain, avant que la nuit tombe, d'aller trouver un hôtel pour me poser, ça n'était pas stupide de différer nos retrouvailles de quelques heures. Si elle devait me revoir, valait mieux que je n'ai pas l'air d'une épave nerveuse et épuisée. Je devrais faire preuve de sérénité, et ne pas lui montrer ma colère. Cybille a toujours détesté les conflits.

J'ai enclenché la marche arrière. J'ai fait demi-tour en dix temps onze mouvements. Une fois reparti dans l'autre sens. Je suis tombé nez à nez avec une 2 Chevaux sur une petite route étroite où deux véhicules ne pouvaient pas se croiser. La conductrice était blonde, avec une épaisse chevelure ondulée jusqu'aux épaules. Elle m'a demandé d'un geste de la main de reculer. Je me suis exécuté.

Et là, tout à coup, sous des fougères en bataille j'ai entraperçu le panneau.

LAYADE.

J'ai ralenti. Je suis sorti de la voiture, j'ai déblayé les fougères, c'était là. Ecrit en blanc sur bleu en italique : *La Soleyade*, avec une petite flèche dirigée vers un chemin de terre caillouteux et étroit hors de la route goudronnée. J'avais suffisamment reculé pour que la 2-Chevaux puisse avancer, et emprunter sous mes yeux ébahis la route en question.

Cette fois, je n'avais plus de raison de faire demi-tour. Si je tournais le dos à l'aventure maintenant, arrivé une fois au but, je prenais le risque qu'elle puisse s'échapper encore plus loin. Maintenant que j'étais là, il fallait que je puisse la regarder dans les yeux. Bien en face.

J'étais à quelques centaines de mètres du lieu où elle était censée se trouver. La passion ressentie dans mon cœur voulait que je prenne la même route que le sosie de Barbara Streisand mais ma raison me soufflait dans mon crâne de revenir le lendemain.

J'ai écouté mon crâne. Mon cœur avait déjà commis trop de conneries auparavant avec des passages à l'acte impulsifs. J'ai donc continué quelques kilomètres avant de m'arrêter dans une petite auberge de village que j'avais repérée à l'aller. J'étais affamé. J'ai commandé une omelette aux oignons et Pélardons, du pain et un bon verre de vin. Ils m'ont servi du vrai pain, pas de la bannette industrielle, un grand plaisir gustatif. Malheureusement, les deux chambres à louer étaient déjà complètes. J'étais crevé mais suffisamment lucide pour admettre que je ne trouverai jamais la sérénité recherchée en roulant encore. J'ai regagné l'Alfa et je me suis installé sur le siège avec mon duvet. Le froid commençait à tomber sur les Cévennes. J'ai regardé une dernière fois le ciel. D'un bout à l'autre du monde, il nous reste toujours cette

possibilité... Cette nuit-là, le ciel était si clair qu'on y voyait la voie lactée. J'ai entendu le hululement d'une chouette puis, avant de basculer au maximum sur le siège du mort, je me suis enfoui dans mon duvet sarcophage comme on enfile une combinaison lunaire. Rien de plus régulateur que le sommeil.

Au matin, je ne me souvenais pas d'avoir rêvé. Trou noir. Un froid glacial me piquait le nez quand les premières lueurs rutilantes du soleil ont commencé à poindre sur les cimes des collines boisées, et à travers les carreaux de la voiture, j'ai senti quelque chose revenir. Au premier instant, j'ai pensé au café, mais après avoir eu le courage de m'extirper de mon caisson d'hibernation, j'ai fait craquer mes os sur le bord de la route. J'avais bien fait de me laisser une nuit de répit avant d'aller sur le front. Après ça, je respirais la souplesse d'une énergie nouvelle. Assez vigoureuse pour affronter n'importe quels miasmes, ouais, c'est ça, je me sentais la puissance d'un tigre-dragon. La veille, dans une station-service, j'avais acheté deux ou trois gâteaux aux organismes génétiquement modifiés et une brique de jus d'orange. De quoi m'alimenter au réveil avant d'aller affronter la réalité...

FAR-WEST

Le chemin a directement débouché sur une première maison près de laquelle la 2-Chevaux de la veille était stationnée. Sur une pierre en contrebas du portail, on pouvait lire « La maison Lune », quelqu'un l'avait peint en rouge dans une écriture calligraphique. Une autre signalétique plus classique en italique noir sur blanc permettait de comprendre que Le *mas de la Soleyade* était en bout de chemin, dans un cul-de-sac. Il s'agissait d'une grande bâtisse, pas d'une unique maison en fait, à vue d'œil en distinguant les toits, j'en ai dénombré cinq.

Comme prévu, personne n'était là pour m'accueillir. J'ai garé ma voiture à côté d'autres sur un parterre de pelouse à l'écart du mas qui se trouvait en contrebas. Mis à part la 2-chevaux, il y avait là une R21 break toute cabossée, un vieux modèle de Ford et une Mercedes grise à la peinture usée. J'ai claqué ma portière histoire de signifier mon arrivée.

Une boule poilue toute blanche à quatre pattes est apparue en haut des marches qui conduisaient au cœur du hameau. Elle s'est mise à faire des cercles sans queue ni tête autour de moi comme un requin avant de m'enlever le goût d'aller plus loin. Elle montrait ses crocs pour m'enlever le goût d'aller plus loin. J'ai attendu sur place mais les volets des fenêtres qui donnaient sur le parking sont restés clos.

J'ai pensé qu'avec ces aboiements, quelqu'un finirait bien par jeter un œil dehors. Me voyant immobile, l'animal s'est assagi, il s'est rapproché peu à peu en changeant d'attitude, il me reniflait maintenant les chevilles et je lui ai susurré des ordres : « allez, va chercher tes maîtres, va chercher... », et comme s'il m'avait compris, l'air obéissant, il est reparti d'où il venait en remuant la queue comme un brave toutou.

Je n'ai pas osé le suivre. Je préférais attendre, et puis quelques secondes plus tard, j'ai senti une présence derrière moi. J'ai tourné la tête par réflexe, un peu effrayé. Un même était posté là, une tête blonde avec des yeux d'un bleu turquoise frappant. Il avait la bouche à moitié ouverte et respirait bruyamment par les narines, comme intensément ému, il a pointé son index sur mon nombril.

– Bonjour gamin, eh dis-moi, ils sont où tes parents ? Tu veux pas m'y conduire ? Je cherche Cybille, tu la connais ?

À ces mots, le gosse n'a rien dit mais il a réagi, il m'a tendu sa petite main frêle, je l'ai saisie par la mienne, puis il m'a tiré du bout de son bras. Mais la direction qu'il m'imposait n'était pas celle du mas, elle nous éloignait, il voulait qu'on prenne la direction des bois. J'ai continué à me laisser conduire sur une cinquantaine de mètres, le mioche avait l'air content, il m'avait

lâché la main et pris deux mètres d'avance. De temps en temps il se retournait en souriant avec son minois d'ange et ses yeux peints avec l'eau du Pacifique.

J'ai tenté à plusieurs reprises de l'interroger, mais il n'avait pas l'air de m'entendre, il continuait sa route sans répondre. J'ai d'abord pensé qu'il devait être un peu sourd, plus nous avançons, et plus nous nous éloignons de la demeure. Ce farfadet m'emmenait dans les bois, ça en devenait louche.

Je lui ai tapé sur l'épaule.

– Eh ho, gamin, je ne sais pas où tu m'emmènes, mais j'ai pas forcément envie de te suivre, j'ai d'autres chats à fouetter tu sais en ce moment. Je voudrais parler à des adultes, ils sont où tes parents ?

Le gosse a haussé les épaules en faisant sortir du fond de sa gorge des sons incompréhensibles.

Je me suis arrêté.

Il a continué quelques pas avant de se retourner.

– Tu connais Cybille ?

Il m'a regardé sans répondre puis il a repris sa route.

En filant dans son sillage, j'ai pensé à l'enfant. Son enfant. Mon enfant, notre enfant ? Celui qu'elle attendait, était-il bien de moi ? Je n'étais pas loin de faire une crise de panique, la forêt et ce gosse mutique avaient finalement fait grimper mon anxiété. Au bout de quelques instants, il s'est arrêté dans une clarière. Il a levé les yeux, moi aussi. Deux buses planaient dans le ciel limpide. Elles décrivaient des trajectoires circulaires, le soleil débordait aux trois quarts par-dessus les cimes des arbres.

Scrutant le paysage en direction d'un hameau perché sur une colline, j'ai repéré deux colonnes montantes de fumée, des feux de cheminée sans aucun doute. Ça n'allait pas sans m'évoquer des images encore toutes fraîches des montagnes du Nord Vietnam, là où, à l'écart des grandes villes, des minorités ethniques subsistent depuis plusieurs milliers d'années. Ici, les Cévennes. Deux univers totalement différents et tellement similaires...Deux lieux qui permettent d'échapper à la machinerie bruyamment polluée du Grand Schmilblick.

Ici ou là-bas, le moindre bruit, le moindre craquement de feuilles ou mouvement d'air parvient à vos oreilles et vous pénètre et vous procure un apaisement aussi profond et chaleureux qu'un bain dans la matrice prénatale, cet univers à jamais perdu...

J'ai regardé le gamin. Il m'attendait quelques mètres plus loin. Le chien blanc nous avait discrètement suivi, comme un ange gardien. J'ai pensé à Cybille. À cette première rencontre avec l'Alien qui pouvait être à quelques minutes seulement de moi.

J'ai pas fait comme le chien, je n'ai pas continué de le suivre.

J'ai regardé autour de moi. Plus aucune maison. Plus aucun chemin clairement identifiable. Seulement les bois, la pente et cette étrange impression d'avoir été entraîné là sans vraiment savoir pourquoi.

– Bon, gamin... je m'arrête là.

J'ai fait demi-tour. Quand je me suis retourné après avoir fait quelques mètres, il avait filé entre les arbres avec le chien blanc.

La 2-Chevaux était toujours garée devant la première maison. Je mn suis rapproché. J'ai levé les yeux vers les façades. Les volets étaient toujours fermés. Aucun mouvement. Pas un bruit. Je me suis assis sur un muret et j'ai attendu en grillant une clope. Le soleil commençait à cogner fort. Au bout d'un petit quart d'heure, une fenêtre s'est ouverte à l'étage. La femme qui ressemblait à Barbara Streisand est apparue. Elle avait des mèches de cheveux rouges dans sa chevelure dorée que je n'avais pas perçues la veille. Je lui ai lancé un bonjour.

– Vous voulez quoi, je peux vous aider ?

Je me suis relevé et j'ai avancé sous sa fenêtre.

– Je cherche Cybille.

La femme a secoué la tête.

– Connais pas.

– Non ?

Je suis resté planté devant la maison. Abasourdi. Après tout ce chemin, je me retrouvais face au vide.

Je l'ai regardée.

– Allez voir en face, ils reçoivent plus de monde que moi, y'a de grandes chances qu'ils la connaissent eux...

Elle m'a indiqué le mas de la Soleyade d'un signe de tête.

– Allez voir Jean-Claude et Dany !

J'ai regardé dans la direction qu'elle me montrait.

– Vous ne savez vraiment rien d'autre ?

Elle a secoué la tête.

– Je vous ai dit tout ce que je savais.

Puis elle a refermé sa fenêtre.

Le mas, les arbres, les montagnes. Tout cela me paraissait tellement éloigné de la vie que je venais de quitter que j'avais l'impression d'être arrivé dans un autre monde. J'ai suivi les indications de *Barbara S.* Je suis allé toquer à la porte du grand mas. Un homme est venu à ma rencontre, c'était le fameux Jean-Claude. Il m'a présenté la Soleyade comme une sorte de hameau où vivaient plusieurs personnes, pas forcément les mêmes toute l'année, ça tournait...

– Vous savez où elle est ?

– Non. Elle est partie jeudi ou vendredi dernier, je ne sais plus.

Je venais de retrouver sa trace et elle avait déguerpi quatre ou cinq jours auparavant.

– Où ça ?

– Elle nous l'a pas dit.

– Et vous êtes certain qu'elle va revenir ?

– Elle a dit qu'elle reviendrait peut-être au printemps.

Au printemps. J'ai regardé le ciel au-dessus des toits.

– Elle a dit qu'elle reviendrait avant l'accouchement.

Cette fois, je n'ai rien répondu. Avant l'accouchement. C'était la première fois que j'entendais le « mot », Jean-Claude l'avait prononcé sans savoir qu'à mes yeux, il pouvait recouvrir une dimension sacrée. En même temps, si Cybille ne leur avait pas raconté d'âneries, si elle se présentait comme une femme enceinte seule, que pouvait faire un homme comme moi à sa recherche ? Mais non, il n'avait pas l'air de se douter qu'il venait d'évoquer l'accouchement à celui qui se trouvait être potentiellement l'auteur présumé mais ça a dû lui traverser la tête à ce moment-là...

– Et vous cherchez après Cybille pour quelle raison, si ce n'est pas indiscret ?

– Je suis potentiellement le père de l'enfant qu'elle attend.

– Ah, je vois...

Il s'est mis soudainement à me tutoyer.

– Tu peux l'attendre ici si tu veux. On a un petit studio de libre à l'arrière de la bâtisse. Il vient juste d'être terminé et il est inoccupé en ce moment.

J'ai accepté. Je n'étais pas sûr de rester longtemps, mais je voulais qu'on me parle de Cybille, ces gens-là l'avaient fréquentée, parlaient d'elle comme d'une amie proche. Alors qu'à ma connaissance, il n'existait pas encore dans nos vies il y a neuf mois de cela...

Le studio sentait la peinture fraîche, en effet. Deux fenêtres donnaient sur la cour du mas et les collines des Cévennes. J'avais vue sur le potager, quelques arbres fruitiers et, plus loin, les reliefs boisés.

Jean-Claude m'a ensuite laissé quelques minutes pour m'installer puis il est revenu me chercher.

– Viens, je vais te présenter aux autres.

Nous avons traversé une pièce immense qui servait de salle à manger. Une longue table occupait presque toute la longueur et communiquait directement avec une cuisine où quelqu'un s'affairait devant les fourneaux.

Une femme s'est retournée en nous entendant entrer.

– Je te présente Dany. La baronne de la tronche en biais.

C'était une femme blonde décolorée d'un certain âge, le visage marqué par l'alcool et les nuits trop courtes.

– Arrête ton numéro de cirque ! Un minimum de respect pour ta bien-aimée, s'il te plaît !

Jean-Claude a éclaté de rire.

Dany s'est remise à surveiller une casserole qui mijotait sur le feu. Elle m'a regardé par-dessus son épaule.

– Tu viens d'où ?

– Paris.

– Et tu fais quoi à Paris ?

J'ai commencé à lui raconter mon retour du Vietnam. Elle m'écoutait tout en continuant à s'occuper des œufs brouillés. Elle posait des questions, rebondissait sur mes réponses. Je lui ai parlé de l'avion, de mes premières impressions, de quelques trucs que j'avais vus là-bas.

Un ado est entré dans la pièce. Il portait une tunique noire asiatique, boutonnée jusqu'au cou. Il avait l'air de sortir d'un monastère tibétain et de ne pas avoir spécialement envie de nous rejoindre.

– Luc, a dit Jean-Claude. Mon fils.

Luc m'a salué d'un mouvement de tête et s'est installé à table.

Il avait l'air ailleurs.

Une autre personne est entrée. Une jeune femme. J'ai relevé la tête. Elle n'était pas grande mais élancée, mince, avec des cheveux châtain clair et des yeux verts. Elle m'a regardé franchement et m'a tendu la main.

– Élise.

– Quentin.

Sa poignée de main était ferme. Son regard aussi. J'ai essayé de ne pas la dévisager.

– Élise, ma belle-fille, a ajouté Jean-Claude.

Dany a posé une assiette sur la table.

– Il manque encore deux couverts.

Jean-Claude s'est levé.

– Je vais les chercher.

Il a disparu par la porte qui donnait sur la cour.

Dany a commencé à servir les œufs et des morceaux de lard sur un plat posé au milieu de la table.

– Tu connais Cybille depuis longtemps ? m'a demandé Élise, d'une voix qui pouvait facilement m'ensorceler...

La question m'a pris de court.

– Quelques années.

Je n'avais aucune envie de raconter notre histoire devant tout le monde.

– Elle est venue ici plusieurs fois ?

– Oui.

Dany a posé une assiette devant moi et s'est incrustée dans la conversation.

– Elle se sent bien ici.

Je l'ai regardée.

– Comment ça, « elle se sent bien ici » ?

Elle a haussé les épaules.

– Elle était en communion avec la nature et les gens.

Je n'ai pas eu le temps de lui demander davantage.

Un garçon est apparu sur le seuil. Je l'ai reconnu. Le petit blondinet mutique qui voulait qu'on s'enfonce dans les bois. Il s'est arrêté en me voyant. Derrière lui, le chien blanc est resté sur le seuil de la porte, la langue pendante.

– Allez, viens Alexis, a dit Dany. N'aie pas peur, c'est Quentin, un ami de Cybille, il ne va pas te manger.

Alexis ne bougeait pas. Il me regardait avec ses grands yeux bleu lagon.

– On s’est déjà rencontrés, j’ai dit.

Jean-Claude est revenu derrière lui.

– Ah bon ?

– Il a voulu m’emmener dans les bois ce matin.

Dany a éclaté de rire. Luc aussi. Élise a souri. Alexis, lui, ne semblait pas comprendre ce qu’il y avait de drôle. Dany s’est approchée de lui.

– Allez, viens.

Elle lui a pris doucement la main. Le gamin a fini par avancer jusqu’à la table. Il s’est installé en face d’Élise, la tête penchée vers son assiette. Je l’ai observé. Il était vraiment étrange. Un très bel enfant, avec une bouille fraîche et des cheveux d’un blond éclatant, hirsute comme ceux du Petit Prince. Ses yeux bleus étaient d’une limpidité presque troublante. Il a repoussé ses couverts loin de son assiette et commencé à manger sans couverts.

– Alexis...

Il a continué avec les doigts.

– Alexis, tu prends ta fourchette.

Il a levé les yeux vers Dany, puis vers moi, avant de recommencer à manger comme si personne ne lui avait rien dit.

Élise s’est mise à rire. Alexis lui a adressé un sourire. C’était la première fois que je le voyais sourire.

Dany s’est assise à côté de moi.

– Il ne parle pas beaucoup et il n’en fait qu’à sa tête.

– J’avais remarqué.

– Il parle un peu quand même parfois.

Alexis a aussitôt levé la tête.

– Non. En tout cas, il n’a pas le même langage que nous, le verbal, y connaît pas.

Dany m’a servi à boire.

– Alors, raconte-nous le Vietnam !

Et c’est comme ça que je me suis retrouvé, quelques minutes après avoir retrouvé la piste de Cybille, à raconter mon voyage à une bande de gens que je ne connaissais pas le matin même. La conversation s’est mise à circuler autour de la table. Luc s’est finalement déridé en s’intéressant à mon récit de voyage, surtout ma rencontre avec les pratiquants d’Arts Martiaux,

le Kung-fu c'était son truc, il le portait sur lui... l'équivalent au Vietnam étant le Viet-Vo-Dao... Élise ne posait pas de questions mais elle semblait elle aussi ne pas manquer une miette de ce que j'avais à raconter. Puis la porte s'est ouverte, laissant apparaître un type à la carrure énorme, un petit visage enfoui sous une barbe de bûcheron.

Il a regardé la table. Puis moi.

– C'est qui, ce type ?

La question avait été lancée avec une nonchalance presque provocante. Aussitôt, plusieurs voix lui sont tombées dessus, lui reprochant son manque de respect et de tenue, et lui ordonnant de s'asseoir correctement et de changer immédiatement d'attitude.

Ce qu'il a fait sans se faire prier, en tirant juste un peu la moue.

C'était Tom.

Il était difficile de ne pas remarquer le personnage. Une carrure impressionnante, un corps massif qui lui donnait quelque chose d'un peu démesuré, presque une allure de lutteur de foire. Et pourtant, son visage, beaucoup trop petit par rapport au reste, lui donnait une drôle d'allure. Sous ses yeux, des poches noires assez impressionnantes lui donnaient un air de vieux baroudeur alcoolique, mais il conservait une figure d'adolescent et une façon de se déplacer un peu pataude, presque celle d'une créature caoutchouteuse.

GARDE-FOU

Popoff, premier de cordée, Tom à la traîne et Alexis toujours collé à mes basques. Quelques jours plus tard, nos balades étaient devenues un rituel incontournable. Dès le matin, il suffisait que l'un de nous mette le nez dehors pour que les deux autres suivent, avec le chien en éclaireur.

Élise nous avait emmenés une première fois à travers les monts et les forêts. Depuis, nous avions pris nos habitudes. Nous remontions parfois le cours de la rivière qui se cachait au fond du vallon. Tom et Popoff en profitaient pour se baigner dès qu'ils en avaient l'occasion. L'eau était glacée, beaucoup trop froide pour moi et pour Alexis, mais eux semblaient avoir été fabriqués pour ça.

Tom prétendait ne jamais avoir froid. Avec sa carcasse énorme et sa couche de graisse qui lui servait probablement de combinaison isotherme naturelle, il pouvait se le permettre. Il entrait dans l'eau comme un phoque, ressortait quelques minutes plus tard avec la barbe dégoulinante et se mettait à rire de me voir grelotter sur la berge.

Alexis, lui, restait à quelques mètres de moi. Il ne disait rien. Il n'avait pas besoin de parler pour s'occuper. Une pierre, une brindille, un morceau d'écorce pouvaient suffire à l'absorber pendant des heures. Il remplissait ses poches de petits trésors ramassés en chemin et semblait parfois découvrir dans un caillou quelque chose que nous étions tous incapables de voir.

Popoff était différent. Ce chien avait une intelligence presque embarrassante. Il fallait le voir nous observer, assis sur son derrière, la tête légèrement inclinée, comme s'il essayait de comprendre lequel d'entre nous était le plus compliqué.

J'avais pourtant de bonnes raisons de me méfier de Tom. Il parlait beaucoup. Trop. Et surtout, il racontait des choses dont je ne savais jamais très bien quoi faire. Son passé changeait selon les jours, les circonstances et peut-être même son humeur. Il pouvait me raconter la même histoire avec trois versions différentes et soutenir chacune avec le même aplomb. Au début, je l'écoutais sérieusement. Puis j'ai commencé à comprendre qu'il valait mieux laisser passer quelques minutes avant de décider si ce qu'il racontait était vrai.

Alexis, à l'inverse, ne disait toujours rien. Quand nous avançons, il avançait. Quand nous nous arrêtons, il s'arrêtait. Il pouvait rester plusieurs minutes accroupi devant un talus à regarder quelque chose qui m'échappait complètement. Puis il reprenait sa route comme si une conversation venait d'avoir lieu entre lui et la forêt.

Tom et Alexis formaient un drôle de binôme. Ces deux énergumènes étaient accueillis par Dany et Jean-Claude dans le cadre d'un dispositif de type « lieu de vie pour personnes singulières », m'avait confié Élise. C'est vrai qu'ils étaient singuliers. L'un parlait pour deux, l'autre n'avait

visiblement aucun besoin de parler. Et moi, coincé entre les deux, je commençais à me demander si je n'étais pas en train de m'habituer à cette étrange compagnie.

Le plus étonnant, c'était que je ne m'ennuyais pas. Je pensais toujours à Cybille. Évidemment. Chaque matin, je me réveillais avec cette idée en tête. Elle pouvait revenir. Elle avait dit qu'elle reviendrait avant l'accouchement. Je pouvais donc rester là, attendre, essayer de comprendre ce qu'elle était venue chercher dans cet endroit et pourquoi elle avait décidé de disparaître.

Mais pendant quelques heures, au milieu des bois, au bord de cette rivière, avec Tom qui racontait n'importe quoi, Alexis qui ramassait des cailloux et Popoff qui nous surveillait comme un garde-fou, j'arrivais par moments à ne plus penser à elle.

Un jour, le troisième, je crois, nous avons croisé la voisine à la 2-Chevaux. Elle s'était installée à l'ombre d'un châtaignier gigantesque, avec des racines qui sortaient du sol sur cinq ou six mètres de hauteur. Elle avait remplacé son gros pull de la dernière fois par un tablier blanc couvert de taches multicolores. Elle peignait une toile qu'elle avait calée sur un chevalet rudimentaire.

Elle a levé un œil vers nous. Elle portait de petites lunettes rondes à la monture dorée, ce qui lui donnait un air sérieux, presque concentré. Nous nous sommes approchés. Son pincement de lèvres s'est alors effacé pour laisser place à un large sourire. Son visage m'est apparu beaucoup plus rayonnant que la veille. Les traits légèrement marqués et le regard profond lui donnaient une maturité qui ne m'avait pas frappé lorsque nous nous étions croisés sur la route.

– Bonjour.

Elle nous a regardés tous les quatre, puis son attention s'est arrêtée sur moi.

– Vous êtes le nouveau ?

J'ai regardé Tom, puis Alexis.

– Ça dépend. Nouveau de quoi ?

Elle a souri.

– De la Soleyade.

– Oui. Je suis Quentin.

– Je sais.

J'ai attendu la suite. Elle n'est pas venue.

– Et vous, vous êtes... ?

Elle a regardé sa toile comme si la réponse se trouvait dessus.

– Margot.

– Enchanté Margot !

Elle a souri, mais nous n'avons pas eu le temps d'aller beaucoup plus loin.

Popoff, qui était resté quelques mètres derrière Tom et moi, s'est soudain mis à aboyer comme un forcené en direction d'Alexis. Le gamin venait de filer entre les arbres à toute vitesse.

– Qu'est-ce qu'il fout ?

Je me suis retourné vers Tom.

– Il a peur de moi, a répondu l'artiste. Vous feriez mieux de le rattraper, sinon il risque de fuguer pendant plusieurs jours. À chaque fois c'est pareil, il est allergique à moi... Je n'ai pas cherché à comprendre davantage. Je me suis mis à courir derrière lui, Popoff à mes côtés et Tom à la traîne, séquence Tintin et Milou. Il nous a fallu quelques minutes pour rattraper Alexis. J'ai dû le bloquer dans mes bras et le serrer contre moi pour le rassurer. Il était complètement affolé et respirait comme un lièvre en panique. Tom nous a rejoints et on s'y est mis à trois pour le tranquilliser. Moi avec des mots doux, Tom avec des grimaces d'ours et Popoff en lui léchant les pieds, le regard implorant et la langue pendue comme une carpe.

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à Tom pourquoi Alexis avait réagi si peureusement.

– Il ne supporte pas de voir une sorcière.

– Une sorcière ?

– Ben oui...

– Et tu l'as déjà vue en action ?

– Bien sûr. Faut la voir, celle-là. La nuit, elle parle aux chauves-souris avec le bout de son nez... et patati et patata...

Je n'ai pas insisté.

OUPS

Mon père était aux côtés de ma mère le jour de ma naissance et de celle de Sandra.

Je détestais l'idée de ne pas être présent le jour de la naissance de mon enfant. Au pays du jasmin, j'avais eu l'occasion d'assister à un accouchement dans la tradition Dzao, une ethnie des montagnes du Nord-Ouest en voie de disparition. J'avais encore en tête le souvenir du village en ébullition pour accueillir le nouveau-né. Une fois l'enfant jailli du ventre de sa mère, hommes, femmes et enfants s'étaient mis à chanter tous en chœur. Les grands-mères présentes balançaient des incantations en direction du petit bout de chair. Après quoi, tout le village avait fait la fête toute la nuit pour célébrer la venue de ce nouvel individu au sein du clan. Non ! Ne pas être présent pour accueillir mon chérubin demeurerait de l'ordre de l'inconcevable à ce jour. En comparaison de tout ce que j'avais pu imaginer sur ma vie d'adulte, ça ne collait pas...

Un matin où je me suis levé en premier, j'ai rejoins Dany en cuisine.

– Tu sais où elle compte accoucher ?

Elle a relevé les yeux.

– Chez vous ? À l'hôpital ? Lequel ? À Alès, dis-moi bon sang, j'ai besoin de savoir...

Elle a soupiré.

– J'sais pas, Quentin.

– Elle n'est quand même pas partie sans rien vous dire, j'ai renchéri. Un accouchement, ça se prépare. C'est pas la veille du dernier jour qu'on s'y attelle. Faut faire des tests, des examens, des échographies. Tu le sais bien, comment ça s'est fait pour Luc.

Dany s'est figée. J'ai compris que j'avais mis le doigt quelque part où il ne fallait pas. Elle a eu un léger renvoi puis s'est mise à pleurer comme une madeleine, de tout son saoul. J'allais peut-être enfin savoir la vérité. À cet instant, mon cerveau s'est mis à fabriquer le pire. Et si Cybille s'était suicidée ? Et si personne n'avait eu le courage de me l'annoncer ? J'ai alors franchement ralenti mon allure et ouvert mes écoutilles au maximum, paré à entendre le pire.

Mais ce n'était pas Cybille. C'était elle. Dany m'a parlé de ses enfants. Luc n'était pas le seul. Il y avait eu Jay, sa fille aînée, et Pixy, son petit dernier. Deux gosses qu'elle avait perdus dans un accident de voiture, en Italie. La famille entière était dans la bagnole. Jay allait sur ses dix-sept ans, Pixy sur ses douze.

Je suis resté silencieux.

J'étais venu chercher une femme enceinte disparue sans me dire qu'elle était enceinte de moi. Personne ne semblait savoir où elle comptait accoucher. J'étais obsédé par l'idée de savoir où

elle se trouvait, de savoir si elle allait revenir, de savoir si j'allais être là quand notre enfant viendrait au monde. Et voilà que Dany venait de m'ouvrir une porte sur quelque chose que je n'avais absolument pas prévu d'accueillir.

Dany a disparu dans sa chambre pour le restant de la journée. J'avais mis les pieds dans le plat.

DERRIÈRE LES MASQUES

La bâche, une fois découverte, ne dissimulait ni vélos ni carrioles. J'avais été happé par des coups de marteau et ma curiosité avait voulu en savoir davantage. Il s'agissait d'une sculpture en cours, une œuvre de Jean-Claude. À ce stade de la création, ça ne ressemblait pas à autre chose qu'à une pierre taillée, si peut-être, on pouvait commencer à y distinguer une forme humaine en imaginant que la silhouette ovoïde qu'il avait fait prendre au bloc allait servir à représenter un buste ; rien de très précis pour le moment.

Je me suis rapproché timidement. Jean-Claude semblait ignorer ma présence. Il grognait en taillant la pierre. Il n'y avait aucune hésitation entre chacune de ses frappes, le front plissé, et il semblait s'acharner là-dessus comme d'autres s'agrippent à une falaise pour en atteindre le sommet. Je n'osais pas l'interrompre dans son labeur. J'espérais juste qu'il fasse une pause un instant pour que nous puissions parler dans le calme, d'homme à homme. Peut-être qu'il n'avait rien de plus à me dire, qu'il m'avait déjà tout dit. Pourtant, je ne pouvais plus en rester là, j'avais bien trop peu de renseignements, bien trop peu. Cybille ne repasserait peut-être pas par ici, il était hors de question que j'attende cent sept ans que la souris sorte de son trou.

Jean-Claude a fini par relever la tête.

– Ça t'intéresse, Quentin ? T'as vu les autres ? Il me faut trois mois de galère à chaque fois, dit-il avant d'interrompre complètement son travail.

– Quels autres ?

– Les autres ! Derrière le hangar. Ne me dis pas que tu ne les as pas repérés depuis une semaine que t'es là, s'il y a bien quelque chose dont je suis fier sur cette terre...

– Derrière les hangars ?!

– Ouais, plantés comme des artichauts, les gosses ne t'ont pas montré ?

Non. Les gosses ne m'avaient rien montré. Je suis donc allé voir sans plus tarder. Derrière les hangars, dans une partie du bois défrichée au milieu des herbes montantes, trois statues de pierre trônaient là comme des menhirs. Chacune d'entre elles était très singulière. La moins élaborée rappelait une statue inca sans grand intérêt à mes yeux. Néanmoins, elle portait dans ses bras deux bébés aux allures hybrides, mi-homme, mi-lézard. Leurs crânes étaient posés sur chacune des épaules de la nourrice, les yeux fermés, ils semblaient apaisés pour l'éternité... La deuxième était déjà beaucoup plus amusante. Elle représentait un chimpanzé en costard-cravate avec un attaché-case dans une main et un téléphone portable dans l'autre. Tandis que la troisième m'est apparue plus complexe à interpréter. C'était un nu : un corps de femme sans bras ni tête avec des petits sexes d'homme à la place des tétons, son buste était

monté sur un piédestal au bas duquel, à l'endroit où l'on s'attend à voir apparaître un sexe, une cheville et un petit pied surgissaient d'une bouche entrouverte. Tout au long de la cheville courait une langue comme celle qui fut l'effigie des Rolling Stones ...

Cette statue que je jugeais hâtivement libidineuse et très kitsch me laissa beaucoup plus perplexe que les deux autres. Mais je n'avais pas le temps de chercher à comprendre. L'idée de faire bouger les choses pour ma pomme me hantait fâcheusement et je m'en voulais de ne pas avoir l'audace de poser les bonnes questions. L'épisode de la baronne en pleurs dans la cuisine m'avait quelque peu refroidi. Perdre ses proches, c'est bien là la pire des épreuves à surmonter dans nos toutes petites vies. La mort avait frappé à deux reprises dans cette maison, et moi j'avais débarqué comme un étranger en quête d'une vie dont l'existence n'avait pas encore prise sur le monde extérieur.

J'ai décidé d'en rester là pour aujourd'hui. Je passai la soirée à m'échapper au travers des B.D., au coin de la cheminée, sans même retrouver Jean-Claude pour lui dire ce que j'avais pu penser de ses statues. Dans la bibliothèque, il y avait un important choix de livres, classés chronologiquement du Moyen Âge au XIXe siècle, et très peu de contemporains, si ce n'est les grands classiques du début du vingtième. Ils appartenaient à Dany qui avait été prof de littérature avant de prendre sa retraite. Mais il y avait aussi une importante collection de bandes dessinées que personne ne lisait jamais. Et pour cause, je remarquai qu'en haut de toutes les premières pages, le nom de Pixy était inscrit au crayon.

Je suis resté un moment à regarder ce prénom. Pixy. L'un des enfants de Dany. Je me suis demandé qui avait écrit son nom sur ces livres et pourquoi. Puis j'ai refermé la BD. En me couchant ce soir-là, je tentai de me construire des stratégies pour mener à bien mon investigation. Il suffirait que l'un d'entre eux me lâche un indice précieux, pourquoi pas le nom de l'une des personnes avec qui elle s'était escampée, ou bien alors le nom du gynécologue qui la suivait, ou encore le nom d'un lieu, et ma poursuite pourrait prendre une autre ampleur. J'arrivais peut-être alors au temps, pour le jour J !

Il faudrait que je retourne faire un tour chez la voisine également. Si elle était un peu sorcière, elle était peut-être aussi voyante... Et elle semblait avoir fréquenté Cybille, elle pourrait s'avérer une source de renseignements plus extérieure et efficace que celle de mes hôtes.

Le lendemain matin, Élise s'était installée sur son siège de pianiste quand j'ai débarqué dans la salle à manger et, comme à son habitude, elle jouait à l'aide d'aucune partition. Depuis huit jours, je m'étais habitué à entendre le son du piano à plusieurs reprises dans la journée, en général après chaque repas, mais il était aussi courant qu'une mélodie prenne place alors qu'on ne s'y attendait pas. Ce matin-là, je restai derrière elle jusqu'à ce qu'elle termine. Assis à table, je faisais mine de lire le programme de télévision mais vous vous en doutez bien, je n'avais que foutre de ce qui allait être diffusé cette semaine, j'attendais seulement qu'elle finisse son morceau pour pouvoir reprendre mon enquête. J'ai cru plusieurs fois que ça allait être bon mais à chaque fois qu'un silence prenait place, J'ai cru plusieurs fois que ça allait être bon mais à chaque fois qu'un silence prenait place, c'était un silence musical où bien elle se concentrait déjà sur le morceau suivant.

De plus, Dany, affairée à des tâches ménagères, traînait dans les parages et je ne voulais pas qu'elle remarque mon petit manège. Cela risquait de la mettre sur les nerfs. Elle m'avait bien dit que personne n'en savait plus que ce que Jean-Claude m'avait livré le premier jour.

En pyjama et la tête en choucroute, Luc débarqua dans la salle. Décidément, j'allais avoir du mal à avancer, devais-je convoquer une assemblée générale pour m'assurer qu'aucun d'entre eux n'avait d'autres indices à me livrer ?

Blague à part, ce n'était pas forcément une mauvaise idée. Pourquoi m'étais-je obstiné à vouloir les prendre un à un sous la lampe halogène ? Non. Rien à voir avec une enquête policière, il s'agissait juste de m'assurer qu'aucun d'entre eux n'avait omis ne serait-ce qu'un petit détail qui me permettrait d'avancer sur une piste plus efficace que celle d'attendre ici, tel le Pac-Man pris dans un cul-de-sac par les fantômes gloutons...

Je ne voulais pas chambouler la maison, ni ameuter le monde entier pour régler mes soucis, je m'étais montré peu curieux jusqu'à ce jour. En acceptant de prendre du bon temps sur leur domaine, en laissant les jours défiler comme si de rien n'était, comme si personne ne devait accoucher d'un enfant de moi incessamment sous peu. Mon cas s'était aggravé de jour en jour, il était temps de mettre carte sur table. J'ai posé le magazine télé. Je les ai considérés tous les deux un instant. Ils devaient pouvoir me comprendre, l'union fait la force et il fallait qu'on creuse ensemble dans leurs mémoires pour m'apporter un éclairage salvateur. S.O.S Futur papa en quête d'une flèche m'indiquant la direction du lieu de l'éjection...

J'ai regardé Luc.

– Toi, tu l'as connue comment, Cybille ?

Il venait de s'asseoir à table et avait encore cette tête de type qui n'avait pas complètement rejoint le monde des vivants.

– Moi ?

– Oui, toi.

Il a haussé les épaules.

– Je l'ai prise en stop.

– Où ça ?

– À quinze bornes d'ici, je crois.

Je me suis redressé.

– Et tu l'as ramenée ici ?

– Ben oui.

Élise continuait de jouer. Je n'ai pas attendu une pause entre deux morceaux pour poursuivre.

– Quand ?

Luc a réfléchi.

– En plein mois de janvier.

– Quelle année ?

– J’en sais rien, Quentin. Il neigeait.

– Et elle était toute seule ?

– Ouais.

Il s’est mis à raconter comme si le souvenir remontait à la surface tout seul. La nuit était déjà tombée. Il faisait froid. Elle était plantée au bord de la route avec son sac, complètement paumée. Elle ne savait pas où dormir.

Je l’ai laissé parler.

– Et elle t’a dit qu’elle était enceinte ?

Luc m’a regardé.

– C’était visible.

– Et elle t’a dit quoi exactement ?

Luc a haussé les épaules.

– Qu’elle venait de se disputer avec son ami. Qu’elle ne voulait plus entendre parler d’amour et qu’elle voulait qu’on lui foute la paix. Elle voulait maintenant tout recommencer à zéro avec son bébé qui méritait une vie heureuse.

J’ai senti quelque chose se resserrer en moi. Je me suis tourné vers Élise. Elle avait cessé de jouer.

– Et toi, t’en sais pas plus ? Fais un effort de mémoire. Elle t’a sûrement dit quelque chose qui pourrait me mettre sur la piste. Vous savez, j’ai carrément pas envie de rater l’événement. Je m’en voudrais toute ma vie si je rate ça. C’est pas possible qu’elle soit partie sans rien dire. Élise s’est mise à parler.

– Elle n’était pas bien au début. Plutôt déprimée, à bout de nerfs. Elle n’était pas très causante. Les seuls apartés qu’elle voulait bien nous laisser entendre étaient plutôt du genre sombres, mélancoliques à s’en foutre une balle. Les premiers jours, elle avait les yeux vraiment éclatés. On était tous plutôt inquiets pour elle. Elle se mordait les lèvres continuellement jusqu’à les déchirer au final. Elle était plutôt mal en point, ça a duré plusieurs semaines comme ça...

– Ouais, mais rassure-toi, ça l’a bien fait par la suite pour elle ici, a renchérit Luc. Elle s’est très vite détendue, réchauffée si j’ose dire en quelque sorte. T’as pas à t’inquiéter, elle n’a pas déprimé longtemps, ta gazelle...

– Comment ça ? J’ai du mal à comprendre...

– Ouais enfin, je les connais pas non plus énormément, ce sont des amis de Montpellier. Une troupe de jongleurs comédiens. Ils sont venus là pour s’entraîner au calme, je ne sais même pas où ils crèchent à Montpellier, en fait. Pour être plus précis, ce sont devenus des amis mais c’étaient d’abord des clients, ça fait plusieurs années qu’ils viennent ici pour les vacances de février. Avant, ils nous louaient des chambres, maintenant qu’on les connaît bien, on ne leur demande plus rien. Ils apportent juste de quoi boire et manger et on passe deux bonnes semaines ensemble. C’est des gens vraiment sympas, t’as pas à te faire du mouron là-dessus. Ils ont du talent, ils sont excellents dans le genre. Cybille a bien sympathisé avec eux. Elle leur a d’abord filé un coup de main pour rapiécer leurs costumes et peaufiner les décors, et je crois que le courant est bien passé entre eux. Finalement, ils lui ont proposé de partir en tournée avec eux.

– Elle est partie avec eux ?

– Oui.

– Où ?

Luc a haussé les épaules.

– Ça, j’en sais rien.

– Comment ils s’appellent ?

Élise s’est retournée vers moi.

– Les « Zigoufs ».

– Les quoi ?

– Les « Zigoufs ».

Je ne savais toujours pas où était Cybille, mais pour la première fois depuis plusieurs jours, je tenais quelque chose.

Luc m’a regardé un instant.

– Viens, je vais te montrer quelque chose.

Élise s’est levée à son tour.

Ils m’ont conduit dans une partie de la maison où je n’avais encore jamais mis les pieds. La pièce était étrange. Les fenêtres étaient dissimulées derrière d’immenses tentures couleur ocre couvertes de lettres arabes peintes en noir. Les murs et même le plafond en étaient recouverts.

Des photos encadrées étaient accrochées un peu partout. Sous verre, elles semblaient toutes représenter les mêmes deux personnes, les enfants disparus.

Au milieu de la pièce, sur une basse table, un narguilé multicolore voisinait avec un véritable enchevêtrement de fils électriques, une chaîne hi-fi, un ordinateur, un synthé, plusieurs amplis et des instruments de musique.

– Tu vas voir, c’est une photo que j’ai prise trois jours avant son départ...

La photographie avait été prise dans la salle à manger. On distinguait au fond le bout de la cheminée en incandescence. Malgré les rondeurs impressionnantes qu’elle avait prises, je n’ai eu aucun mal à la reconnaître. Elle était vautrée sur le canapé, les jambes écartées pour laisser suffisamment d’aise à son gros ventre. Elle tenait une chemise à jabot entre deux aiguilles et souriait à l’objectif, les paupières plissées, les joues gonflées comme celles d’une marmotte.

Je suis resté silencieux.

Cette photographie me donnait envie de la revoir. De la retrouver, là, tout de suite.

Élise m’a proposé un thé.

J’ai accepté.

Luc a préparé la pipe à eau. Puis ils ont joué un morceau. Élise au violoncelle, lui aux percussions indiennes.

Je suis resté assis.

Je regardais encore la photographie. Je reconnaissais son visage, son sourire, cette façon qu’elle avait de se tenir, mais quelque chose en elle m’échappait désormais. Cette image réveillait à la fois le souvenir de mon amour pour elle mais également un nouveau sentiment en la voyant dans une posture inhabituelle, le corps transformé. Je ne pouvais pas le nier, elle m’était devenue étrangère.

ISOLÉ

Pendant les jours qui suivirent, Popoff avait pris l'habitude de venir me chercher dans le studio. Il se plantait devant la porte, gratouillait, je lui ouvrais, il me regardait fixement, puis filait dans la cour en se retournant pour vérifier que je suivais. Je pensais qu'il voulait simplement me saluer. Il repartait ensuite dans une autre direction. Je le rappelais. Il revenait. Il recommençait. J'ai fini par me dire qu'il avait décidément un sérieux problème avec moi. Je ne comprenais pas ce qu'il cherchait à me dire dans son langage.

Pendant quelques jours, je me suis replié sur moi-même. Je me suis débrouillé pour ne croiser personne et j'ai arrêté de lui ouvrir. Je le laissais gratouiller. Il finissait par pleurnicher dans ses poils et par aller voir ailleurs.

J'avais participé financièrement aux courses et je me sentais légitime d'aller piocher dans le frigo quand bon me semblait. J'avais besoin de digérer tout ce qui venait de se passer. Je pensais à Cybille et sa troupe de jongleurs théâtraux, évidemment, mais je commençais surtout à penser à ce qui viendrait après. Je ne pouvais plus envisager ma vie comme avant. Le périple au Vietnam m'avait déjà fait vaciller sur mes certitudes et quelque chose ici avait encore bougé en moi. J'avais soudain envie d'une vie plus simple, plus stable, d'une maison, d'une femme, d'un enfant et de tout ce que j'avais jusque-là regardé avec une certaine distance. Je me voyais même reprendre mes études pour devenir prof. Il fallait que je construisse quelque chose de solide, que je sois capable d'assumer cette paternité qui m'était tombée dessus sans prévenir. Je n'avais aucune idée de ce que Cybille déciderait, ni même si elle voudrait encore de moi dans sa vie, mais je savais désormais ce que je voulais, moi. Je ne voulais plus fuir. Je voulais être là. Pour elle, peut-être. Pour cet enfant, certainement. Fallait que je sois prêt à l'accueillir. Tout mon conditionnement culturel prenait place en mon for intérieur en me soufflant d'arrêter enfin d'être égoïste et égocentrique. Je culpabilisais à mort d'avoir agi impulsivement en quittant Cybille du jour au lendemain pour une histoire d'infidélité qu'elle et Fabio m'avaient demandé de pardonner.

J'étais dans ma chambre lorsque Cybille me réveilla.

Je reconnus immédiatement les posters aux murs. C'était notre ancienne chambre d'adolescents, celle de l'époque où nous vivions encore chez mes parents, dans cet H.L.M. qui nous avait vus grandir. Elle était là, penchée sur moi, en train de caresser les quelques poils qui me restaient sur le torse, vestiges ridicules d'une vie antérieure de singe. Je bandais comme une fusée au décollage. Les réacteurs avaient démarré, la torpille n'attendait plus que le signal.

— Où est-on ? demandai-je.

Elle me regarda comme si ma question n'avait aucun sens.

— Chez toi, à la maison !

Puis elle ajouta, avec un étonnement qui me parut presque comique :

— Tu es enceinte.

Son ventre était rond comme la pleine lune.

Je voulus lui parler du cauchemar que je venais de faire, lui raconter notre séparation, le déménagement, mon voyage au Vietnam. Mais quelque chose, déjà, résistait dans ma tête. Les mots semblaient perdre leur poids au moment même où je les prononçais.

Elle m'écoutait les yeux écarquillés.

Je sentis alors une première fissure dans ma mémoire.

Et si tout cela n'avait jamais existé ?

L'idée traversa mon esprit avec la violence d'une évidence. Je baissai la tête contre son sein. Ses yeux pétillaient d'incompréhension.

— Excuse-moi, Cybille. Je t'aime. Je ne sais pas pourquoi je rêve de trucs pareils. Ce n'est qu'un rêve... Mais ça s'étale sur des mois. Tu étais enceinte à mon retour du Vietnam. Olive m'a montré une photo. Tu étais en cloque. J'étais en état de choc. J'halluciniais complètement.

Je m'entendis parler et, plus je poursuivais, plus mes propres paroles semblaient m'échapper.

Encore une fois, rien ne tournait rond.

Lui raconter tout cela pour qu'elle me répète à son tour que rien n'avait existé appartenait à une sorte de torture mentale. Mes phrases se succédaient dans mon crâne avec une lenteur visqueuse. Quelque chose grandissait. Alors je commençai à lui caresser le minou. Un instant, je retrouvai les gestes familiers d'avant. Une vieille habitude revenue d'elle-même, comme si mon corps se souvenait à ma place.

Puis tout bascula. Au moment où elle commença à mouiller, je sentis sous mes doigts de légères morsures. Je retirai brusquement ma main. Un iguane s'était agrippé à mes doigts. Il ouvrait la gueule et tentait de m'engloutir la main entière. Je voulus me dégager, mais quelque chose le retenait. Un cordon ombilical reliait la bête au nombril de Cybille. Un long tube de chair violacée, enroulé sur lui-même, palpitait entre son ventre et l'animal. L'iguane pissait du sang. Par jets violents, le liquide éclaboussait les draps, les recouvrant de taches rouges comme la blouse d'un charcutier. Sa gueule avait quelque chose d'inachevé. Un visage presque froissé, comme si la peau elle-même hésitait sur la forme qu'elle devait prendre.

La gueule s'ouvrit davantage. Et je reconnus soudain, dans cette bouche impossible, le visage d'un Alien.

J'ai bondi en hurlant ! Il faisait encore nuit. Je me suis levé jusqu'au lavabo pour me mouiller la figure, j'avais la sensation d'être fiévreux. Revenu dans la pièce, j'ai ouvert la fenêtre et les volets pour respirer un peu. Une brume laiteuse recouvrait le paysage et j'ai passé quelques instants à me demander si j'avais réellement rêvé cet iguane relié au ventre de Cybille ou si mon cerveau, après plusieurs jours passés à tourner en rond, venait simplement de déposer sa démission.

Je me suis recouché, mais le sommeil ne voulait plus de moi. L'idée d'aller me recoucher pour me réveiller quelques heures plus tard et entamer une journée qui ressemblerait aux précédentes me faisait mal au cœur. En même temps, j'en étais persuadé, cette journée ne serait peut-être pas comme les autres. Nous n'étions plus qu'à cinq jours du printemps et ça devenait complètement stupide que je continue à vivre dans mon coin comme un sauvage. J'allais finir par devenir cinglé. Les autres, c'est l'enfer, disait Sartre, mais c'est bien pratique encore quand on veut se convaincre qu'ils n'existent plus et qu'on tourne sur soi-même jusqu'à devenir son propre diable.

Je suis sorti de mes considérations philosophiques à deux francs six sous quand j'ai aperçu de petits éclats de lumière dans la prairie, à deux cents mètres de là. Ils frétilaient dans la brume comme de minuscules lucioles. J'ai d'abord cru à un phénomène naturel, genre feux follets, puis j'ai fini par distinguer une silhouette qui se découpait dans cette lumière diffuse.

Une femme. J'ai plissé les yeux. Elle bougeait.

À sa chevelure, j'ai reconnu la voisine à la 2-Chevaux, Margot. Je ne pouvais pas encore distinguer ce qu'elle fabriquait là, au milieu de la nuit, mais ma curiosité s'est immédiatement remise en marche. J'ai ouvert la fenêtre et grillé une clope, en caleçon et tee-shirt. Je suis resté à l'observer.

Elle faisait des cercles avec sa nuque, dans un sens puis dans l'autre, avec cette lenteur particulière des gens qui semblent savoir exactement ce qu'ils sont en train de faire alors que ceux qui les regardent se demandent s'ils doivent appeler quelqu'un. Ses bras se levaient, les doigts s'étiraient, puis retombaient en balayant l'air. Elle recommençait, mais dans l'autre sens, avec des mouvements plus amples, comme si elle cherchait à repousser autour d'elle quelque chose d'invisible.

À un moment, elle s'est dressée sur une jambe et ses bras se sont mis à tourner. J'ai pensé à une fougère qui aurait soudain décidé de prendre forme humaine. Une fougère à figure humaine, si vous voulez. Sauf que celle-ci possédait manifestement des articulations et une certaine expérience de la danse, deux choses qui font généralement défaut aux végétaux.

Elle changeait de position sans jamais paraître perdre son équilibre. Son corps se pliait, se dépliait, se cambrait, puis repartait dans une nouvelle direction. Elle aurait pu être manipulée par un marionnettiste invisible, sauf que je ne voyais ni ficelles ni marionnettiste et que, de toute façon, je n'avais jamais entendu parler d'un marionnettiste qui travaillait en pleine nuit dans une prairie cévenole.

J'ai fini par donner un nom à ce que je regardais.

Danse nocturne

Du moins, c'est celui que je lui ai donné. Du moins, c'est celui que je lui ai donné. C'était inspiré du Tai-Chi-Chuan, mais elle y ajoutait des mouvements qui n'avaient rien à voir avec l'Asie, de la danse contemporaine à sa sauce. Je l'ai regardée évoluer ainsi pendant plus d'une

heure, sous la paix des étoiles, jusqu'à ce que la nuit commence à s'effacer doucement derrière les collines.

J'ai évité de faire du bruit comme lorsqu'on arrive en retard à l'opéra, je me suis assis en tailleur à une quinzaine de mètres d'elle.

Au départ, elle me tournait le dos mais, vu qu'elle changeait régulièrement de position, elle a fini par me faire face, et ça ne l'a pas empêchée de continuer. Je me suis demandé si Dieu m'avait offert pour un instant le don d'invisibilité. Ou bien j'étais peut-être mort dans la nuit, assassiné par un iguane extraterrestre, et la vie continuait malgré tout, de l'autre côté, dans un monde utopique où la végétation transmuée avait donné naissance à une déesse matinale, une femme-fougère aux charmes inégalables.

Elle était vêtue d'un kimono noir, beaucoup trop large pour elle mais c'était cela aussi qui conférait tant d'amplitude à sa chorégraphie. Rien à voir avec le lac des cygnes et ses petites danseuses d'opérettes, toutes mignonnettes, entraînées à faire des pointes en pliant les coudes pour faire des révérences kitsch.

C'était l'heure où les coqs se mettent à chanter. Les autres jours, je ne m'étais pas réveillé assez tôt pour les entendre. C'est seulement ce matin-là que je remarquai à quel point le chant des coqs cévenols était plus consistant que celui des coqs vietnamiens. Ceux-là étaient mieux nourris que les autres, tout comme les buffles, les nouveau-nés et les vieillards... Dans quelques jours, mon enfant aurait le privilège de voir le jour dans un pays où les coqs chantent juste. Son père sera-t-il présent le jour de sa naissance ? Ce n'était pas l'essentiel. Un nouvel être peut se passer d'un papa alors que manger reste nécessaire à sa survie. Une femme seule peut nourrir un enfant alors que l'homme est totalement inutile, à la naissance...

Margot avait poursuivi sa chorégraphie mystique, j'avais plané au rythme de sa danse, à des centaines de mètres au-dessus du sol des Cévennes, elle m'avait transporté dans les landes d'un espace sans limite. En transfuge dans le ciel étoilé, je venais à peine d'atterrir quand elle s'est décidée à ouvrir la bouche.

– Ça vous a plu ? m'a-t-elle demandé, comme un artiste avide d'une critique objective.

– Hum... oui beaucoup. J'ai adoré...

Elle avait le visage perlé de sueur et je n'ai pas réfléchi une seconde de plus. Rien que de l'impulsion. Sous l'effet de son regard en coin, la brillance de ses joues, ses cheveux épais comme un feuillage touffu, ses lèvres mouillées et l'écho de sa voix résonnante, je me suis senti happé. Aimanté. Aspiré !

Il reste encore beaucoup d'éléments comme ça qui fleurissent dans nos rencontres. Des éléments d'une nature animale. Rien à voir avec le monde de la pensée, la culture et tous ses artifices, juste des éléments qui passent par les sens...

Elle a souri. Je me suis relevé. Elle n'a pas bougé. Je me suis approché d'elle de quelques pas. Elle me regardait toujours, sans rien dire. Je ne savais pas très bien ce que j'étais en train de

faire et, à vrai dire, je n'avais aucune raison de le savoir. J'étais simplement attiré vers elle comme une limaille de fer vers un aimant.

Arrivé à sa hauteur, je me suis arrêté. Elle avait encore le souffle court de sa danse. Une goutte de sueur descendait lentement le long de sa joue. Elle a levé les yeux vers moi. Je n'ai pas eu besoin de lui demander la permission. Elle a fait les derniers centimètres. Et nos bouches se sont rejointes.

Le baiser a duré longtemps. Pas le genre de baiser théâtral qu'on imagine dans les films, avec la musique qui monte au moment opportun et les deux protagonistes qui savent exactement ce qu'ils sont en train de faire. Non. C'était un baiser qui nous est tombé dessus, presque malgré nous, comme si nous venions simplement de comprendre quelque chose que nos corps avaient déjà décidé.

Un long baiser, de ceux qu'on voudrait sans fin, qui s'interrompent seulement le temps de reprendre leur souffle avant de recommencer, plus suave, plus indiscret, jusqu'à passer le long des dents sur le palais avec sa langue.

Après notre premier baiser, nous n'avons rien dit pendant un moment. Elle m'a simplement pris par la main et nous avons marché. Je n'avais jamais pris ce chemin tout seul, personne ne m'avait jamais dit qu'il y avait une balade à faire dans ce coin-là.

À la Soleyade, on avait su garder le silence. On m'avait tout tu. Tout le monde avait agi de façon à ce que je passe à côté de l'essentiel. Avant même de savoir qui elle était vraiment, je lui accordais ma confiance beaucoup plus qu'à chacun des membres de la famille qui occupait ma vie depuis deux semaines. Il y a des rencontres qui nous apparaissent plus vraies, plus saines, plus souples, d'entrée de jeu. Accepter son invitation, accepter qu'elle me guide sans lui demander où elle comptait m'emmener, me permettait d'échapper à ce huis clos devenu insupportable.

Sentir la moiteur de sa main contre la paume de la mienne me permettait d'échapper enfin à la froideur de la solitude. Le vide était comblé. Quelle surprise de beau matin, cette présence, sans vaines paroles, qui m'apportait sans prévenir beaucoup plus d'affection que j'avais souhaité en recevoir dans les semaines à venir. Tombée du ciel. Inespérée.

Margot m'a donc guidé jusqu'à la vallée suivante. Nous avons d'abord traversé un hameau quasiment inhabité. Seule une maison semblait encore donner signe de vie, celle d'un éleveur de moutons. Les bêtes bêlèrent à notre passage, nous prîmes le temps de leur glisser une touffe d'herbe entre les grillages pour en voir quelques-unes se rapprocher de nous puis nous reprîmes notre route. Elle riait toutes les cinq minutes.

Nous n'avions pas besoin de parler. Passées les plaines cultivées que j'apercevais de ma fenêtre, nous sommes arrivés dans une vallée organisée en terrasses. J'ai entendu un filet d'eau, d'abord, puis au fur et à mesure que nous nous rapprochions du cœur de la vallée, la végétation devint plus sauvage et le bruit de l'eau s'amplifia. Il y avait là, au cœur de ces terrasses arborées, une cascade naturelle enfouie sous les branchages. Je ne suis pas très fin pour décrire la nature. C'est pas évident pour un banlieusard d'origine, mais ce qui compte après tout, à ce moment-

là, c'est que nous nous sommes assis près de la cascade, à hauteur de la première terrasse sur laquelle elle se déversait, et que j'ai compris qu'un nouveau virage venait de s'amorcer. Sa courbe se profilait à l'horizon, dans la douceur neuve qui me saisissait les pores... Nous avons fait l'amour là, près de la cascade, à même la nature, avec le bruit de l'eau pour seule musique et les arbres pour témoins. C'était dingue. Une de ces parenthèses où l'on oublie complètement qui l'on est, d'où l'on vient et ce qu'on était censé faire quelques heures auparavant. Après ça, nous sommes restés un long moment, allongés l'un contre l'autre, sans parler, comme si le silence lui-même avait quelque chose à nous raconter.

On a beaucoup parlé tous les deux. Je lui ai parlé sans plus attendre de ce qui me tracassait. Oui, je lui ai balancé toute l'histoire avec Cybille, le Vietnam, ma quête de l'enfant mystère, comme ça, sans retenue. Puis je lui ai demandé enfin qui elle était, qu'est-ce qu'elle faisait, pourquoi elle vivait seule, ici, dans ce trou paumé.

J'apprends qu'elle n'était pas sorcière ni fougère, en fait, mais sage-femme, à l'hôpital d'Alès. Et qu'elle n'avait pas entendu parler de Cybille. Elle me dit qu'elle avait très peu de rapports avec les gens de la Soleyade, qu'elle ne se sentait pas vraiment à l'aise en leur compagnie, qu'elle se sentait trop jugée, cataloguée, comme un membre du corps médical, et qu'à partir de là, ils ne s'étaient jamais vraiment intéressés à elle, à ce qu'elle était vraiment. Si elle avait atterri dans ce trou paumé, m'a-t-elle expliqué, c'était une volonté de sa part, de vivre comme ça, recluse comme une ermite. Elle aimait cette vie-là. Elle avait vécu une longue période de sa vie à Paris, puis elle était revenue ici, dans la maison de ses parents maintenant décédés.

Elle a regardé sa montre.

– Il faut que j'y aille.

Nous sommes restés un instant face à face, sans savoir très bien comment terminer cette matinée. Elle m'a souri.

– Et Quentin... Tu comptes attendre longtemps ta dulcinée en fugue à la Soleyade ?

– Oui, pourquoi tu me demandes ça ?

– Arrête de chercher avec ta tête.

Je l'ai regardée sans comprendre.

– Alors je cherche avec quoi ?

Elle a haussé les épaules.

– Ton instinct.

Puis elle a ajouté, après un bref silence :

– Et regarde autour de toi. Les animaux ont parfois plus de choses à nous apprendre que les hommes.

Elle m'a embrassé sur les lèvres avant de s'éloigner.

Je suis resté quelques secondes à la regarder partir, avec sa phrase qui tournait encore dans ma tête. *Utilise ton instinct*. Je ne savais pas très bien ce que Margot cherchait à me dire, mais je n'avais aucune raison de l'oublier. Suivre notre instinct, c'est exactement ce qu'on venait de faire, et ça nous avait plutôt réussi.

J'ai mis un certain temps à remonter jusqu'au mas, m'arrêtant ici et là pour rouler une cigarette et réfléchir à la façon dont j'allais occuper ma journée. Peu d'idées sur ce point, sinon celle de prendre les choses comme elles allaient venir. Ce jour-là, les événements vinrent précisément dans cet ordre-là.

D'abord, pour changer, je pris mon petit déjeuner alors qu'Élise pianotait. Personne d'autre n'était encore levé, pas bavarder Élise, tant mieux, je n'avais rien à lui confier. J'appréciais mon café en pensant déjà au retour de Margot, mais comme il s'agissait d'une journée où rien ne se passe comme prévu, Élise s'est brutalement arrêtée, puis elle a fait jouer son tabouret de manière à se retrouver pile le regard sur moi. J'ai arrêté un instant d'avalier mon café, le bol suspendu à mes lèvres, puis je lui ai fait signe de tête pour lui faire entendre : « Vas-y, crache, Élise, crache le morceau, t'en fais pas pour moi, je suis prêt à entendre le pire... Vas-y ! Je sens bien que t'as quelque chose à me dire... »

Elle s'est mordue un peu les lèvres.

– Quentin, faut pas que tu te plains, parce que tu vois, nous, avec Luc, ça fait cinq ans qu'on essaye d'en avoir un... qu'elle a dit avant de fondre en larmes.

Je n'ai pas osé finir mon bol de café, je l'ai reposé sur la table puis je me suis levé. Élise a foncé vers moi. Je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de l'accueillir dans mes bras, puis je l'ai serrée, je l'ai serrée très fort.

Ce jour allait être chargé en émotions en tout genre. Pas de doute là-dessus.

KANGOUROU

J'ai reconnu les sacs. Ceux du supermarché. Ils étaient pleins de détrit, pleins à craquer.

Accroupi derrière un tronc d'arbre, avec Popoff sous mon ventre, le cul entre mes cuisses, je n'en croyais pas mes yeux. Ils avaient fabriqué un immense four à pain, tout en pierres, avec une porte et une cheminée en cuivre. À côté du four, il y avait, je ne sais pas si ça porte un nom précis, cette chose-là, mais je veux parler de cette longue spatule en bois destinée à enfourner les plaques. Ils devaient confectionner leur pain eux-mêmes, puis se faire des tartes et des pizzas maison. Une vieille odeur de feu de bois parvenait légèrement jusqu'à mes narines.

Derrière, à l'écart du campement, j'aperçus aussi un poulailler et des clapiers. Ceux-là étaient bien trop éloignés pour que m'en parviennent les odeurs, le parfum du pin derrière lequel nous étions dissimulés envahissait l'air frais du matin.

Encore une fois, une sensation identique à celle que j'avais pu avoir dans les montagnes au Vietnam me traversa de part en part. Celle d'avoir déniché un coin du monde où l'on échappe aux affres de la civilisation. Je me retrouvais une nouvelle fois comme un clandestin au beau milieu d'un peuple minoritaire. Sauf qu'ici, il n'était pas question d'un village étalé sur les collines, pas de maisons sur pilotis, ni de toit de chaume, pas non plus de savant assemblage de bambous coupés en deux et surélevés par des étais en forme de « Y » pour irriguer l'eau au travers des habitations et des rizières. Non. Simplement, trois grands tipis plantés dans un sous-bois. Et pas un chat à l'horizon.

En tendant l'oreille, j'arrivais à percevoir l'incessant coulis d'une rivière dont je n'avais pas encore vu la couleur. Par-dessus ça, je percevais le souffle rauque d'un dormeur. Ça venait du tipi le plus proche. Ça traversait la toile comme d'épais ronflements d'ours mal sevré, alternés par le bruit de plastique d'un matelas pneumatique mal gonflé.

Nous sommes restés là un bon moment tous les deux. Je le retenais par les poils de la nuque, en le suppliant de ne pas s'exciter, de rester tranquille. Des mouches et des moustiques ont fini par nous tourner autour, c'est devenu très vite agaçant, puis j'ai fini par choper des fourmis dans les chevilles. Je me suis levé alors et j'ai pris du recul, en tapant sur ma cuisse pour faire signe à Popoff de me rejoindre. Celui-ci s'exécuta comme un fidèle valet.

C'est dingue comme on se comprenait lui et moi. Certains chiens sont plus intelligents que d'autres, ça vaut pour toutes les espèces, même la nôtre... C'est vrai ça, Popoff sentait mes émotions. Il était drôlement rentré dans mon manège, il respirait beaucoup moins qu'habituellement. J'avais l'impression qu'il se retenait, il tirait la langue comme un forcené, je savais qu'il n'aboierait pas. Je percevais dans son regard une compréhension quasi humaine, comme un murmure inaudible. *T'inquiète pas, Quentin, je sais me faire discret.*

J'avais confiance en lui, du coup, comme on peut faire confiance à un ami. J'ai continué de m'éloigner du campement en secouant mes chevilles pour les désankyloser.

J'avais tout mon temps maintenant. Je ne voulais surtout pas faire une apparition violente. Ce que je redoutais le plus ne venait pas du chien mais plutôt de ma sale tendance parano, et ça pourrait survenir à n'importe quel moment, venir fendre l'atmosphère dans un son aigu jusqu'à mes tympan pour me percer le crâne et anéantir tous mes espoirs d'être arrivé à temps. C'est ça, je redoutais d'entendre les braillements d'un nouveau-né d'un moment à un autre. Après tout, Dieu seul savait combien de personnes et qui précisément se cachaient derrière les toiles de ces tentes manitous.

J'espérais être encore dans les temps. Qu'il soit déjà né, sans m'avoir senti près de lui, m'ennuierait au plus haut point.

– Popoff, tu peux pas savoir quelle chandelle je te dois, tu ne peux pas savoir, c'est trop fort, tu es mon Saint-Bernard. Fais voir ton petit tonneau de rhum, ôte-moi ça de ton cou ! Qu'on en fasse péter le bouchon ! Ça se fête, ce genre de surprise-là ! Merci Margot, merci à toi aussi...

Depuis le cauchemar qui m'avait brusquement soulevé du lit ce matin, la vie avait nécessairement dévié sa route, changement de cap ! C'est déstabilisant, parfois, de se dire que tout ne tient qu'à un fil, qu'on peut basculer d'un monde à l'autre en l'espace de quelques heures. Que ce soit du bon ou du mauvais côté, on le voit bien, nos parcours font sans arrêt des ascensions et des descentes faramineuses. Du fond du puits au pic d'une montagne qui effleure les étoiles, il faut souvent des mois et des mois pour remonter, ou parfois, c'est l'espace de quelques heures ou bien l'espace de quelques jours, une seule nuit parfois. On se retrouve assailli par la nette impression que la montée s'est opérée sans effort, malgré nous, par la force des choses.

Un don du ciel.

Parce qu'il le fallait, parce qu'il ne pouvait pas en être autrement. Parce qu'il existe une justice finalement. Parce que nous sommes sur terre pour vivre des moments forts, pas pour s'abattre face à la souffrance de notre misérable condition d'éphémères. Non. On est sur terre pour se sentir comme des dieux par moments, c'est ce qu'il faut se dire quand on flanche. Je ne suis pas qu'un ver de terre, j'ai en moi le feu d'une créature divine, je rebonds comme piqué d'une surdose d'adrénaline, le reste suit et se décante forcément. Jusqu'ici, je ne suis jamais resté totalement paralysé. C'est comme ça, par à-coups de ce style-là, que la mienne de vie me trimballait d'un espace-temps à un autre, d'une claque assourdissante qui laisse des séquelles indiscutables, certes, et qu'on peut seulement apprivoiser, avec lesquelles il faut apprendre à vivre, passer de cette violence-là à un bain de jouvence revigorant, fait de rencontres démentiellles, sources d'infinis plaisirs, porteuses de joie et d'orgasmes qui vous ramènent vite fait bien fait à votre être le plus fécond. Celui qui luit, capable d'exploit, débordant d'une énergie surhumaine qui réapparaît soudainement comme une éternelle lueur restée pendant quelques temps au second plan.

J'en faisais un peu trop, c'est vrai, mais dans ces moments-là, ces putains de moments où l'on se trouve vraiment à l'aise dans ses baskets, au point de flotter un peu dans les airs, on ne pense plus qu'il y aura une fin. On se rassure même, convaincu qu'il est impossible que tout ça s'anéantisse un jour. Ça ne peut pas, non, ça ne peut pas. C'est impossible de s'imaginer la fin. Pas de fin. Tout ça demeurera perpétuel.

J'en étais là, perdu dans les montagnes, dans un spot que Cybille avait fréquenté, à espérer vivre une étape qui compterait parmi les plus importantes de ma vie. Mais ce n'était pas Cybille que j'avais retrouvée. Elle ne cessait de m'échapper. J'avais rencontré une autre femme sur la route, avec laquelle je venais de grimper sur un pic, à en crever les parois du ciel !

J'allais être père et je n'étais pas encore certain de pouvoir ne pas rater ça. Pas certain d'arriver à temps. Cybille m'aurait-elle en face de ses yeux au moment où elle « éjecterait » l'enfant ? Je voulais y être, je ne voulais pas qu'elle me vole ça ; après tout, on s'était séparés, mais il était le fruit de notre amour. Et ça serait gravé dans sa chair...

En attendant, je ne voulais ameuter personne, et encore moins la terre entière.

J'avais souvent entendu des hommes chanter sur tous les toits leur bonheur d'être papa. La chanson de Jacques Higelin pour sa fille Izïa est magnifique. *Ce qui est dit doit être fait, c'est comme ça, c'est la vie !* Je n'en étais absolument pas là. Peut-être que ça allait venir, peut-être bien qu'au moment de le voir sortir j'aurais envie d'envoyer des faire-part même aux habitants des planètes les plus lointaines de l'univers. Mais en attendant, j'avais envie d'en savoir un peu plus sur les mœurs de cette tribu, de faire le tour de la propriété en commençant par me dessécher le gosier. Pour ça, il fallait pouvoir repérer cette rivière qu'on entendait couler depuis le début sans en voir la couleur.

Popoff, lui, n'avait pas attendu mes considérations métaphysiques. Le museau au ras du sol, il s'était mis à suivre une piste. J'ai pensé à ce que Margot m'avait dit. *Utilise ton instinct.* Alors, pour une fois, j'ai cessé de chercher avec ma tête. J'ai suivi le chien.

Il avançait tranquillement, s'arrêtant parfois, reniflant une touffe d'herbe, repartant dans une autre direction. Je ne savais absolument pas où nous allions, mais quelque chose me disait que je n'avais rien de mieux à faire que de lui faire confiance. Après tout, depuis que j'étais arrivé à la Soleyade, les humains avaient surtout réussi à me cacher des choses. Peut-être que le chien, lui, aurait moins de raisons de me raconter des salades.

Je me suis penché sur lui et lui ai glissé une caresse sur le crâne en susurrant :

— Popoff, apparemment, t'en sais plus que tous ici, toi... Tu m'en racontes plus en tout cas...

Popoff avait l'air d'être d'accord avec moi. Le museau au ras du sol, il s'était mis à suivre une piste. Je ne savais pas encore s'il cherchait réellement la rivière par télépathie ou s'il avait simplement décidé de m'emmener faire un tour, mais je n'allais pas lui demander son CV avant de lui faire confiance. Je lui avais annoncé ma soif, et je sentais que lui aussi avait besoin de s'abreuver.

Il avançait, s'arrêtait parfois, reniflait une touffe d'herbe, repartait dans une autre direction. Je le suivais sans trop savoir où nous allions. C'était nouveau pour moi. D'habitude, je cherchais à comprendre avant d'agir ; cette fois, je faisais exactement l'inverse.

Margot m'avait dit de suivre mon instinct. Alors je suivais celui de Popoff.

Au bout de quelques minutes, il a bifurqué vers une partie plus boisée du terrain. Je ne voyais toujours pas de rivière, mais j'entendais son coulis quelque part derrière les arbres. Le bruit semblait parfois proche, puis disparaissait presque complètement avant de revenir, comme si l'eau jouait elle aussi à cache-cache.

– Alors, mon vieux, c'est par là ?

Popoff ne s'est même pas retourné.

Il continuait son chemin avec cette assurance tranquille des gens bourrus qui savent où ils vont et qui supportent mal qu'on leur pose des questions. Je me suis mis à accélérer pour ne pas le perdre. Après tout, il avait peut-être simplement envie de boire. Mais quelque chose me disait que je n'étais pas seulement en train de chercher de l'eau.

J'avais beau essayer de prendre cette histoire au sérieux, une image complètement idiote me revenait en tête. J'étais en train de suivre un chien dans les bois, à la recherche d'une rivière dont je ne connaissais pas l'emplacement. Ça ressemblait furieusement à un épisode du *Club des Cinq*, sauf que j'avais largement dépassé l'âge de Claude, que personne ne m'avait confié une enquête et que mon chien-guide n'était même pas le mien.

Il ne manquait plus que trois gamins en culottes courtes surgissent derrière un buisson pour me demander si j'avais trouvé le trésor.

J'ai souri tout seul. Les histoires qu'on avale enfant finissent parfois par nous revenir dessus des années plus tard, au moment où on s'y attend le moins. On croit avoir grandi, changé de décor, abandonné les vieux scénarios, et puis il suffit d'un chien qui prend un chemin de traverse pour se retrouver à nouveau dans la peau du gamin qu'on croyait avoir définitivement rangé au grenier.

Sauf que cette fois, je n'avais aucune idée de ce que nous allions découvrir.

En dévalant la pente boisée derrière Popoff, je me suis demandé ce que tout cela pouvait bien signifier. Il y avait forcément quelque chose qui m'échappait. À la Soleyade, chacun semblait détenir un morceau du puzzle, mais personne ne paraissait disposé à me laisser assembler les pièces. Margot, elle, m'avait donné une clé sans même savoir si je saurais m'en servir.

Et si Cybille avait, elle aussi, laissé quelque chose derrière elle ? Un signe, une piste, n'importe quoi qui puisse me permettre de comprendre pourquoi elle s'était volatilisée et pourquoi tout ce petit monde semblait en savoir davantage que moi.

J'avais des questions plein la tête. Une liste entière. Mais pour l'instant, je n'avais que Popoff et son flair.

Il a fini par dénicher le cours d'eau.

Il s'est arrêté au bord de la rigole naturelle, a plongé le museau dans l'eau et s'est mis à boire avec application. Je l'ai regardé faire. Après tout ce chemin, j'étais heureux de pouvoir m'éclaircir la gorge. Je me suis penché à mon tour et j'ai bu quelques gorgées dans le creux de mes mains là où l'eau semblait pure.

Popoff avait déjà repris sa route. Les moustaches encore humides, il remontait la pente en longeant le petit ruisseau. Je l'ai suivi. Nous nous sommes bientôt retrouvés dans une clairière. Le campement devait se trouver à quatre ou cinq cents mètres derrière nous. Je me suis arrêté un instant, surpris par ce que je découvrais.

Un potager.

Pas trois plants de tomates poussant au hasard derrière une cabane, mais un véritable potager organisé, avec des rangées de tomates, de salades, de choux, de pommes de terre, de petits pois, d'ail, de carottes, d'échalotes, de poivrons et d'oignons. Les manitous avaient manifestement de sérieuses notions de jardinage. De la menthe et plusieurs herbes aromatiques complétaient l'ensemble.

Et puis j'ai aperçu les autres plantations.

Cinq longues rangées de cannabis, une dizaine de mètres chacune, protégées par une armature métallique qui devait servir, à terme, à soutenir les parois d'une serre.

À cette époque de l'année, les plants étaient encore suffisamment bas pour passer presque inaperçus. Mais j'avais vu ce que devenaient ces plantes au Vietnam, et je pouvais déjà imaginer la taille qu'elles prendraient quelques mois plus tard. Il leur suffirait de quelques semaines pour transformer cette petite clairière en quelque chose de beaucoup plus difficile à dissimuler.

Je suis resté là, bouche entrouverte.

J'étais venu chercher une rivière.

Je venais de découvrir leur jardin secret. Un champ de ganja. Alors c'était ça, leur petit paradis cévenol. Un potager, des tipis, une rivière et quelques centaines de plants de cannabis soigneusement dissimulés dans les bois. Une communauté qui semblait vivre en dehors du monde, avec ses propres habitudes et manifestement quelques règles bien à elle. Je pensais à Cybille. Si elle avait réellement choisi de venir ici, qu'avait-elle trouvé dans cet endroit pour se « sentir bien » ? Qu'est-ce qu'elle avait pu leur raconter ? Et surtout, pourquoi personne ne m'avait rien dit ? Fumait-elle cette herbe licencieuse alors qu'elle était enceinte ? Avait-elle conscience des séquelles que ça pouvait engendrer pour le fœtus ?

J'ai regardé Popoff. Il était déjà quelques mètres plus loin, le museau dans les herbes et me regardait par à-coups avec des yeux inquiets, comme si toute cette histoire le concernait tout autant que moi.

— Tu savais tout ça depuis le début, toi...

Pour la première fois depuis mon arrivée à la Soleyade, j'avais l'impression d'avoir enfin pris un coup d'avance sur eux. Pour la première fois de cette satanée partie d'échecs, je ne me sentais plus totalement dominé, en mode « je subis »...

LATENCE

Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué, mais ce con de chien s'est mis à aboyer comme un chihuahua. J'avais beau le prier de la fermer, pareil à ces types coincés dans un embouteillage qui frappent sur leur volant, s'obstinent et klaxonnent dans le vide, il n'en démordait pas.

Il avait décidé de changer de peau, de faire l'abruti. Il n'y a pas que les hommes qui savent le faire, non. Cet âne bâté s'était mis dans la tête de faire le coq.

Nous étions revenus près du campement. J'avais opté pour la discrétion, histoire de ne pas précipiter les choses. Je voulais pouvoir la retrouver sans violence, sans provoquer un mouvement de panique. Je me suis adossé au four et j'ai fermé les yeux.

Il arrive un moment, pour les impulsifs dans mon genre, où fonctionner par à-coups devient fatigant. À force d'agir sur des coups de tête et de voir les résultats catastrophiques, on finit par se corriger et on tente de développer la patience. Une compétence tardive, mal maîtrisée, mais qui finit parfois par s'imposer d'elle-même.

J'étais donc là, immobile, à attendre.

Le silence n'a pas duré.

Putain bordel ! Fais chier ce clébard !

La voix masculine est venue du fond d'un tipi.

Fini.

Toute la complicité qui s'était établie entre cet animal et moi s'est effondrée en moins d'une minute. Toutes mes illusions sur les surcapacités de cette boule de poils se sont écroulées avec elles. J'ai eu le réflexe de bondir sur mes deux pattes et d'aller lui en coller une au cul.

Popoff m'a regardé, la queue basse, avec cet air pitoyable des chiens qui viennent de comprendre qu'ils ont merdé mais qui ne savent plus comment récupérer les faveurs de leur maître.

Au moins, il s'était tu.

Quelques remuements à l'intérieur des tipis se sont fait entendre. Je me suis figé. Quelqu'un pouvait sortir à tout instant. J'ai joué à *un, deux, trois, Soleil* avec moi-même pendant deux minutes, le souffle suspendu.

Popoff, lui, s'est assagi. Il s'est couché en battant doucement la mesure avec sa queue. Il clignait des yeux comme une poupée-nourrisson. J'étais soulagé, je venais de gagner quelques secondes. Peut-être une minute. Pas davantage. C'était peu, mais j'en avais besoin.

La lumière glissait maintenant entre les branches. Le soleil me frappait le visage et faisait naître des perles de sueur sur mes paupières. Je pensais à tâtons, comme un somnambule. J'avais froid dans le dos. Une sorte de gymnastique spirituelle, nécessaire pour faire face aux événements à venir, rythmait mes pensées. Elles s'agitaient sous mon crâne comme une volée d'oiseaux effrayés, tandis que je m'efforçais de rester immobile et de ne rien précipiter.

L'enfant n'était plus très loin maintenant. Je le sentais presque.

La patience s'était tassée dans les interstices de mes doigts. Je ne voulais pas bouger brusquement. Je me retenais, une moitié de moi s'accrochait encore à l'idée de rester là, caché, de laisser les choses venir. L'autre moitié, déjà, plaidait pour la fuite.

Il ne me restait plus beaucoup de temps. Et cette fois, je ne savais plus très bien si j'attendais de retrouver cet enfant ou si c'était l'enfant qui m'attendait.

BANG

Un homme était assis en tailleur près du foyer qui reprenait vie à l'entrée du tipi. Il tenait entre les mains un long tuyau de bambou relié à un contenant sphérique rempli d'eau. Il aspirait lentement, gardait la fumée quelques secondes en lui, puis la recrachait.

La fumée dessinait des formes informes au-dessus de son crâne rasé et son visage impassible. Avec sa tête de moine bouddhiste, il aurait pu être assis quelque part dans les montagnes du Vietnam plutôt qu'à quelques mètres de moi, au fond de ce sous-bois cévenol.

Je me suis frotté les yeux. J'avais froid. J'aurais aimé m'asseoir près de lui et fumer le calumet de la paix mais je me sentais en guerre. J'ai regardé autour de moi. Popoff n'était plus là.

Je suis resté derrière mon arbre, à observer le bonze. Il fumait toujours avec cette lenteur tranquille, comme si rien autour de lui ne pouvait venir troubler sa matinée. Un foyer de braises finissait de crépiter à ses pieds.

Puis un aboiement a retenti quelque part derrière les arbres. Le bonze a cessé de fumer. Il a posé son narguilé chelou au sol. Un deuxième aboiement a suivi, plus proche cette fois. Il s'est redressé légèrement. Son visage avait changé. Il n'avait plus cette expression détachée de quelques secondes auparavant. Il écoutait.

J'ai retenu mon souffle. Popoff a aboyé une troisième fois. Le bonze s'est levé. Il a fait quelques pas autour du foyer, puis s'est immobilisé. Je le voyais chercher quelque chose du regard entre les arbres. J'ai baissé instinctivement la tête. Mon cœur s'était mis à cogner plus que jamais. Je ne savais plus où était Popoff et, surtout, je n'avais aucune envie qu'il me retrouve. C'est pourtant lui qui est apparu le premier. Il a déboulé entre deux arbres, la langue pendante, et s'est arrêté à quelques mètres de moi. Il m'a regardé comme s'il venait simplement vérifier que j'étais toujours là.

– Putain, Popoff... viens là.

Il n'a pas bougé.

Je lui ai fait signe de la main.

– Allez, viens.

Il s'est approché.

J'ai commencé à lui caresser le cou pour l'empêcher d'aboyer de nouveau, mais il s'est mis à remuer la queue avec une telle énergie que j'ai compris que toute discrétion était désormais foutue.

J'ai entendu des pas dans les feuilles. Je n'ai pas levé les yeux immédiatement. Je savais que le bonze serait là. J'ai cherché un scénario de substitution.

Je l'ai salué à haute voix en imitant la voix d'un randonneur innocent. Son sourire, quand il m'a répondu de la tête, était accueillant. Il m'a proposé de faire une pause et de venir m'asseoir avec lui.

J'ai hésité quelques secondes. Je n'avais plus vraiment de raison de rester debout, sinon celle de sauver les apparences. J'ai fini par m'asseoir.

Il m'a tendu le bang. J'ai levé l'auriculaire en le faisant danser de gauche à droite. Non merci. Ses yeux brillaient comme des écrous huilés. Après tout, c'était précisément ce que j'aurais aimé faire quelques minutes plus tôt mais je savais que si j'avais le malheur de tirer sur ce machin, je perdrais la tête en moins de temps qu'il n'en faut à une hyène pour grignoter une proie fraîche. Il fut un temps où ça ne m'aurait pas déplu. Mais aujourd'hui, les effets du cannabis sur moi étaient devenus pervers. Ça m'aurait fait prendre mille détours alors que j'avais besoin de lignes droites, de virages courts. D'être moi, quoi. D'instinct. Rien que moi, indépendant de toutes substances, masques ou dérives.

– T'es tout seul sur ce campement ? Ou tous les autres habitants sont partis en balade..

Il m'a regardé avec une expression amusée.

– Tu poses les questions et t'y réponds en même temps. C'est bien. Ça va faciliter la tâche, on va pouvoir économiser du dialogue.

J'ai serré les dents. Je venais de me sentir agressé par sa condescendance... Je ne savais pas encore comment nouer une relation avec lui. Il y avait quelque chose dans son attitude qui me mettait mal à l'aise, il m'a demandé comment je m'appelais.

– Quentin.

J'ai voulu lui tendre la main, mais il m'a coupé dans mon élan avant même que je puisse aller au bout de mon geste.

– C'est pas la peine Quentin. Ici, on ne se salut pas comme ça.

– Ah oui, et comment vous vous saluez ?

Il a joint ses mains devant sa poitrine, incliné sa nuque en disant « Nanasté ».

– Je sais qui tu es. Moi, c'est Xaël.

J'ai calé le bout de ma langue dans un creux entre mes dents. Il n'avait pas fini de parler.

– Cybille m'a parlé de toi.

Il a marqué une pause.

– On t'attendait.

J'ai senti quelque chose se déplacer en moi.

Pas une peur. Plutôt cette sensation étrange qu'on éprouve lorsqu'une porte qu'on croyait fermée depuis longtemps vient soudain de s'ouvrir toute seule.

– Vous m'attendiez ?

Il a hoché la tête.

– Ouais.

J'ai essayé de comprendre ce que cela signifiait. Depuis mon arrivée à la Soleyade, je n'avais cessé de courir après des informations que chacun semblait posséder avant moi. Et voilà qu'un type assis devant un tipi, le crâne rasé et le regard enfumé, venait de me dire tranquillement qu'ils savaient que j'allais arriver.

Cybille leur avait parlé de moi. Cette pensée s'accompagnait d'une forme de soulagement.

– Elle va bien ?

Xaël a écarté les paupières, comme si la question lui demandait un effort considérable.

J'ai senti mon ventre se nouer.

– Est-ce qu'elle va bien ?

– Tu risques d'être déçu.

À cet instant, toutes mes bonnes résolutions ont commencé à foutre le camp.

Je me suis demandé si j'allais lui arracher son bang des mains et lui enfoncer dans le crâne, juste pour lui apprendre à communiquer autrement.

Du calme.

Je me suis contenté de le fixer droit dans les yeux, en m'appliquant à rendre mon regard assez expressif pour qu'il comprenne au moins une chose : j'étais le père du gosse, et il allait falloir qu'il se décide à me laisser entrer dans l'histoire.

La nature est bien faite : un homme et une femme sont apparus.

L'homme portait une barbe et de longues dreadlocks. La femme avait les allures d'une squaw, à un détail près : ses cheveux blonds cendrés.

Ils nous ont adressé un namasté en s'inclinant les mains jointes. Il a regardé le bonze au crâne rasé, ils n'ont pas eu besoin de parler, se la sont joués télépathes. Puis le type s'est tourné vers un autre tipi.

– Bon, a-t-il lancé à son compagnon, je vais aller voir si elle est réveillée.

Il s'est levé et s'est dirigé vers le tipi.

Je l'ai regardé s'éloigner.

La femme est venue s'asseoir avec nous. Elle a rallumé les braises en soufflant et mis de l'eau à chauffer. Pendant que le thé infusait, ils ont sorti du pain complet fait maison, du miel et de la confiture de châtaigne. Elle s'est présentée, moi aussi.

– C'est cool que tu sois là, m'a lancé Vainui souriante.

– Ouais, c'est cool, a confirmé le bonze au crâne rasé. Elle va être ravie.

Elle allait être ravi, et moi déçu ? Qu'avait-il voulu signifier, je n'ai insisté sur ce sujet, j'allais découvrir la réalité par moi-même. Si Cybille s'était amourachée d'un moine bourru, version peace and love avec tout le folklore du baba-cool des campagnes qui va avec, c'est certain que ça me foutrait les boules.

Des rires ont soudainement éclaté, ils provenaient du troisième tipi. Ces rires avaient quelque chose d'enfantin, de désordonné, comme des petits cris stridents de chimpanzés qui se chamaillent.

– C'est Gwen et Paul, m'a expliqué Trôme (le bonze au crâne rasé qui m'avait enfin révélé son pseudo...). Ils aiment bien se faire des guilis-guilis.

– Vous êtes six en tout ?

– Bien... t'es fort en maths ! a plaisanté Vainui.

Le Rastaman blanc comme un cul est revenu nous annoncer que Cybille ne dormait plus, mais qu'elle avait la flemme de se lever.

– Tu peux la rejoindre sous le tipi, elle t'attend.

Je me suis redressé aussitôt, comme une fouine en alerte.

– Attends une seconde, m'a prévenu Vainui.

Ils avaient eu la formidable idée de préparer un « plateau p'tit déj ».

– Apporte-lui ça...

En rentrant sous le tipi, le plateau dans les mains, mon émotion était à son comble. Je me sentais enveloppé d'une matière invisible qui ralentissait tous mes mouvements.

J'ai d'abord entrevu son épaule et sa chevelure noire de jais. Elle était à demi allongée sous d'épaisses couvertures de laine aux motifs bariolés. Des mobiles étaient suspendus aux armatures de la tente, des attrape-rêves pour la plupart. J'ai dû pencher la tête, me décaler légèrement, avant de pouvoir enfin accrocher son regard.

VERTIGE DE L'A... MORDS-MOI-LE-NOEUD

Pendant quelques secondes, aucun de nous n'a parlé.

Je ne savais plus quoi faire de mes mains, ni du plateau que je tenais encore devant moi façon *room service*. Nous sommes restés ainsi, à nous regarder sans rien dire, comme si chacun cherchait dans les yeux de l'autre la trace des mois qui venaient de disparaître.

– Salut.

J'étais incapable de répondre. Elle n'avait pas changé. Ou presque pas. Les mêmes yeux, la même bouche, la même façon de me regarder. Mes yeux ont glissé tout naturellement sur le relief qui soulevait la couverture. Le ventre était là. Disproportionné par rapport au reste de sa silhouette. J'avais beau savoir qu'un enfant grandissait en elle, savoir qu'il ne restait plus que quelques jours avant le terme, il y avait une différence considérable entre le savoir et le voir.

Je me suis approché, agenouillé, j'ai posé le plateau au sol. On ne se quittait pas du regard, mais je ne parvenais pas à lire pour autant ses pensées. Elle a souri mais d'un sourire qui en disait long sur le temps qu'on n'avait pas passé ensemble ces deniers mois.

– Salut, j'ai fini par lâcher avec dix ans de retard.

J'ai tendu la main vers son ventre. Elle m'a regardé encore quelques secondes, puis son sourire s'est évaporé pour laisser place à un visage plus sévère.

– Je préfère pas, Quentin, déjà, je ne m'attendais pas à ce que tu viennes ici, j'en avais pas forcément envie, et je voudrais que tu repartes, ce sera mieux comme ça...

J'ai cru avoir mal entendu.

– Que je reparte ?

Elle a hoché la tête. Affirmative.

– Oui.

Je suis resté agenouillé devant elle. Mes mains étaient posées sur mes cuisses, comme si quelqu'un venait de me demander de ne plus bouger. Je venais de traverser la France pour retrouver cette femme et, maintenant que je l'avais enfin devant moi, elle me demandait de repartir. J'étais scié.

– Mais je suis venu pour toi.

Elle a baissé les yeux.

– Justement.

Ce mot m’a traversé comme une lame.

– Justement quoi ?

Elle a pris le temps de respirer avant de répondre.

– Je ne veux pas recommencer, Quentin.

– Recommencer quoi ?

– Nous.

J’ai senti quelque chose se dégonfler en moi. Depuis des semaines, je m’étais raconté toutes sortes d’histoires sur nos retrouvailles. Je ne savais pas exactement comment elles se dérouleraient, mais dans aucune d’entre elles elle ne me demandait de repartir.

– Je ne suis pas venu pour te demander de revenir avec moi.

– Je sais.

– Alors quoi ?

Elle m’a regardé.

– Tu ne comprends pas. J’ai fait le deuil de tout ça.

Elle a posé une main sur son ventre, presque machinalement.

– Au début, j’ai eu très mal. Je me suis demandé ce que j’allais devenir, ce que j’allais faire de cet enfant, comment j’allais vivre sans toi. J’ai été en colère aussi. Contre toi, contre moi, contre tout le monde. J’ai fait n’importe quoi. J’ai pensé à des choses auxquelles je ne veux même plus penser aujourd’hui.

Je n’avais rien à répondre à ça. J’ai attendu la suite.

– Et puis, petit à petit, ça s’est calmé.

Sa main était toujours posée sur son ventre.

– J’ai commencé à comprendre que je pouvais vivre sans toi.

La phrase était dite sans agressivité. C’était peut-être ce qui la rendait encore plus difficile à entendre.

– Et lui ?

Elle a relevé les yeux.

– Lui, il était là.

J’ai regardé son ventre.

– C’est notre enfant, il est de moi ?

– Oui. Il ne peut pas en être autrement.

– Tu n’as pas couché avec Fabio.

– Mais non ! a-t-elle exclamé en riant de mon anxiété paranoïaque.

Elle a souri tristement.

– Tu ne comprends pas.

Je me suis redressé.

– Attends... Tu me dis que je suis le père et que je devrais repartir comme si de rien n’était ?
Je dois comprendre quoi ?

– Tu es le père biologique mais cet enfant ne t’appartient pas pour autant. Tu vois là, il est dans mon ventre, pas dans le tien...

Elle s’est interrompue un moment avant de faire tomber le couperet.

– Il vivra là. Avec moi.

– Mais je suis son père.

– Biologique.

J’ai reçu le mot en pleine figure.

– J’ai rencontré des gens ici, Quentin. J’ai compris certaines choses. J’ai compris que je pouvais vivre autrement. Que je pouvais arrêter de passer mon temps à me demander ce que les autres attendaient de moi.

– Les gens d’ici ?

– Oui.

Je me suis souvenu de l’homme au crâne rasé, assis devant son tipi, son bang entre les mains, qui m’avait accueilli comme s’il savait depuis longtemps que j’allais finir par apparaître devant lui.

– Il m’ont aidée à regarder les choses autrement.

– Comment ?

– En arrêtant de croire qu’il fallait forcément rentrer dans les cases qu’on nous avait préparées.

J'ai laissé échapper un souffle.

– Ils ont tout compris sur le monde, c'est ça ?

Elle a souri.

– Non. Justement. Nous ne cherchons pas à comprendre. Critiquer le monde sans rien changer à sa manière de vivre, ça ne sert pas à grand-chose. On préfère s'en extraire.

– Et vous pensez que ça suffit ?

– Non. Mais au moins, on essaie de ne pas être toxiques pour ce qui nous entoure.

Je l'écoutais, mais quelque chose commençait à se brouiller dans ma tête. J'avais l'impression de voir apparaître devant moi une Cybille que je ne connaissais pas.

– Et moi, nous, dans tout ça ?

Elle m'a regardé longtemps.

– Toi, tu es venu jusqu'ici parce que tu as su que j'étais enceinte. Qu'aurais-tu fait sans ça ? Nous deux c'était fini.

– Qui sait ?

– J'en suis certaine Quentin, nous deux, c'est du passé.

J'ai attendu la suite.

Elle n'est pas venue.

– C'est tout ? Nous deux c'est du passé, et l'enfant, c'est pas du présent ni du futur ?

– Tu vas devoir faire un effort pour te dire que cet enfant n'a pas besoin de toi dans sa vie.

J'ai passé une main sur mon visage. J'avais besoin de remettre un peu d'ordre dans ma tête, ce que je venais d'entendre y avait mis le chaos. Je me suis levé impulsivement pour sortir du tipi. Une fois debout, j'ai senti le sol se dérober légèrement sous mes pieds. J'avais la tête qui tournait et une envie paradoxale de nicotine. Avant de quitter le tipi, je me suis arrêté. Un détail me taraudait l'esprit. J'ai voulu être fixé.

– Il faut plutôt s'attendre à une fille ou à un garçon ?

– Ah ben ! Vainui dit que c'est une fille, mais rien n'est sûr !

Je me suis demandé pourquoi j'avais posé une question aussi conne. Je n'avais même pas encore bien mesuré la dimension de leurs principes. Elle n'avait pas fait d'échographie. À quoi bon, finalement ?

Quoi qu'il en soit, j'avais besoin d'une clope. C'était tout. Rien qu'une clope. Un moment pour remettre un peu d'ordre dans mes pensées.

OMBILIC

Dehors, le froid m'a saisi de nouveau. Le groupe s'était agglutiné autour du foyer. Deux nouveaux venus s'y étaient ajoutés : un homme à la peau mate, avec une coupe à la Jackson Five, et une fille sans rien de remarquable, sinon qu'elle était affublée, comme les autres, d'une panoplie de woodstockienne.

Surprise. Luc faisait maintenant partie du cercle. Nos regards se sont croisés. Il n'a pas baissé les yeux, il ne s'en dégageait aucune once de culpabilité. Après tout, comme les autres habitants du mas, il m'avait caché la vérité dès le début. Le jour où il m'avait montré la photo dans son salon, il aurait très bien pu m'en dire un peu plus. Pas forcément tout dévoiler. Simplement glisser un indice plus conséquent. Non. Du baratin, ils m'en avaient tous fourgué, en veux-tu en voilà, et du bien torché ! Un scénario monté de toutes pièces en forme d'ombres chinoises...

J'avais pris pour habitude de ne pas prendre mes clopes pendant mes petites marches en forêt, je me suis rapproché du groupe et l'un d'entre eux, je ne sais plus qui, m'a fourni de quoi m'en rouler une et je suis allé faire un tour à l'écart du campement.

Popoff était revenu à mes basques. Il me regardait d'un air penaud. Inutile d'interpréter son regard, ce chien était télépathe, aussi con qu'il en avait l'air, j'en restais convaincu.

– Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

– J'en sais rien Popoff, ça m'a pas l'air simple, tout ça...

Une mélodie est ensuite parvenue jusqu'à nous. C'était un chant indien accompagné par des tablas. Je savais bien qu'il allait me falloir déployer des forces pour faire entendre ma voix au milieu de ces gens-là. Dans tous les cas, je ne pourrais pas rester éternellement enfermé sur moi-même, à l'écart du groupe. J'avais bien l'intention de reconnaître ce gamin et d'exercer mon rôle de père. Je n'avais pas de connaissances en droit, mais j'avais déjà entendu parler d'autorité parentale, de droit de visite et d'hébergement. Je ne me laisserais pas piétiner. Hors de question. Il faudrait bien que Cybille l'entende. N'étions-nous pas capables de nous arranger à l'amiable, entre adultes, avant d'aller jusqu'au tribunal ?

Popoff à la traîne, je suis retourné au campement, décidé à faire valoir mon droit d'existence.

Je les ai tous retrouvés autour du feu. Luc jouait des tablas. L'homme à la coupe Jackson Five faisait des bruits étranges avec sa langue et sa bouche pendant que sa compagne lançait dans les airs des sons qui ressemblaient à des prières en langue indienne. Les autres frappaient des mains pour accompagner la musique. Seul le rastaman à la peau claire restait légèrement en retrait, les yeux à demi fermés, occupé à faire je ne sais quels exercices de yoga.

Je n'avais rien à foutre là.

Je me suis arrêté à cinq ou six mètres d'eux, les pouces dans les poches de mon jean. Popoff s'est arrêté lui aussi. Nous étions deux, plantés là, comme Lucky Luke et Jolly Jumper, à observer cette drôle de tribu qui semblait avoir oublié jusqu'à notre existence. C'est exactement l'image que je me faisais de moi-même à ce moment-là : un cow-boy solitaire. J'avais la gorge sèche, une clope au bord des lèvres et cette impression désagréable d'être arrivé dans un western dont personne ne m'avait donné le scénario...

Je me suis rapproché du feu. Popoff ne m'a pas suivi. Peut-être qu'il restait sur ses gardes, au cas où...

Cybille est sortie du tipi, elle marchait difficilement avec son ventre énorme qui semblait lui donner du mal, elle avait pris des cuisses aussi vraisemblablement. Le Rasta a cessé sa gymnastique et s'est empressé d'aller l'aider, elle en était ravie, elle s'est accrochée à son épaule, et tous les deux se sont embrassés rapidement sur les lèvres.

Un bisou comme s'en font tous les couples. Un bisou d'amour, un bisou d'amants. Voilà, j'étais fixé. Voilà les vraies explications relatives à la distance, la froideur et la cruauté de Cybille à mon égard. Un nouveau mec. Pas plus compliqué que ça. Cybille était tombée amoureuse de Bob Marley version caucasienne.

En les regardant, je me suis demandé si je n'étais pas en train de cauchemarder. Elle était enceinte de moi, et ce type allait profiter de mon enfant davantage que moi...

C'était quoi ? Le prix à payer pour avoir été à l'autre bout du monde pendant que cette bande de pieds nickelés avait accompagné la grossesse de Cybille. Ils avaient été là pendant les moments difficiles. Ils l'avaient soutenue quand, moi, j'étais absent. Je devrais payer l'addition.

Nous n'avions ni l'un ni l'autre désiré cet enfant, mais je ne voyais pas ce qui pourrait empêcher cet enfant de rencontrer son père, excepté sa mère en l'emprisonnant dans son ventre à jamais... Dans tous les cas, cette rencontre entre l'enfant et son père serait incontournable et il lui faudra bien l'admettre. En tirant sur ma cigarette, je n'ai pas traîné pour établir un plan d'action. Ce n'était pas très compliqué. Maintenant que j'étais sur place, il suffisait d'attendre. J'avais ma place ici, ça allait de soi, et même s'ils ne voyaient pas ça de cet œil-là, ce n'était pas mon problème. Sa philosophie de la non possession, je n'en avais rien à foutre. Cet enfant serait à moi autant qu'à elle. Elle délirait complet.

J'ai commencé à tourner en rond dans leur campement. Ça n'avait rien à voir avec les couloirs d'une clinique ou d'un hôpital. Ici, l'ambiance était autrement plus chatoyante. Un soleil printanier nous inondait en passant entre les entrelacs des branches dont les bourgeons venaient à peine d'éclore, et les oiseaux semblaient chanter comme si nous n'étions pas là. Je me régalais de les entendre et de les observer.

Après le petit concert improvisé, le groupe s'est dispersé. Chacun a vaqué à ses occupations. J'ai vu Luc reprendre le chemin de la Soléyade avec ses tablas sous le bras. Je me suis demandé s'il n'était pas venu sur les lieux simplement pour vérifier comment ça se passait. C'est bien ce que j'ai cru comprendre dans le dernier coup d'œil qu'il m'a lancé. Puisque tout va bien, je peux m'en aller, c'est exactement ce que j'ai entendu derrière le salut qu'il m'a adressé.

Il a prié Popoff de l'accompagner. Mais le clebs n'a pas décollé ses fesses du sol. Il a fait mine de ne rien entendre. Dans mon for intérieur, j'ai bien rigolé. J'en avais au moins un qui avait le sens du respect et de la fidélité. Dans l'histoire, je m'étais fait un ami. Un vrai.

Je me suis alors rapproché de lui, près du foyer qui perdurait faiblement. Cybille était retournée dans son tipi. Son mec se trouvait à quelques mètres de moi. Il s'entraînait à jongler avec quatre quilles, ou bien cherchait-il à me montrer qu'il était balèze ? C'est sûr qu'un type d'un mètre quatre-vingt-cinq avec une carrure massive, ça faisait contraste avec mon petit mètre soixante-neuf et mon corps de Hobbit.

Je l'ai observé quelques instants, sans savoir très bien ce que j'attendais de lui. Peut-être qu'il allait finir par m'adresser la parole. Peut-être que j'allais trouver quelque chose à lui dire. Rien ne venait. Il continuait à jongler avec ses quilles, parfaitement à son affaire, comme si ma présence à quelques mètres de lui ne méritait pas davantage d'attention.

Je me suis éloigné. Les autres avaient repris leurs occupations. Personne ne m'a demandé où j'allais. Personne ne m'a demandé de rester non plus. Personne ne m'a laissé entendre que je n'étais pas transparent. Ici, je n'étais personne.

Je suis allé faire un tour avec Popoff, je suis retourné vers les plans de cannabis, j'ai trouvé la cabane où ils s'entreposaient les têtes pour les faire sécher, puis j'ai trouvé des feuilles OCB et du tabac dans une boîte. Je n'ai pas résisté, au point où j'en étais, ça ne pouvait pas me faire de mal, j'ai pris le temps de me rouler un gros spiff avec trois feuilles et j'ai goûté leur beuh.

Je n'ai pas tout de suite réalisé qu'elle était corsée, ultra-forte en THC.

Je suis retourné instinctivement vers le tipi de Cybille. J'avais le cerveau vif, les idées tout à fait claires, j'avais besoin d'aller lui dire qu'elle pouvait développer l'idée que le gosse ne m'appartenait pas, ça ne m'empêchera pas d'aller le reconnaître et de faire savoir à l'état civil mon lien de parenté

Je me souviens mais je n'en suis pas certain, le temps n'avait plus trop d'emprise sur moi, la farandole de paroles prononcées par Cybille défilait sans interruption dans mon esprit, et j'y trouvais des réponses justes, du tac au tac. Une chose était certaine : je ne voulais pas m'éloigner trop longtemps du campement. Si l'accouchement devait avoir lieu bientôt, je voulais être là.

En passant revenant vers le campement, j'ai aperçu son nouveau mec et les autres en train de s'exercer ensemble avec je ne sais pas combien de quilles, c'est vrai, qu'ils avaient l'air vraiment de maîtriser l'art de la jongle. Personne ne m'a vu, je me suis glissé en catimini dans le tipi où se trouvait Cybille.

Elle dormait. J'ai soulevé la couverture, j'ai approché mon oreille de son corps arrondi et j'ai posé ma joue sur son ventre, en prenant garde de ne pas la réveiller. La bouche presque contre son nombril, j'ai écouté des gargouillis de son estomac, et j'ai cru sentir un poing tapé dans la cavité comme pour me saluer... Alors j'ai commencé à lui parler à voix basse.

– Eh mon petit cœur ! Tu comptes rester longtemps là-dedans ? Parce que je suis là, tu peux compter sur moi. T'es tombé dans une tribu de beatniks, mais t'inquiète pas, je suis là maintenant. Je t'aime déjà, tu sais. Et je ne te laisserai jamais tomber. T'en fais pas. Papa est là.

36e SEMAINE

Ça faisait trois jours que je campais à quelques dizaines de mètres du camp d'indiens. Margot m'avait prêté une tente Igloo. Avec Popoff, nous avons fini par nous fondre dans le décor. Je passais mes journées à tourner autour des tipis, à observer, à attendre. Personne ne m'avait demandé de partir. Ça ne se fait pas chez les gens Peace and Love, puisque rien y compris la terre ne leur appartient !

Personne ne m'avait non plus proposé de venir partager un repas avec eux. Une sorte de statu quo s'était installé. J'étais là, et ils faisaient comme si ma présence ne changeait rien. J'avais entendu de loin le bonze au crâne rasé dire un truc du genre « *il finira par se lasser* »...

Alexis et Tom venaient parfois me déposer quelque chose à manger. Ils ne disaient pas grand-chose, on parlait de la pluie et du beau temps. Quelques fruits, un peu de fromage et de la charcuterie avec du bon pain artisanal, je n'avais pas à me plaindre, parfois un reste du menu du jour de la Soleyade... Un repas complet. Heureusement que je m'étais fait des alliés, sinon les autres m'auraient sans doute laissé crever dans leur sous-bois. Mise à part Margot, ma jolie, qui vint passer une nuit à mes côtés le deuxième soir. Les nuits étaient fraîches. Avec elle, aucun problème de température...

Au matin, à son réveil, elle était allée discuter avec eux, et s'était enquis de l'état de Cybille. Je ne sais pas trop ce qu'elles se sont racontées. Mais j'ai senti dans ses yeux à son retour une once d'inquiétude.

– Tout va bien ?

– Oui, ça va aller, ne t'inquiète pas.

Elle ne m'a rien dit de plus. Secret médical...

Sans elle à mes côtés, les autres nuits, j'ai eu froid et j'ai mal dormi. Popoff, lui, avait adopté cette nouvelle vie avec une facilité déconcertante. Il avait trouvé son territoire, ses habitudes. Moi, j'attendais, en fumant des clopes et en lisant *Le monde selon Garp*. Un OVNI dans le paysage littéraire, ce genre de roman qui vous marque pour la vie tellement il sort du lot !

J'attendais de voir Cybille. J'attendais de savoir si elle changerait d'avis. J'attendais surtout que l'enfant arrive.

Le troisième matin, le calme m'a presque trompé.

J'étais adossé contre un muret en pierres, les jambes étendues devant moi. Popoff avait posé sa tête sur mes cuisses, le soleil commençait à disparaître derrière les arbres et les dernières lueurs du jour s'accrochaient encore aux branches. Je regardais les nuages glisser entre les branches entre deux chapitres. Je ne pensais plus à grand-chose. Ou plutôt je pensais à trop de choses pour parvenir à en retenir une seule.

Et puis un cri a déchiré le silence. Je me suis redressé d'un coup. Popoff a levé la tête lui aussi. Nous avons regardé dans la même direction. Puis plus rien. J'ai attendu quelques secondes. Le calme est revenu sur le campement. J'ai baissé les yeux vers Popoff.

– Fausse alerte.

Il a remué la queue.

Deux minutes plus tard, un autre cri a traversé les arbres. Celui-là ne laissait aucun doute. Je me suis levé. Popoff était déjà en route vers le tipi de Cybille... .

– Putain...

Je n'ai même pas pris le temps de réfléchir. J'ai couru derrière lui... Sur le chemin, j'ai entendu un troisième cri. Plus long. Plus aigu. Un cri qui ne ressemblait plus à une plainte mais à quelque chose qui venait de très loin dans le corps.

J'ai accéléré. Je ne savais pas encore ce qui m'attendait sous cette tente. Je savais seulement une chose : l'enfant avait décidé de sortir de sa cage.

Quand je suis arrivé près du tipi, plusieurs d'entre eux étaient déjà là. Le mec de Cybille se tenait devant l'entrée. Margot m'avait appris son prénom, enfin, son pseudo car son prénom même elle ne le connaissait pas, il avait pour habitude de se faire appeler Xaël. Pour une fois, il avait abandonné ses quilles... Crâne rasé était là aussi, tous les deux debout à l'entrée du tipi.

Xaël s'est placé devant moi.

– Pas toi.

– Comment ça, pas moi ?

Il a désigné le tipi d'un mouvement du menton.

– C'est pas notre affaire, Quentin. Elles vont y arriver sans nous.

Je l'ai regardé, incapable de croire ce que j'entendais.

– Elles ?

– Cybille et Vainui.

Un nouveau cri est monté du tipi.

Je me suis retourné.

– Il faut que j’aille la voir.

– Ça sert à rien.

– C’est la mère de mon enfant.

Il a continué à me sourire. Déterminé, il avait vraisemblablement les mâchoires bloquées dans une béatitude à vous enlever toute envie de croire aux vertus du cannabis.

– Ton enfant ? T’as pas bien saisi... la différence entre une graine et une plante... Elle n’a pas besoin de toi, ni maintenant, ni plus tard...

Je ne sais pas très bien ce qui s’est passé dans ma tête à ce moment-là. Je me souviens seulement d’avoir serré les poings.

– Écoute-moi bien...

J’ai fait un pas vers lui. Il n’a pas bougé. J’ai voulu le repousser. Il m’a envoyé au sol avec une facilité déconcertante. Je n’ai même pas compris comment il avait fait. Une seconde plus tôt, j’étais debout devant lui ; la suivante, j’étais par terre, avec une douleur fulgurante dans le bas du dos.

– Putain !

Je me suis redressé sur un coude quand un cri a jailli du tipi. Je me suis remis debout comme j’ai pu. Vainui est sortie du tipi.

– Va falloir aller chercher Margot, les gars... a-t-elle dit sur un ton d’aveu un peu honteux, la situation semblait la dépasser, c’est ça que je lisais sur son visage...

Xaël est resté impassible.

– Pas question. On n’a pas besoin d’infirmière.

– Cybille réclame Margot, a insisté Vainui.

– Qu’est-ce que c’est que ce délire ? ai-je lancé. Appelez une ambulance sans attendre !

Il s’est retourné vers moi. Il ne l’a pas dit, mais la situation laissait voir sur le visage de tous, les pensées en toute transparence, sur sa face de pet à lui j’ai lu : « personne ne peut faire taire ce petit merdeux ». Je suis resté planté devant lui quelques secondes. À cet instant, j’ai compris qu’aucune discussion ne parviendrait à raisonner ce type. C’était vraisemblablement le chef du clan et ce qui était en train de se dérouler se confrontait aux limites de ses valeurs éthiques.

Je lui ai tourné le dos et je me suis mis à courir en direction de la Soléyade.

SUPERCOPTER

Quand je suis arrivé devant la bâtisse, la nuit était presque tombée. Margot travaillait parfois de nuit et, avec un peu de chance, elle serait encore sur place. Le soleil était en train de disparaître derrière les collines. La lumière du soir enveloppait le mas d'une douceur presque irréelle. Les pierres des bâtiments prenaient des teintes dorées, les fenêtres reflétaient les dernières lueurs du jour et, dans la cour, tout semblait calme. On aurait pu croire que rien ne pouvait troubler cette fin de journée. Personne, ici, ne semblait se douter de ce qui était en train de se jouer dans le sous-bois. Je l'ai trouvée dans sa maison en pierres, occupée à peindre.

– Margot !

Elle s'est retournée, surprise de me voir débarquer dans cet état sans frapper.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est Cybille. Elle a des contractions douloureuses. Elle demande après toi...

Je n'ai pas eu besoin d'en dire davantage. Elle a attrapé une lampe torche et s'est mise à courir vers la sortie.

J'ai couru derrière elle. Popoff qui m'avait suivi s'est mis à aboyer dans la cour du Mas à notre passage, ça a fait sortir tout le monde de la tanière, Luc, Alexis et Tom nous ont rejoints dans notre course en direction du campement avec des lampes torches qui balayaient les arbres. J'avais l'impression de participer à une expédition de secours organisée par une bande de scouts sous acide.

À mesure que nous approchions des tipis, nous pouvions entendre Cybille crier. Ces hurlements étaient plus espacés que tout à l'heure, mais infiniment plus inquiétants. Margot s'est engouffrée à l'intérieur du tipi. Je suis resté dehors à sa demande.

Xaël était là, lui aussi. L'air sombre, vraisemblablement contrarié par l'arrivée de Margot, mais cette fois-ci, il n'avait pas joué les videurs de boîte de nuit... Il avait laissé Margot pénétrer dans le tipi sans rien dire. Les autres et notamment Vainui l'avaient-ils raisonner entretemps ?

Des bruits venaient du tipi. Des paroles murmurées. Puis un nouveau cri. Puis il y a eu un long silence. Un silence beaucoup trop long. Margot est sortie. Elle avait perdu le semblant de sourire qu'elle affichait encore quelques minutes auparavant.

– Il faut appeler les secours.

Xaël s'est retourné vers elle.

– Pourquoi ?

– Parce que quelque chose ne va pas.

– Quoi ?

Elle a hésité.

– Je ne sais pas encore. – Il faut appeler une ambulance.

Personne ne m’a répondu.

– Vous avez entendu ce qu’elle vient de dire ? Il faut appeler les secours.

Xaël m’a regardé.

Cette fois, il n’y avait plus de sourire.

– On va attendre encore un peu.

– Attendre quoi ?

– Voir comment ça évolue.

J’ai regardé Margot.

Elle a secoué très légèrement la tête.

– Non, il ne faut pas attendre. Mais si on appelle les secours, ils ne pourront pas venir avec une ambulance jusqu’ici. Il faut leur donner précisément les coordonnées du campement. Ils pourront atterrir près des cultures.

– Atterrir ?

Luc a sorti son téléphone portable de sa poche.

– J’appelle.

Xaël a fait un pas vers lui.

Je me suis interposé.

– Non. Cette fois, tu vas nous laisser agir.

Une nouvelle série de cris est montée du tipi.

Xaël m’a regardé toujours avec autant d’assurance.

– On ne va pas faire venir un hélicoptère pour ça.

Margot s’est tournée vers lui.

– Ce n’est pas toi qui décides.

Il a ouvert la bouche, mais aucun son n'est sorti. Pour la première fois depuis que je l'avais rencontré, je l'ai vu hésiter. D'autant plus qu'un nouveau cri a traversé le tipi. Et celui-là nous a tous figés. Une douleur de 100 sur une échelle de 1 à 10. Margot a pris le téléphone des mains de Luc.

– Margot, attends...

– Non, Xaël. Maintenant, on arrête d'attendre.

Elle a commencé à parler rapidement, à donner l'adresse de la Soléyade, à expliquer l'accès par les cultures, la grossesse, les contractions, la situation de Cybille dans des termes médicaux que seule elle connaissait. Pour tout le monde, ça restait du chinois. Je suis resté devant l'entrée du tipi. Je ne savais plus quoi faire de mon corps. J'avais envie d'entrer, envie de voir Cybille, envie de lui prendre la main. Mais je savais aussi que ce n'était pas le moment de provoquer un nouveau combat de coqs.

À l'intérieur, elle a poussé un cri qui m'a traversé de part en part. J'ai fait un pas vers l'entrée. Margot m'a arrêté d'un geste.

– Laisse-moi faire.

Je me suis immobilisé.

– Ils t'ont dit quoi au téléphone ?

– Ils envoient un hélicoptère depuis Nîmes. Luc, envoie-leur la position GPS du champ de beuh. C'est l'endroit le plus dégagé pour faire atterrir l'engin.

Les autres s'étaient regroupés autour de nous. Personne ne parlait plus. Même Xaël semblait avoir compris que quelque chose venait de lui échapper. Margot est retournée sous le tipi, au front. Il s'est approché de moi. Il avait perdu son assurance. Il a regardé quelques secondes vers l'entrée du tipi avant de revenir vers moi.

– Pour tout à l'heure... je suis désolé.

Je l'ai regardé sans répondre.

– Je n'aurais pas dû te bousculer comme ça.

J'ai baissé les yeux vers mes chaussures. J'avais encore dans le bas du dos le souvenir de la douleur et, plus encore, celui de sa main qui m'avait envoyé au sol comme si je ne pesais rien. Je n'ai rien trouvé à lui répondre. Il a attendu quelques secondes, comme s'il espérait quelque chose. Je n'avais rien à lui donner. Ni pardon, ni poignée de main, ni même un regard qui aurait pu signifier que l'incident était derrière nous. Un nouveau cri de douleur est venu du tipi. Nous nous sommes tous retournés. C'était presque rassurant de l'entendre gémir. Ça signifiait qu'elle était encore en vie. Un silence de mort, sans discontinuité, aurait été beaucoup plus flippant.

Un silence pesant s'était installé autour du tipi. Personne ne savait vraiment quoi faire. Vainui est finalement allée s'asseoir près du foyer. Le bonze au crâne rasé l'a rejointe. Ils ont

commencé à préparer des pommes de terre dans les braises, comme si le repas du soir devait malgré tout avoir lieu. Je les regardais faire. Ils parlaient à voix basse, retournaient les pommes de terre avec un bout de bois, soufflaient sur les braises pour raviver le feu. L'odeur de terre brûlée et de pomme de terre chaude commençait à se répandre dans l'air. C'était complètement surréaliste. À quelques mètres de là, Cybille gémissait de douleur et, autour du feu, on préparait tranquillement le dîner. J'ai regardé ma montre. Je ne savais plus depuis combien de temps nous attendions. Les minutes semblaient s'étirer. Puis un bruit lointain est venu interrompre le crépitement du feu. Au début, je n'ai pas compris ce que c'était, mais très vite, j'ai eu la confirmation d'un grondement sourd, presque imperceptible, semblant venir de derrière les collines.

Tout le monde a levé la tête. Le bruit s'est rapproché. D'abord un grondement, puis un vacarme qui a envahi tout le sous-bois. Les pales battaient l'air avec une puissance qui faisait vibrer les branches au-dessus de nos têtes.

– Allez leur éclairer la piste ! a crié Margot de l'intérieur du tipi.

Personne n'a réfléchi. Nous nous sommes tous précipités vers le champ. Il fallait leur indiquer une zone d'atterrissage. J'avais rencontré une femme qui avait la tête sur les épaules et du sang-froid. Une maïeuticienne hors pair ! Les lampes torches se sont mises à balayer le sol dans tous les sens. J'ai couru derrière les autres, Popoff complètement affolé à mes côtés. À mesure que nous approchions du champ, le vent des pales devenait violent. Les branches se pliaient, les feuilles volaient et les quelques affaires qui traînaient encore dehors se sont mises à traverser les airs.

Puis j'ai entendu un craquement. Les plants de cannabis se sont couchés les uns après les autres sous la puissance du rotor. Certains ont été arrachés, d'autres se sont retrouvés écrasés sous les pieds de ceux qui couraient pour dégager la zone. Le champ entier semblait s'être désintégré en quelques secondes.

J'ai regardé Xaël. Il avait cessé de courir. Vainui et le bonze au crâne rasé s'étaient arrêtés eux aussi. Ils regardaient leurs plants saccagés avec une expression que je n'avais encore jamais vue sur leurs visages. Ils étaient littéralement en train d'assister aux funérailles de leur récolte.

Le vacarme était devenu assourdissant. L'hélicoptère est apparu au-dessus des arbres, ses projecteurs fouillant le terrain. Le vent soulevait la poussière, les feuilles, les herbes sèches. Nous étions tous courbés, les mains devant le visage, incapables de nous entendre. Le rotor a diminué sa puissance à l'atterrissage, mais un nouveau pan de cannabis s'est couché dans un bruit de branches brisées.

Xaël a fermé les yeux et ravalé sa pomme d'Adam. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il avait l'air complètement désespéré.

L'hélicoptère venait à peine de se poser que deux hommes ont sauté de l'appareil. Ils portaient des combinaisons de secours et ont sorti une civière. Tout s'est mis à aller très vite.

Luc leur a parlé en montrant le tipi. Ils ont couru dans sa direction. Quelques secondes plus tard, ils en ressortaient avec Cybille allongée sur la civière, Margot à ses côtés lui tenant la main. Elle avait les yeux fermés. Je n'ai pas eu le temps de lui parler. Xaël est allé lui poser un baiser sur le front. Elle semblait comateuse, elle n'a même pas ouvert les yeux à son contact. Ils l'ont installée dans l'hélicoptère avec une efficacité sidérante. Margot est montée derrière eux.

Un des sauveteurs a empêché Xaël de la suivre. Il lui a fait comprendre qu'une seule personne pouvait accompagner la malade. Je n'entendais rien avec le vacarme des pales. Xaël s'est avancé vers l'appareil, Margot s'est retournée et lui a crié quelque chose. Je ne savais pas quoi, mais elle avait l'air furieuse.

Xaël a fait marche arrière, l'air renfrogné. Les portes se sont refermées. L'hélicoptère a commencé à reprendre de la puissance. Le vent a de nouveau balayé le champ. Les plants déjà couchés se sont agités dans tous les sens. Les têtes de cannabis volaient dans les airs comme des confettis dans une cour d'école un jour de carnaval. J'avais le cœur en fête. Cybille venait enfin d'être pris en charge par des gens du métier. Puis l'appareil s'est élevé. Je suis resté là, à regarder les lumières s'éloigner au-dessus des arbres.

Xaël m'a regardé de travers. Moi aussi. Cette fois, nous n'avions plus rien à nous dire. Pour moi, c'était juste l'heure de décamper.

SADOMAZOTE

Une heure et vingt-trois minutes de route. J'ai bombé.

– Vous êtes le père ?

– Oui.

On m'a fait enfiler une blouse verte avant de me guider dans les couloirs. Cybille était en salle de travail depuis un bon moment. Je n'avais pas tout compris, pas tout retenu des événements qui avaient suivi. Dans la pièce, un monitoring dessinait deux courbes sur un écran. Margot donnait des conseils à Cybille pour l'aider à respirer correctement. Un autre homme en blanc s'activait autour d'elle.

J'étais pétrifié.

Quand Cybille m'a vu entrer, elle m'a adressé une grimace qui ressemblait presque à un sourire. Deux secondes plus tard, elle s'est mise à crier. Son corps semblait traversé en permanence par une décharge électrique.

– À tout moment, vous pouvez changer d'avis pour la péridurale, mademoiselle. Ça vous aidera, croyez-moi...

J'ai croisé le regard de Margot. Elle a fini par me faire signe de m'approcher. Je me suis avancé jusqu'au lit.

Une nouvelle contraction l'a traversée. Elle s'est agrippée aux draps et a poussé un cri qui m'a fait reculer d'un pas. J'ai regardé autour de moi. Les machines, les blouses blanches, les tuyaux, les gestes précis du personnel. Tout allait très vite. Et soudain, j'ai compris. Je n'avais pas rattrapé neuf mois d'absence en arrivant à Nîmes. J'étais simplement arrivé au dernier acte. Je n'avais pas été là pour le début, la découverte, l'annonce et la surprise heureuse. J'avais manqué sa décision de le garder. Tout ça avait été décidé sans moi. Je n'avais pas été là tous les mois précédents ce jour J. Je n'avais pas été là quand son ventre avait commencé à grossir, quand l'enfant avait bougé pour la première fois, quand elle avait commencé à l'aimer, à s'attacher à lui, à lui parler, à caresser son ventre, à avoir peur que ça se passe mal.

J'étais arrivé au moment où elle devait pousser, l'extraire hors d'elle.

Une nouvelle contraction l'a fait hurler. Je me suis demandé ce que j'étais venu chercher. Je voulais être le père que je n'avais pas été pendant neuf mois. Mais il était peut-être déjà trop tard.

J'ai repensé à ce que Cybille m'avait dit sous le tipi. Tout ça aurait dû avoir lieu sans moi. Personne n'avait souhaité ma présence pour l'événement. Mais pourtant j'étais là.

Par je ne sais quel miracle, ton père était présent pour t'accueillir...

Une nouvelle secousse a traversé la salle. J'ai senti mon ventre se contracter en même temps que le sien. J'ai regardé mes pieds. Le sol semblait trembler. Ou bien c'était ma tête. Je ne savais plus très bien ce qui venait de l'intérieur et ce qui venait de l'extérieur. Je me suis rapproché de la table de travail et j'ai glissé ma pensée à haute voix par-dessus l'épaule de Margot ...

– Écoute Cybille, c'est pas pour t'emmerder. Si t'acceptes la péridurale, ça changera rien à ce qui doit arriver. Il va naître, c'est le principal.

Elle n'a rien répondu. Elle souffrait trop pour répondre. Elle s'accrochait aux draps, respirait comme Margot lui avait appris et semblait déterminée à aller jusqu'au bout sans rien demander à personne.

J'ai croisé le regard de Margot. Elle m'a regardé quelques secondes avant de détourner les yeux. J'ai compris. Je n'avais pas ma place ici, aussi près d'elle...

Je suis sorti de la salle. Tout était devenu trop lumineux, trop blanc, trop médical. J'ai avancé dans le couloir sans savoir où j'allais. Je me suis arrêté devant la porte, le nez presque collé à la vitre. De l'autre côté, Cybille continuait à souffrir.

MAGNOLIA ET POURQUOI PAS HORTENSIA

Je suis resté quelques instants dans le couloir, Les bruits de la salle de travail me parvenaient étouffés à travers la porte. J'ai entendu des voix aux coins du couloir puis trois secondes après, Xaël avançait vers moi, suivi de Vainui et du bonze au crâne rasé. Ils avaient l'air de débarquer d'un autre monde sous les néons de l'hôpital, leurs fringues, leurs cheveux, leurs gueules de hippies prenaient quelque chose d'encore plus improbable. Xaël tenait un large couffin en osier dans sa main. Il m'a aperçu. Il s'est arrêté.

– Comment elle va ?

J'ai haussé les épaules.

– Pas génial, sans péridurale, ça n'a pas l'air simple pour elle.

Il a baissé les yeux. Pour la première fois, je l'ai trouvé presque petit.

Vainui s'est approchée.

– Margot est avec elle ?

– Oui.

Un homme en blanc est sorti de la pièce, le masque médical baissé sur le menton.

– Vous êtes de la famille ?

Personne n'a répondu.

Elle nous a regardés les uns après les autres.

– L'enfant est arrivé, il va bien.

– C'est une fille, a-t-elle ajouté.

Xaël a poussé un cri de joie.

– Une fille !

Il avait retrouvé son sourire. Celui du campement. Celui que je détestais.

Xaël s'est tourné vers ses potes.

– Magnolia est arrivée, youhou !

J'ai cru avoir mal entendu.

– Quoi ?

J'ai regardé Xaël, mais ni lui ni ses compères n'ont l'air d'avoir entendu ma question. J'étais devenu transparent, inexistant. Magnolia. Je n'aimais pas ce prénom. Pas du tout. Mais ce n'était pas le moment de discuter. Cybille et lui avaient dû se mettre d'accord.

L'homme en blanc a continué à nous des infos.

– Le bébé va bien, mais sa maman s'est totalement relâchée, elle dort, on a dû lui insuffler une dose de péridurale...

– Elle a fini par l'accepter ?

– Oui.

– Qui est le père ?

– Moi ?

– Est-ce que vous êtes partant pour une séance de peau à peau ?

– Non mais, intervint Xaël, c'est juste le géniteur, il n'a pas de lien avec Magnolia.

Je l'ai regardé sévèrement, je suis taureau ascendant taureau, j'ai senti toute ma colère fuser dans narines en une seule expiration, j'allais quand même pas lui asséner un coup de poing ou je ne sais quoi. Je savais que ça se retournerait contre moi.

La porte s'est ouverte, le gynécologue est sorti avec son téléphone portable à l'oreille, il avait l'air pressé, il nous a totalement ignoré et filé dans le couloir, Margot est soudainement apparu dans l'encoignure de la porte semi-ouverte.

– Viens, Quentin, rentre...

– Et moi ? s'est interposé Xaël.

– Après, vous pourrez la voir après, lui a-t-elle dit sur un ton autoritaire.

Margot est soudainement apparue dans l'encoignure de la porte semi-ouverte.

– Viens, Quentin, rentre...

– Et moi ? s'est interposé Xaël.

– Après. Vous pourrez la voir après, lui a-t-elle dit sur un ton autoritaire.

Je suis entré dans la salle. La lumière était douce, beaucoup moins agressive que dans le couloir. Les appareils continuaient de clignoter autour du lit, mais l'agitation était retombée. Une odeur de désinfectant flottait dans l'air, mêlée à celle, plus chaude et presque animale, de la transpiration et du corps de Cybille après l'effort. Elle avait les yeux à demi fermés, le visage encore marqué par la douleur, les cheveux collés au front. Elle semblait flotter entre le sommeil et la conscience.

Et puis j'ai vu l'enfant.

Elle était allongée contre sa mère, enveloppée dans une couverture rose, avec seulement son petit visage qui dépassait. Je ne distinguais presque rien de ses traits. Un nez minuscule, une bouche à peine dessinée, les paupières closes. Cybille avait posé sa main sur son dos et ses doigts bougeaient imperceptiblement, comme si dans son sommeil, elle cherchait encore à vérifier qu'elle était bien là. Elle respirait lentement, et chaque mouvement de sa poitrine soulevait légèrement le corps du bébé.

Je suis resté debout au pied du lit, incapable de savoir si je devais m'approcher davantage. Tout ce que j'avais imaginé depuis trois jours me paraissait soudain complètement dérisoire. Je voulais être là pour l'accouchement, je voulais reconnaître mon enfant, je voulais faire valoir mes droits, je voulais empêcher qu'on m'écarte. Et maintenant que j'étais devant elle, je ne pensais plus à rien de tout cela. Je regardais simplement cette petite fille qui venait d'arriver dans le monde et qui ne savait évidemment rien de toutes les histoires d'adultes qui l'avaient précédée.

Il y avait dans cette image quelque chose de tellement paisible que j'ai eu du mal à croire qu'une heure auparavant nous étions encore au milieu des bois, avec les cris, les lampes torches, l'hélicoptère et toute cette bande de dingues qui courait dans tous les sens.

La porte s'est ouverte derrière moi. Xaël est entré. Il s'est avancé jusqu'au lit et a regardé Cybille. Son regard s'est arrêté sur elle quelques secondes, puis il s'est tourné vers le bébé. Je m'attendais à le voir s'attendrir, à découvrir enfin quelque chose de différent chez lui, mais son visage s'est aussitôt fermé.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

L'homme blanc rentré dans la pièce avec lui n'a pas vraiment compris la question.

– Pardon ?

– La péridurale. Pourquoi vous lui avez fait ça ?

– Elle l'a demandée.

– Elle ne l'aurait jamais demandée si vous ne lui aviez pas mis la pression.

L'infirmier a gardé son calme. Il avait manifestement l'habitude de ce genre de situation. Mais Xaël s'est mis à dérouler un monologue de plus en plus fort. Pour lui, tout était évident : on avait profité de la douleur de Cybille pour lui imposer une solution médicale qu'elle n'aurait jamais choisie dans des conditions normales. Il parlait du système, des protocoles, de tous ces médecins incapables de laisser une femme accoucher sans intervenir, de cette manie de vouloir tout contrôler et de foutre leur grain de sel partout. Ses mots remplissaient la petite salle où, quelques secondes auparavant, il n'y avait plus que le souffle régulier de Cybille et les petits mouvements du bébé.

L'infirmière lui a demandé gentiment de se calmer.

Il s'est retourné vers lui.

– Vous ne comprenez pas. Elle voulait accoucher naturellement.

Je regardais Xaël parler, debout à côté du lit, tandis que ma fille dormait contre sa mère à moins d'un mètre de lui. Il défendait sa théorie avec cette assurance tranquille qui m'avait déjà exaspéré au campement, comme s'il était en train de sauver quelque chose de beaucoup plus important que ce qui se trouvait sous ses yeux. Depuis qu'il était entré dans la pièce, il n'avait presque pas regardé l'enfant.

J'ai repensé à ces neuf mois qu'elles avaient vécus sans moi, à tout ce que je venais de découvrir et à ce que je ne découvrirais jamais. Je me suis demandé comment Cybille avait pu jeter son dévolu sur un type comme Xaël, et surtout comment cette petite fille allait pouvoir grandir au milieu de cette tribu, avec leurs certitudes, leurs théories et leur manière de considérer le monde.

Mais en regardant ma fille, une autre pensée s'est imposée à moi : je n'allais certainement pas les laisser décider seuls de ce qui serait bon pour elle.

LET'S GO !

L'infirmier est sorti de la chambre et revenu quelques minutes plus tard avec deux agents de sécurité. Xaël a continué à parler, à expliquer son point de vue, à accuser l'hôpital de tout médicaliser, jusqu'à ce que l'un des deux types lui demande de sortir. Il a résisté encore un peu, juste assez pour que le médecin intervienne à son tour et lui fasse comprendre que s'il continuait, il aurait affaire à la police. Finalement, ils l'ont encadré jusqu'au couloir, puis jusqu'au parking. Vainui et le bonze au crâne rasé ont suivi sans demander leur reste. Quant à moi, j'ai été prié de sortir également. La mère et l'enfant avaient besoin de calme, m'a expliqué le médecin. On pourrait revenir les voir le lendemain.

J'ai retrouvé Margot dans le couloir. Elle m'a embrassé rapidement, entre deux portes, comme si nous étions deux adolescents se croisant en catimini dans les couloirs du lycée.

– Je dois retourner voir mes patients. Si tu veux, on peut se retrouver à la Soléyade ce soir.

J'ai regardé vers la chambre de Cybille.

– Non. Je vais rester ici.

Elle m'a regardé quelques secondes.

– À toi de voir...

Avait-elle compris quelque chose que je n'avais pas encore formulé ? Toujours est-il qu'elle a déguerpi sans chercher à savoir.

Je suis redescendu au parking. Je n'avais aucune envie de retourner au campement, aucune envie de croiser Xaël ou les autres et encore moins de rentrer chez moi comme si cette journée avait été une journée ordinaire. J'ai passé la nuit dans la voiture, garée à quelques places de l'entrée des urgences, avec le siège incliné au maximum et une couverture trouvée dans le coffre. J'ai mangé des sandwiches chopés dans un distributeur, utilisé les toilettes de l'accueil à plusieurs reprises et fait le plein de caféine à chacun de mes passages dans le hall. À l'un de ces passages, j'ai sympathisé avec une hôtesse d'accueil qui m'a gentiment filé le numéro de chambre de Cybille et ma fille, en me demandant d'attendre le matin avant d'aller les voir.

– Promis, ai-je répondu avec mon sourire d'ange.

J'ai donc dormi par intermittence, réveillé par les ambulances, les allées et venues sur le parking, les portières qui claquaient et les lumières blanches qui balayaient régulièrement les façades de l'hôpital.

Au petit matin, je suis remonté dans le service. Les couloirs étaient encore presque vides. Il y avait cette odeur particulière des hôpitaux au changement d'équipe, les chariots qui circulaient, les premières voix derrière les portes, les personnels de nuit qui croisaient ceux de la journée et prenaient leur café avant l'afflux des patients.

Quand je suis arrivé devant la chambre, j'ai pris une grande respiration. Je savais ce que je voulais faire. C'était prémédité. Ça entraînerait sans doute un millier de conséquences que je ne pouvais pas encore véritablement présager, mais j'y suis allé. Déterminé.

La porte était ouverte.

J'ai regardé à l'intérieur. Cybille dormait encore. J'ai avancé doucement, en bloquant presque ma respiration.

Le bébé qu'ils avaient prénommé Magnolia, toi, mon cœur, tu dormais à poing fermé dans un berceau à roulettes en plastique transparent, ceux de l'hosto... Avais-tu réalisé que tu n'étais plus dans le ventre de ta mère ? Pas vraiment, je pense...

J'ai attrapé le couffin avec précaution et je t'ai déplacée du berceau en essayant de ne pas te brusquer. C'était un petit panier en osier, à peine plus grand que toi, avec deux anses courtes sur les côtés. L'osier blond était encore presque neuf, tressé serré, avec quelques brins qui dépassaient ici et là. À l'intérieur, un matelas fin, un drap blanc et une petite couverture. Rien de sophistiqué, mais suffisamment profond pour que tu sois bien calée et suffisamment léger pour pouvoir te transporter partout. Xaël avait bien fait les choses... Pour une fois, j'avais une raison de le remercier, sincèrement. Il avait assuré. Merci mec !

Ta mère n'a pas bougé. Je me suis arrêté quelques secondes. Tu étais emmitouflée sous deux couvertures et je me suis demandé s'il ne fallait pas abandonner ce projet totalement fou de kidnapping. Je n'étais pas sûr d'assumer d'être recherché par Interpol. Mais j'ai repensé à ce connard de Xaël et, impulsivement, je suis sorti de la chambre.

Je t'ai installée sur le siège passager. J'avais eu le temps, dans la nuit, de remplir le trou devant avec des blouses de visiteurs en pagaille que j'avais piquées dans une pièce près de l'accueil quand ma copine l'hôtesse avait tourné le dos. J'avais également préparé quelques cartons pour bricoler un système qui t'empêcherait de bouger. Je me suis installé au volant et j'ai démarré doucement. Très doucement.

Je roulais à quinze kilomètres à l'heure, warnings allumés, comme si je transportais une bombe nucléaire. À chaque virage, je jetais un coup d'œil dans le rétroviseur pour vérifier que mon système tenait bon.

Tu dormais encore.

Je me suis mis à te parler. À te décrire le paysage : les arbres, les maisons, les voitures qu'on croisait, les feux rouges, les gens qui marchaient sur les trottoirs. Je te décrivais le monde à toi qui venais d'arriver sur Terre. Tu ne répondais pas, évidemment. Tu dormais.

J'ai fait un détour par le centre-ville. Il me manquait à peu près tout ce dont un bébé pouvait avoir besoin. J'ai trouvé une pharmacie déjà ouverte. J'avais dans l'idée d'acheter des biberons, des tétines et quelques boîtes de lait en poudre. Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait choisir, tu t'es réveillée. Tu as commencé à pleurer. La pharmacienne attendrie par le spectacle du type complètement paumé qui venait de débarquer avec un nouveau-né, est parvenue à te calmer avec une berceuse. Elle était expérimentée et patiente. Quelle chance ! Je venais de devenir père. Et je n'avais absolument aucune idée de ce que j'étais censé faire. Je me suis retrouvé immédiatement au centre de l'attention. La pharmacienne, une femme d'une quarantaine d'années avec des yeux clairs et un visage aussi ovale que celui de Céline Dion, s'est penchée au-dessus de ton visage en porcelaine.

– Elle a faim ?

– Je crois.

– Vous croyez ?

J'ai haussé les épaules.

– Oui apparemment, elle a la dalle. Elle vient juste de sortir de l'hôpital.

La pharmacienne a relevé la tête.

– Ah bon ?

– Oui... il nous faut du lait.

Elle m'a regardé, puis t'a regardée, puis m'a regardé à nouveau. Elle n'avait manifestement aucune raison de suspecter quoi que ce soit. Pour elle, j'étais simplement un père qui venait de passer une nuit blanche et qui ne savait pas quoi faire de son bébé.

– Bon. Elle a faim. C'est déjà une bonne nouvelle.

Elle a sorti plusieurs boîtes de lait du rayon derrière elle.

– Vous lui donnez quoi ?

– Ce qu'il faut pour un bébé qui vient de naître.

Elle a froncé les sourcils. Je crois qu'elle venait de comprendre quelque chose, je n'ai pas eu besoin d'en rajouter. Elle a sélectionné tout ce qu'il fallait et elle m'a expliqué. Le dosage, la préparation du biberon, la température. Elle m'a montré comment tenir le biberon, comment vérifier que le lait n'était pas trop chaud, comment faire boire un nouveau-né sans lui coller la bouteille dans la bouche comme si je remplissais le réservoir d'une mobylette. Elle m'a parlé du rot, des quantités, des petites régurgitations, des couches, du rythme des repas. Je l'écoutais avec une concentration de séminariste en sciences et vie de la terre découvrant soudain l'existence d'une fourmi pas comme les autres.

– Et si elle pleure ?

– Vous vérifiez d’abord qu’elle a faim, qu’elle est propre, qu’elle n’a pas trop chaud ou trop froid. Et puis vous la prenez dans vos bras.

– C’est tout ?

Elle m’a souri.

– Pour commencer, oui.

Tu continuais à pleurer dans mes bras. La pharmacienne m’a regardé.

– Bercez-la.

– Maintenant ?

– Ben oui, maintenant.

J’ai bougé mon buste de droite à gauche en appuyant mes mains sous ton petit corps avec une prudence ridicule. Tu étais si légère que j’avais l’impression que mes doigts allaient traverser tes vêtements. Je t’ai senti réagir immédiatement, tu t’es calmée.

La pharmacienne m’a regardé avec un sourire satisfait.

– Vous voyez ?

– Quoi ?

– Vous vous débrouillez très bien.

J’ai failli lui expliquer que quelques heures auparavant, je ne savais même pas si j’allais être autorisé à voir ma propre fille et qu’accessoirement, je venais de la sortir en douce d’un service de maternité. Mais je me suis abstenu. Elle aurait probablement cessé de me trouver très compétent.

– Il faut juste lui donner à manger maintenant.

– Tout de suite ?

– Elle vous a fait comprendre qu’elle n’était pas venue au monde pour faire de la figuration.

J’ai regardé la petite chose que je tenais contre moi. Elle avait cessé de pleurer et me fixait avec ses yeux encore mal ouverts.

– Elle s’appelle comment ?

J’ai hésité.

– Naïade.

– Oh c’est magnifique !

– Oh oui ! Bien mieux que Magnolia.

La pharmacienne n'a pas relevé. Elle m'a préparé un premier biberon avec l'assurance de quelqu'un qui avait fait ça mille fois. Je suis resté à côté d'elle, attentif au moindre geste.

– Voilà. Maintenant, vous la prenez tranquillement. Pas besoin de vous précipiter.

Je me suis assis sur une chaise près du comptoir et je t'ai installée dans le creux de mon bras. Tu as cherché la tétine avec une détermination qui m'a presque fait rire. Puis tu t'es mise à boire.

J'ai regardé ton petit visage. Pour la première fois depuis que je t'avais embarquée, je n'ai plus pensé à Xaël, à Cybille, à l'hôpital, à la police ou à ce qui allait m'arriver dans les prochaines heures.

J'étais juste là. Avec toi. La pharmacienne est retournée derrière son comptoir et m'a laissé tranquille. Elle ne savait pas qu'elle venait de donner un cours accéléré de paternité à un type qui, quelques minutes plus tôt, avait envisagé très sérieusement de nourrir sa fille au hasard avec les trois boîtes de lait qu'il avait mises dans son panier, ou bien appeler les flics. Je sentais bien qu'elle s'interrogeait en observant la scène qui lui faisait face, elle savait qu'elle ne vivrait pas ça tous les matins dans sa carrière...

– Bon... maintenant, il paraît qu'il faut que tu rôtes.

La pharmacienne a levé les yeux.

– Exactement.

J'ai posé ta petite tête contre mon épaule et j'ai attendu. Un petit bruit est sorti de toi si rapidement. J'ai regardé la pharmacienne et on a rit ensemble.

– Voilà. Premier succès.

Je crois que j'étais fier. Complètement nigaud et gaga mais fier.

– Où est la maman ? Elle va bien ? m'a-t-elle finalement demandé, révélant une certaine inquiétude dans le ton de sa question.

Je l'ai remerciée. Elle m'a tendu le sac avec les biberons, le lait et le reste de mon matériel de survie et elle n'a pas reposée la question.

– Vous avez tout ce qu'il faut ?

J'ai regardé le sac puis toi.

– Maintenant, oui.

Je suis sorti de la pharmacie avec toi dans les bras et cette étrange sensation d'avoir reçu, en moins d'une heure, la partie essentielle du mode d'emploi...

VENTILATION

Margot m'avait parlé de l'Espiguette quelques jours auparavant. Elle m'avait décrit l'endroit comme le plus beau coin de bord de mer du secteur, une immense étendue de dunes et de sable qui donnait presque l'impression de quitter la région pour se retrouver ailleurs. Elle avait prévu de m'y emmener un de ces jours, quand tout se serait calmé. Tout ne s'était évidemment pas calmé, mais j'avais Naïade avec moi et je ne savais pas vraiment où aller. Alors j'ai pensé à l'Espiguette.

En effet, ma fille, l'espace était immense. L'horizon semblait ne plus avoir de limite. La plage s'étirait jusqu'à la ligne de mer, la Méditerranée se confondait presque avec un ciel bleu et blanc où quelques nuages filaient à toute vitesse. Plus bas, les voiles gonflées de quelques embarcations apparaissaient au large. Devant nous, des types suspendus à des cerfs-volants gigantesques se faisaient balancer par le vent, projetés d'un côté puis de l'autre dans une sorte de ballet complètement désordonné.

Je me rappelle avoir enlevé mes pompes, les avoir laissées sur le chemin. En me rapprochant du bord de mer, je laissais derrière nous les traces de mes pieds, mais elles disparaissaient quelques mètres plus loin, recouvertes par les traînées de sable que le vent faisait courir autour de mes chevilles.

J'espérais qu'à proximité des flots, il y aurait moins de vent et que je pourrais enfin te découvrir le visage. Bingo. Une fois arrivé au bord de l'eau, il y avait toujours autant d'air en mouvement, mais le sable ne volait plus dans les airs. L'odeur de la mer, le ressac, les projections d'écume que les vagues envoyaient dans l'air suffisaient à tes sens. Je voulais te montrer l'immensité du monde, mais je n'avais pas en tête qu'à cet âge, la vue n'est pas suffisamment développée pour regarder au loin. En réalité, tu me voyais à peine, dans le flou. Mais tu pouvais me sentir et percevoir l'immensité autour de nous, j'en suis certain. Les premières heures de la vie comportent sans doute une importance qu'on néglige dans le protocole des maternités...

Je me souviens ensuite m'être assis dans le sable humide, sans retenue, sans aucune gêne, laissant déborder la Méditerranée sous mes fesses comme un drap recouvre un mort. Il y avait dans l'air quelque chose de cérémoniel. Je me suis alors livré à une sorte de rite ancestral

consistant à célébrer ta venue sur Terre. Le vrai hippie, c'était moi, pas les comanches cévenols. Je sais, c'est ridicule, un peu trop théâtral, mais à ce moment-là, ça ne l'était pas pour moi. Des larmes de joie, très salées, dégouлинаient sur mes joues jusqu'à mon cou avant de s'envoler, portées par le vent, pour aller danser dans les airs.

Ton prénom, il était sorti tout seul quand la pharmacienne me l'avait demandé. J'avais ce nom en tête à cause d'une de mes lectures récentes qui faisait référence à la mythologie grecque : les Naïades sont des nymphes liées aux eaux douces. Sur cette péninsule de l'Hexagone, il prenait tout son sens. L'élément eau revêtirait peut-être pour toi une importance dans ta vie.

Très vite, un chant porté par le vent est venu jusqu'à nous, une sorte de sirène au loin. Non. Il y avait des accords de guitares gitanes pour accompagner toute une chorale de voix d'enfants, très féminines. Comme ensorcelé, sans croire une seconde de plus à une apparition mystique, j'ai tourné la tête et repéré un groupe de caravanes luxueuses, garées sur un parking à deux ou trois cents mètres de nous. Je n'ai pas hésité longtemps. Je t'ai prise dans le creux de mes genoux afin d'éviter de te poser à même le sable. J'ai récupéré mes pompes dans le sable et les ai lacées ensemble pour les accrocher à ma ceinture et, quand je me suis relevé, j'avais le sourire en coin. Je m'en souviens comme si c'était hier, j'étais tellement jouasse de pouvoir t'offrir un concert de ce style le jour de ton arrivée.

Ma famille, ni celle de ta mère, n'a jamais rien eu à voir avec la communauté gitane, mais le rêve d'une vie en roulotte, lorsque j'étais gosse, a souvent traversé ma tête de banlieusard. Plus on se rapprochait de leur campement, plus la musique prenait de la consistance. J'en avais des frissons dans la colonne. On s'est fait une place tout près des guitaristes et les regards des nomades des temps modernes se sont jetés à tour de rôle sur nous. J'ai bien eu l'impression qu'on dérangeait un peu.

J'avais déjà suffisamment vécu pour reconnaître le genre d'euphorie qu'il faut savourer pleinement avant qu'elle ne s'évapore. Les guitaristes ont fait une pause. Les femmes se sont rapprochées de nous. L'une d'entre elles, une grand-mère, a voulu te prendre dans ses bras et je n'ai pas refusé. Un homme est revenu avec un sac de boules de pétanque. Ils s'exprimaient dans un français approximatif. Quelques membres du groupe ont entamé une partie à laquelle je n'ai pas voulu participer.

En temps normal, je crois que je ne me serais jamais retrouvé là, au beau milieu de cette assemblée gitane. La vie venait décidément de prendre un autre tournant, avec la venue d'une nouvelle comète, plus scintillante que toutes les autres, dans mon système solaire. Rien ne serait jamais plus comme avant.

Dans les bras de la grand-mère, tu t'es mise à pleurer. Un groupe de femmes et d'enfants agglutinés autour de nous tombait d'admiration pour le bébé. Une jeune fille est soudainement sortie du lot. Elle s'est approchée de moi en me désignant sa poitrine.

Une paire de mamelles gonflées à bloc ! Elle parlait à moitié français, à moitié espagnol, mais le message était clair, je n'ai pas eu besoin d'interprète. En opinant de la tête, j'ai donné mon

accord pour la laisser faire. Elle a fait tomber son chemisier de son épaule, t'a prise dans ses bras à hauteur de son sein.

D'instinct, tu as cessé de te plaindre, et tes lèvres ont cherché quelques instants dans le vide avant de s'agripper à son mamelon. Les yeux fermés, tu ne cherchais pas encore à comprendre, à cet âge, tu te contentais de prendre... jusqu'à satiété. C'était un peu inconscient de ma part, quand j'y ai repensé plus tard, mais ça ne t'a fait aucun mal, bien au contraire, nous avons croisé une femme nourricière...

Toute la troupe semblait ravie de cet événement. Tout le monde me lançait de tendres sourires. J'essayais d'y répondre par des grimaces complices. Ils se sont remis à gratter leurs guitares et à chanter en chœur. C'était magique !

La jeune femme aux nichons d'or était en fait une très jolie jeune fille. Son visage d'adolescente bruni par le soleil reflétait la jeunesse et la sauvagerie qui m'avait fait tomber amoureux de ta mère trois ans auparavant...

Aujourd'hui, quel était le meilleur scénario à envisager ? Les idées fusaient dans ma tête. Demander l'asile auprès de ces gens et partir sur la route avec eux, pour vivre chaque jour dans l'incertitude du lendemain, chaque jour, chaque semaine, camper dans un paysage nouveau ? Vivre de je ne sais quelle combine mafieuse ? J'apprendrais à jouer de la guitare ou du violon, en adoptant un regard critique sur le monde des sédentaires. Ma fille évoluerait alors au sein d'une grande famille, elle parlerait deux langues et développerait des qualités qu'aucune école sur terre ne prodigue... Quelle meilleure issue ?!

Ou fallait-il nous promettre un avenir plus conformiste, dans une maison avec une chambre, un lit, un mobile musical acheté chez Aubert accroché au-dessus du berceau ? Quel chemin nous restait-il à parcourir ensemble ? Après cette escapade, j'allais devoir me pencher sérieusement sur la question. Il fallait maintenant penser à mon insertion professionnelle, la quête d'un travail et d'un logement, t'obtenir une place en crèche...

À cet instant, sans état civil, ton existence administrative ne reposait sur rien. Tu vivais tes vraies heures de liberté...

Comment les poursuivre ? Rejoindre ma sœur au Maroc ? C'est la seule vraie idée qui m'est venue.

Pour le reste, on verrait plus tard.